



Erckmann-Chatrian

**QUELQUES MOTS SUR
L'ESPRIT HUMAIN**

(1883)

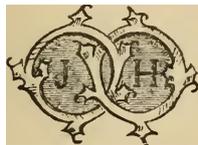
AltaïR

QUELQUES MOTS
SUR
L'ESPRIT HUMAIN

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

NOUVELLE EDITION



PARIS

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Table des matières

<u>SOMMAIRE.....</u>	<u>5</u>
<u>INTRODUCTION.....</u>	<u>7</u>
<u>I.....</u>	<u>12</u>
<u>II.....</u>	<u>20</u>
<u>III.....</u>	<u>33</u>
<u>IV.....</u>	<u>47</u>
<u>V.....</u>	<u>56</u>
<u>VI.....</u>	<u>67</u>
<u>VII.....</u>	<u>87</u>
<u>VIII.....</u>	<u>101</u>
<u>IX.....</u>	<u>106</u>
<u>X.....</u>	<u>115</u>
<u>XI.....</u>	<u>128</u>
<u>À propos de cette édition électronique.....</u>	<u>164</u>

La plupart des erreurs scientifiques et des discussions interminables résultent de mauvaises définitions.

À la place de cette définition incomplète de l'atome : molécule indivisible, nous proposons de substituer celle-ci : molécule indivisible « par tous les agents physiques et chimiques connus » ; la chaleur, la lumière, l'électricité, etc.

Ainsi se trouve délimité le domaine de la Physiologie et de la Psychologie. – La Physiologie va jusqu'où peuvent aller les sens armés de leurs plus puissants multiplicateurs (le télescope et le microscope), et la Psychologie, partant de là, va par la pensée jusqu'à l'infini, jusqu'au nécessaire, jusqu'à l'absolu que l'observateur ne peut atteindre.

La Psychologie seule donne les lois universelles dans le sens mathématique.

ERCKMANN-CHATRIAN

SOMMAIRE

INTRODUCTION. – I. De la force organique en général et de l'esprit humain en particulier. – II. De la vie organique, de la vie de relation et de la génération des êtres. – III. Du phénomène de la mémoire. – IV. Définition de l'idée d'être, en général. – V. Des lois absolues de la pensée, des lois relatives de la nature et de la loi morale. – VI. Des êtres réels, de leurs germes, de leurs milieux. – VII. De l'homme, point de départ d'une création nouvelle, des prétendues idées innées. Explication. – VIII. Des rapports de l'esprit avec l'organisme. – IX. Différentes méthodes suivies pour arriver au développement intellectuel. Remarques préliminaires. – X. Méthode hypothétique, complément nécessaire de la méthode d'induction. Des idées de Dieu, et de l'esprit individuel. – XI. Méthode démonstrative ou de déduction.

QUELQUES MOTS
SUR
L'ESPRIT HUMAIN

INTRODUCTION

La plupart des hommes sont portés à croire que leur esprit survit à la destruction du corps ; le corps n'est pour eux que la forme de leur être, l'esprit en est le fond.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Avant tout, qu'est-ce que l'esprit ou l'âme ?

Pour répondre à cette question, considérons un instant le phénomène prodigieux de l'esprit.

Lequel d'entre nous, à cinquante ans, n'a pas vu, durant sa vie, deux ou trois mondes disparaître, et qui pourtant vivent encore en nous par la pensée, avec toute leur animation, toutes leurs passions, tout leur génie et toutes leurs erreurs ?

Lequel ne peut pas ressusciter en imagination plusieurs générations éteintes ; des figures innombrables, les unes sympathiques, les autres hostiles : des parents, des amis, des adversaires, qui vont, qui viennent, que l'on entend, que l'on voit vivants, et qui pourtant ne sont plus que des rêves, des souvenirs ?

Lequel ne peut pas récapituler dans sa mémoire des milliers de plaisirs et de peines, de réflexions, d'illusions, de déceptions, de succès, de revers, enfin tout un monde de faits, autrefois présents et dont il ne reste plus trace dans la nature, sauf en nous-mêmes ?

Et maintenant, posons-nous cette simple question :

Est-ce que c'est dans l'étroit espace de notre cerveau que revit ce passé immense ? Est-ce que cette poignée de poussière retiendrait l'empreinte de toutes ces choses animées, de ces temps écoulés, de ces contrées lointaines que nous avons parcourues, de ces paysages qui nous ont émerveillés, de ces tempêtes dont il nous semble encore entendre le tumulte ?

Est-ce que tout cela serait écrit entre les parois de notre crâne ? Ce livre prodigieux serait-il notre cerveau lui-même ?

Et admettant que ce livre existe, où se trouverait le lecteur et quel est-il ?

On me répond : – C'est le cerveau qui lit, c'est le cerveau qui comprend, c'est le cerveau qui compare, c'est le cerveau qui discute et qui juge, c'est le cerveau qui décide et qui ordonne.

Eh bien, franchement, c'est absurde.

Le cerveau ne peut être à la fois la cause et l'effet de tous les phénomènes physiques, intellectuels et moraux qui s'accomplissent en nous ; le cerveau ne peut être qu'un sens général, la synthèse de tous les sens qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur ; le cerveau, masse de substance nerveuse, peut concentrer en nous les impressions du dehors, il peut même en conserver matériellement, quelque temps, les empreintes ; mais ces empreintes s'effaceraient nécessairement l'une l'autre à la longue, si quelque chose ne transformait les sensations en souvenirs durables.

La conformation du cerveau, dont la mémoire et l'intelligence dépendent en partie, ne fait pas l'être ; le cerveau n'est qu'un instrument, et non le principe même de la vie auquel tout se rapporte.

Il faut le cerveau pour penser, comme il faut l'œil pour voir, l'oreille pour entendre, la main pour agir ; mais aucun organe ne vit par lui-même.

Ce qui perçoit les sensations par les sens, ce qui les transforme en souvenirs, ce qui les organise en pensées, ce qui les ressuscite à volonté, ce qui les associe, ce qui nous en fait saisir les rapports innombrables avec nous, ce qui s'élève d'observations en observations et de réflexions en réflexions, à la connaissance des lois les plus générales de la nature, ce n'est pas le cerveau lui-même, c'est le principe qui le met en mouvement, qui le fixe sur l'objet qu'il s'agit d'étudier et de comprendre, et ce principe, quel qu'il soit, je l'appelle esprit, âme ou volonté, selon l'action qu'il exécute.

Ce principe existe à la fois en nous, sous la forme humaine, et hors de nous, dans chaque être, sous des milliers de formes différentes.

Oui, un esprit immense est répandu dans l'univers ; il s'individualise dans chaque être, il prend toutes les formes que l'imagination peut concevoir, et toute créature revêt un esprit.

De même que les corps ont tous leurs éléments répandus dans le monde physique, l'esprit humain a tous les siens répandus dans le monde spirituel : notre science consiste uniquement à découvrir l'esprit qui se manifeste hors de nous.

Galilée n'a pas inventé les lois de la pesanteur, Newton celle de la gravitation universelle, Harvey la circulation du sang, Cuvier la corrélation des formes anatomiques et la subordination des organes selon leur importance ; aucun grand génie n'a rien inventé : tout existait avant eux dans la nature ; ils n'ont fait que découvrir et bien expliquer ce qu'ils avaient découvert.

Et, certes, ce qui est en nous de l'esprit, après que nous sommes parvenus à comprendre, n'était pas du hasard aveugle et du chaos hors de nous, dans l'ensemble des choses.

Ce n'est pas notre esprit qui fait cette harmonie ; c'est, au contraire, cette harmonie qui fait notre esprit, qui le développe et le maintient ; il fallait bien autant d'esprit pour créer que pour découvrir.

Dans l'univers, tout est opposition et tout est harmonie ; opposition, parce que toutes les forces tendent à se développer et se font obstacle l'une à l'autre : l'ambitieux rencontre l'ambitieux, l'avare rencontre l'avare, le violent rencontre le violent, l'intelligent rencontre l'intelligent, l'homme de génie rencontre l'homme de génie qui lui dispute l'empire de la pensée ; ils se limitent l'un l'autre.

Et tout est harmonie, parce que les forces s'équilibrent, et que, du sein même de l'opposition, apparaît un accord universel et nécessaire au moral comme au physique.

Tout se presse : la colonne d'air au-dessus de nous, par sa pesanteur, maintient les choses en place, comme l'attraction terrestre, s'exerçant sur les corps eux-mêmes ; il faut une force individuelle propre à chaque être animé pour résister à cette pression et agir.

Les forces individuelles elles-mêmes se neutralisent ; mais elles peuvent aussi s'accorder en vue d'un obstacle à vaincre, et c'est là, dans le fond, la plus grande force ; la force de conciliation, la force de l'esprit, organisant les autres forces, les empêchant de se détruire : la force harmonique que nous remarquons dans l'ensemble des choses, qui permet aux êtres de subsister malgré les résistances et de se développer au sein même de la lutte.

C'est cette force que l'homme étudie, qu'il reconnaît partout et dont la connaissance constitue sa supériorité sur les autres êtres.

Cette force, c'est l'esprit organisateur ; plus l'esprit humain cherche l'harmonie, le concours des forces vers un but, leur entente réciproque, leur corrélation nécessaire, plus il est grand.

En vertu de cette tendance, l'homme a créé les sciences et les arts ; par elle, les sociétés sont devenues possibles selon des lois imitées de la nature et appropriées à nos besoins. Car l'homme, je l'ai déjà dit, n'invente rien, il trouve les principes du beau, du vrai, du juste, appliqués en grand dans le monde.

Chaque être occupe le rang qui lui convient selon sa perfection et sa puissance acquises. Si le désordre nous paraît régner quelquefois, c'est que nous ne comprenons pas l'ordre véritable et que nous voulons substituer le nôtre à celui des choses ; la science nous apprend chaque jour qu'un ordre immuable existe, que nos critiques sont mal fondées, enfin que l'esprit gouverne et non la force aveugle.

Concluons, de ces observations, que tout ordre émane d'un esprit ; que la loi d'harmonie ne souffre aucune exception ; que notre être physique est soumis aux mêmes lois générales que tous les êtres physiques, notre être intelligent aux mêmes lois que tous les êtres intelligents, et notre être moral aux mêmes lois que tous les êtres moraux ; – qu'il n'y a d'autre différence, entre les êtres animés, que leur plus ou moins grand développement selon les lois communes à tous, d'où résulte l'harmonie universelle ; que tous passent par les mêmes transformations, étant animés du même principe actif et soumis aux mêmes lois ; enfin que l'Esprit universel a donné ses propres lois à tous les êtres créés par lui, c'est-à-dire les lois qui régissent le monde, selon son immuable volonté.

I

DE LA FORCE ORGANIQUE EN GÉNÉRAL ET DE L'ESPRIT HUMAIN EN PARTICULIER.

L'expérience nous apprend que toute force résulte d'une organisation ; ce qui n'est pas organisé n'a pas de force, et plus l'organisation est parfaite, plus la force est grande.

Pour n'en citer qu'un exemple, la phalange macédonienne et la légion romaine ont triomphé de toutes les masses barbares qui leur étaient opposées ; cela résultait de leur organisation.

Il en est de même des êtres pris individuellement ; leur organisation seule fait leur force, et toute organisation suppose un esprit organisateur.

Du reste, tout dans la nature est organisé ; la matière dite inorganique elle-même entre dans l'organisation de notre globe terrestre par l'attraction.

Les autres phénomènes généraux ; tels que la chaleur, la lumière, l'électricité, etc., résultent de l'organisation planétaire dont notre soleil est le centre.

Il n'y a pas d'organisation véritable sans unité ; les unités secondaires dépendent des unités de premier ordre, et celles-ci tiennent à l'organisation universelle, dont l'unité nous échappe par son immensité même.

C'est toujours la force organique qui produit le mouvement et les autres phénomènes de la matière ; que cette force soit aveugle, c'est-à-dire soumise à des lois fixes, immuables, ou que ce soit une force libre, c'est-à-dire animée, ayant plusieurs lois entre lesquelles elle hésite et se prononce selon les circonstances après jugement, il n'y a pas d'esprit, pas d'organisation, pas de force, sans unité.

La matière ne s'organise pas d'elle-même, n'ayant pas d'unité, car l'atome indivisible est une chimère ; on ne peut supposer une fraction de matière tellement petite qu'on ne puisse la diviser encore par la pensée ; tous les phénomènes de la matière dépendent donc d'un esprit qui l'organise.

L'esprit de l'homme, comme celui de tous les autres êtres animés, ne se manifeste que par son action constante ; lui seul communique de la durée à l'être, qui se dissoudrait s'il n'était maintenu par sa force intrinsèque.

Cela posé sur les données de l'expérience, examinons l'esprit humain en lui-même, abstraction faite de son milieu.

Trois facultés : la sensibilité, l'intelligence et la volonté, constituent l'homme dans son ensemble.

La sensibilité et même l'intelligence appartiennent évidemment à l'être physique, puisqu'elles se fortifient et s'affaiblissent selon l'état de l'organisme, et que la moindre altération du cerveau, non seulement les pervertit, mais peut même les anéantir.

Quoique sous la dépendance de la volonté, elles résultent de l'organisation, et comme on ne peut sentir sans les sens, ni penser sans le cerveau, je les attribue franchement à l'être physique.

Quant à la volonté, supprimons par la pensée l'intelligence et la sensibilité, puis demandons-nous ce qui restera : Que peut-on vouloir sans penser ni sentir ?

Si l'on s'en rapportait à l'intelligence, on répondrait qu'il ne restera rien.

Mais d'où viennent la sensibilité et l'intelligence elles-mêmes ? D'où vient l'appareil cérébral qui manifeste l'une et l'autre ?

Cet appareil vient d'une force, d'abord en germe, qui, se développant successivement, perfectionne l'appareil et par lui les deux facultés. Cette force, dans l'homme, prend le nom d'esprit.

Chaque être a sa force organique en germe ; dans les êtres inférieurs, elle s'arrête à la sensibilité ; sa force est épuisée par la production de l'organe qui la donne ; d'autres germes atteignent jusqu'à l'instinct, par l'évolution organique ; d'autres vont jusqu'à l'intelligence ; celui de l'homme produit le cerveau complet, et par lui la raison, la conscience de lui-même et de ses rapports avec le monde.

La force du germe est toujours présente dans l'être ; c'est ce que les naturalistes nomment force organique ; elle persiste à travers toutes les phases de l'organisation dans sa longue évolution ; quand elle est épuisée, l'être meurt.

Et remarquons bien que cette force ne résulte pas de l'organisation elle-même, que chaque évolution du germe la suppose, et qu'il serait absolument impossible de s'expliquer ces évolutions sans elle, tandis que l'on conçoit très bien l'existence de cette force en germe à l'état latent, jusqu'à ce qu'un milieu favorable lui présente les éléments nécessaires à son développement.

Voilà pourquoi nous avons en nous l'idée de cause, quoique la nature ne nous montre que des phénomènes.

Cette idée de cause n'est que le sentiment intime de la force organique qui nous a produits, qui persiste en nous, qui tend à se développer de plus en plus et que chacun résume en ce mot : le moi.

Ce moi, c'est notre volonté, ce qui fait notre identité dans tout le cours de notre vie.

Qu'on appelle cette force esprit, âme ou volonté, qu'importe ? Elle existe dès le principe de notre être ; seulement, elle ne se connaît qu'après son complet développement, d'où naît l'intelligence.

En cette dernière période, elle se regarde, elle s'explique elle-même, elle se juge ; l'instrument de la réflexion, l'appareil cérébral complet est créé, la conscience en résulte.

Il importe toutefois de ne pas confondre la force organique avec toute autre force résultant de l'organisation elle-même.

La force matérielle vient de l'organisation, c'est incontestable ; mais l'organisation elle-même vient de l'ordre, de la disposition et de la perfection des organes : c'est donc une force spirituelle qui procède.

Si l'on veut nommer force l'esprit, le génie qui produit cet ordre, soit ! C'est une force spirituelle organisant la matière selon sa propre loi, mais cette force ne ressemble pas plus à la force physique qu'une pensée ne ressemble à une action.

On peut dire d'une pensée qu'elle est forte, en ce sens qu'il a fallu beaucoup d'attention, de réflexion pour la former ; mais

c'est une métaphore, une image empruntée de la matière, pour rendre plus intelligible un fait spirituel.

L'esprit ne produit que de l'ordre, de l'harmonie, de l'ensemble, de l'accord dans l'arrangement des parties et dans leur développement successif ; de la suite dans leurs opérations, une fois que l'être est constitué.

C'est là le phénomène de l'esprit, ce qui caractérise sa présence dans l'être et sa puissance, toujours proportionnée à l'ordre qu'il a su mettre dans l'organisation, pour en obtenir plus de pensée et d'action.

Mais, me dira-t-on, comment l'esprit, substance spirituelle, peut-il agir sur la substance matérielle et la disposer selon l'ordre qui lui convient ?

D'abord, je n'admets pas que la matière, divisible à l'infini, soit une substance, puisqu'elle n'a pas d'unité ; c'est un élément, voilà tout. Elle entre, il est vrai, dans la composition de tous les êtres, mais elle ne les constitue pas ; elle n'existe comme objet réel que du moment où la force organique d'un être quelconque s'en empare et l'organise selon sa propre loi.

Elle subit toutes les lois physiques, chimiques, végétales, animales, humaines, des êtres qui se l'assimilent ; elle est absorbée, éliminée mille fois par eux ; éliminée, elle rentre dans l'état inorganique et retombe sous la loi de la grande unité terrestre, qu'elle subit passivement jusqu'à ce qu'un végétal l'absorbe de nouveau, la transforme selon sa nature et la remette en circulation.

L'élément matière n'a pas de propriétés autres que celles des êtres dont il fait partie.

La matière est donc un élément passif, et cependant on lui prête une activité propre qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut avoir : c'est toujours à la matière qu'on attribue les phénomènes des êtres organisés.

Pourquoi la chaleur transforme-t-elle l'eau en vapeur ? – C'est, dit-on, une propriété, un phénomène de la matière. Pourquoi la lumière donne-t-elle leurs couleurs aux objets ? – C'est encore une propriété de la matière. Pourquoi l'électricité aimante-t-elle une pointe d'acier, etc. ? – C'est toujours une propriété de la matière.

On a même appelé la lumière, la chaleur, l'électricité *corps impondérables*, et cependant ces phénomènes n'avaient absolument rien des autres corps, ils se rapportaient, aux yeux de tous, à notre système planétaire parfaitement organisé, puisque l'organisation de tous les êtres inférieurs en dépend.

Supprimez le soleil, que deviendront les propriétés des corps, leur cohésion, leur densité, leurs formes, leur pesanteur ? Tout cela ne résulte-t-il pas de l'attraction, de la gravitation, de la lumière, etc., en un mot des lois de ce grand organisme qui nous communique la vie ? Et nos propres pensées ne sont-elles pas les phénomènes de notre Esprit qui soumet à sa loi l'élément matière ?

Distinguons-nous jamais notre physique de notre moral autrement que pour en causer, pour en dissenter ?

Et si nous ne les distinguons pas en fait, n'est-il pas clair que notre Esprit se considère lui-même comme le principe et la source de tous nos phénomènes de sensibilité, d'intelligence et de décision ? comme le seul être réel, durable, persévérant, auquel tout se rapporte et d'où partent toutes les déterminations, tandis que la matière passe, se renouvelle en donnant à notre corps les propriétés de tous les autres corps, non pas en vertu de

ses qualités propres, mais de celles qui lui sont communiquées par d'autres organisations supérieures ?

Est-ce en cet élément étranger que nous faisons consister notre moi ? Évidemment non ! Et n'est-il pas évident aussi pour tous qu'en pensant, en observant, en réfléchissant, en comparant, en jugeant, en voulant, nous organisons, nous développons, nous perfectionnons notre cerveau et nos sens ? et qu'en agissant, nous développons nos forces physiques ?

Non, nous ne sommes pas plus embarrassés d'agir sur notre corps, de le soumettre à notre loi que la terre n'est embarrassée d'attirer la lune ou de retenir les rochers à sa surface.

C'est une force propre à chaque être de s'organiser selon sa nature ; la matière subit leur loi. L'esprit est, pour tout homme de bon sens, le fonds, la substance, la réalité de son être.

Toutefois, nous allons voir plus loin que le corps dépend à la fois de l'organisation universelle, par ses fonctions dites *organiques*, et de l'organisation mentale ou spirituelle, par ses fonctions spirituelles et morales.

On peut donc distinguer, dans le corps humain, le concours de deux esprits dont l'harmonie constitue notre être total ; mais, quant à la matière, elle n'est qu'un élément passif, quoique nécessaire à l'existence de tous les êtres.

Mais, dit-on encore, la matière a ses lois propres, et ce sont ces lois générales, universelles, qui font tous les êtres.

Rien de plus faux.

Supprimez tous les êtres, toutes les forces organiques, par la pensée, en vertu de quelle loi la matière s'organisera-t-elle ? J'entends ses lois propres, indépendantes des êtres.

N'est-il pas évident que les êtres imposent leurs lois à la matière inerte, et la première de toutes ces lois n'est-elle pas celle du principe un, indivisible, qui fait l'identité des choses en ce monde ?

Cependant, vous entendez parler chaque jour, comme de choses réelles, de lois, de forces générales répandues dans les espaces, indépendamment des êtres ; on dit : les lois de la nature, comme si la nature ne signifiait pas l'universalité des êtres et de leurs phénomènes.

Vous entendez même prononcer des aphorismes comme celui-ci : La nature ne tient qu'aux espèces et ne s'inquiète pas des individus.

Où trouve cette pensée grandiose, hélas !

Les espèces se composent d'individus ; chaque individu s'inquiète de soi, sans se soucier de la nature ; s'il ne s'inquiétait pas de soi, son espèce périrait, car elle est composée d'individus semblables à lui, qui tous périraient s'ils ne remplissaient pas les conditions de l'existence, dont les principales sont de veiller à soi, de s'alimenter et de se défendre, pour durer.

Mais ici se présente une question sérieuse qu'il s'agit d'éclaircir : c'est la question de la génération des êtres, qui se rattache à la fois à l'organisation de notre monde et à l'organisation de chaque être en particulier.

Elle comprend les germes, les espèces, les genres, les familles, les individus, et mérite toute notre attention.

II

DE LA VIE ORGANIQUE, DE LA VIE DE RELATION ET DE LA GÉNÉRATION DES ÊTRES.

Si, comme on le prétend, les êtres se multiplieraient eux-mêmes physiquement, par leur vertu propre, l'esprit individuel, qui seul donne l'unité, serait inutile ; le corps, possédant cette faculté singulière, inconcevable, de transmettre son organisation à d'autres corps, la matière engendrerait l'esprit lui-même, et de la variété des éléments résulterait l'unité ; chose à la vérité inconcevable, mais qu'il faudrait admettre nécessairement si c'était un fait ; car les faits s'imposent, il ne sert à rien de les nier, ils portent leur preuve avec eux-mêmes.

Mais c'est encore une de ces illusions où les hommes se jettent faute de réfléchir ; l'apparence devient, à leurs yeux, la réalité même, sur une simple vue des choses, sans explication.

Pour élucider cette question de la procréation des êtres animés par eux-mêmes, observons d'abord que chacun d'eux a ses conditions d'existence qu'il n'a pas faites, et qui le rattachent à l'ensemble de l'univers, indépendamment du principe qui le fait exister individuellement.

Tous les êtres forment un ensemble immense et sont conditionnés l'un par l'autre.

Les unités de premier ordre, telles que le soleil, sont par leurs phénomènes les conditions d'existence des unités de second ordre, comme notre globe ; celles-ci sont les conditions

d'existence des unités de troisième ordre, ainsi de suite jusqu'aux dernières.

Sans l'astre central, point de gravitation universelle, point de mouvement régulier, point de lumière, point de chaleur, point d'électricité ni de magnétisme ; phénomènes généraux dont toutes les autres existences dépendent.

Sans notre globe terrestre, point de phénomènes chimiques ni physiques ; sans ces phénomènes, point de végétation ; sans végétation, pas de règne animal, pas d'hommes.

Donc tout notre monde se rattache au soleil.

Laplace a calculé que pour retenir les planètes dans sa sphère et les empêcher de s'échapper par la tangente, l'attraction du soleil doit être *cinquante millions de fois* plus active que la lumière, et la vitesse de celle-ci étant de soixante-dix-sept mille lieues à la seconde, qu'on juge d'une puissance multipliée par ces deux chiffres.

Ce grand et profond géomètre a démontré de plus, en se basant sur le fait que les planètes accomplissent toutes leur révolution autour de l'astre d'occident en orient, dans le plan de l'écliptique, qu'elles ont dû faire partie de sa masse à l'état de vapeur et tourner avec lui sur son axe de rotation.

La chaleur du foyer s'irradiant dans les espaces stellaires, la masse atmosphérique dut se condenser autour du point central, abandonnant, à chaque retrait, les vapeurs embrasées sur les limites extrêmes de la sphère d'attraction, et ces vapeurs se condensant à leur tour selon la loi de gravitation, produisirent les planètes dont le mouvement se poursuit, dans le même plan et dans le même sens, en vertu de leur direction primitive.

Cette hypothèse qui mathématiquement nous rend compte de l'ensemble du système et qui ne rencontre d'ailleurs aucune objection sérieuse, a tous les caractères de la vérité.

Depuis, les travaux de Malus, d'Herschel, d'Arago, de Fresnel sur la lumière, ont démontré scientifiquement qu'elle résulte des vibrations d'un fluide, l'Éther, qui environne l'astre et nous transmet son action à distance.

Donc non seulement nous avons fait partie du soleil, mais nous en faisons encore partie, étant baignés dans le même fluide, et tout nous porte à croire que les vibrations de ce fluide variant selon la nature des milieux qu'elles traversent, pénétrant les êtres, favorisant leur développement, produisent tour à tour chaleur, électricité, magnétisme, affinités chimiques, végétation, vie, à mesure que les êtres s'organisent et se transforment sous leur influence.

Si cette hypothèse pouvait se vérifier, elle fermerait la synthèse de toutes les sciences et de la nature elle-même.

Quoi qu'il en soit, le soleil nous touche, il nous vivifie, il tire de notre globe tous les éléments nécessaires à son équilibre et nous transmet tous ceux qui sont indispensables à notre propre existence.

Notre vie est sous sa dépendance absolue, c'est l'un de ses nombreux phénomènes.

Tous les êtres sont soumis à la force centrale, les uns, comme les corps bruts, y sont même asservis et subissent passivement ses lois, on peut les considérer comme un de ses effets directs, immédiats ; mais d'autres ont en eux-mêmes un principe propre qui résiste à son action ; ce principe est plus ou moins développé en eux : ainsi les végétaux montent, opposant leur force propre à celle de l'attraction terrestre qui tend à tout

niveler ; les animaux se détachent complètement du sol en vertu de l'énergie du principe individuel, ils se déplacent ; l'homme, en vertu de sa volonté, devient libre par la pensée, c'est l'instrument de son affranchissement.

Plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus les lois générales perdent de leur empire, plus la complexité et la contingence des êtres augmentent.

L'homme est le plus libre, le plus complexe, le plus contingent et le plus conditionné de tous ; son existence dépend de tout ce qui le précède : qu'un seul des phénomènes universels qui le conditionnent dans l'ensemble de la création vienne à manquer, il périt.

Nous résultons de tout un monde antérieur, nous en représentons tous les principes ; celui qui se connaîtrait à fond lui-même et dont le génie embrasserait l'ensemble des conditions de sa propre existence physique, intellectuelle et morale, connaîtrait l'univers.

La conclusion à tirer de tout cela, c'est qu'étant soumis à toutes les conditions de notre monde, nous faisons partie d'un être colossal, et que tous les êtres de notre globe, subordonnés à l'unité centrale, en font partie comme nous.

L'esprit fait seul notre individualité !

C'est pour avoir méconnu l'un ou l'autre de ces principes, que les philosophes se sont partagés dès l'origine en deux camps : les uns, panthéistes, matérialistes, vitalistes, ne reconnaissant que la vie générale, commune à tous les êtres indistinctement, et ne différant que par son degré d'activité, selon la perfection de l'organisme ; les autres, spiritualistes, n'admettant que l'existence individuelle propre à l'homme, sans tenir compte des autres êtres, auxquels ils refusent ce principe émi-

nent et qu'ils rejettent dans l'ombre, en les assimilant à la matière elle-même.

Le fait est que l'homme, aussi bien que les autres animaux, ne vit que par l'Esprit universel, et qu'il pense en vertu de son propre esprit.

S'ils pensaient en vertu de l'organisation universelle, tous les hommes penseraient de même, comme tous les êtres animés vivant de la même vie, éprouvant les mêmes plaisirs et les mêmes souffrances, ne différant que par le degré ; ils penseraient comme ils digèrent ; leur cerveau fonctionnerait comme leur estomac.

Les principes de la pensée : les idées d'espace, de temps, de substance et de cause étant les mêmes pour tous, ils naîtraient tous grands géomètres, grands observateurs, grands psychologues, et s'accorderaient sur toutes les questions fondamentales.

Mais le cerveau ne fonctionnant que par la volonté, comme la main, le bras, tous les organes dits volontaires, il en résulte que sans ce principe actif il resterait au repos.

C'est donc là le ressort de la pensée, et c'est à la suite de la pensée que vient l'action, non pas l'action instinctive, animale, conséquence d'un besoin à satisfaire, d'un danger à éviter, mais l'action réfléchie, l'action voulue, le travail qui perfectionne l'organe et que la volonté commande en vue du développement intellectuel et moral.

C'est une fatigue de penser avec suite, la plus grande des fatigues, et souvent l'homme succombe à la volonté qui persiste à vouloir penser, étudier, observer, quand le cerveau n'obéit plus.

Alors la nature reprend ses droits et l'être s'endort, le sommeil répare les forces épuisées.

Deux puissances sont ici en présence, et, il faut bien le dire, la plus douce, la plus modérée est encore la nature qui protège l'être qu'elle a formé contre les exigences de la force individuelle, qui n'a pourtant que cet instrument à ses ordres et qui ne sait pas assez le ménager.

Ces faits sont connus de tous et chacun met son individualité, non pas dans les organes plus ou moins parfaits qu'il a reçus de l'organisation universelle, mais dans sa volonté qui les dirige.

L'homme vit donc en vertu des lois communes à tous les êtres organisés et pense en vertu des lois qui lui sont propres.

Sa vie n'est pas autre que celle de la masse des êtres animés ; tous souffrent et jouissent de même ; les animaux sont réellement nos semblables par la sensibilité ; mais nos conditions, comme esprits, sont différentes, car l'homme seul a conscience de son individualité d'une façon explicite ; seul, il connaît sa loi propre, la loi morale, comme agent libre et responsable.

La loi de génération, étant commune à tous les êtres animés, rentre dans la première classe ; ce ne sont pas les êtres eux-mêmes qui se multiplient en vertu de leur principe individuel ; ce qui les multiplie, c'est le grand Être dont ils font partie, c'est la loi de vie qui les rattache à l'ensemble des choses et qui forme la stabilité du monde.

Je vais le démontrer.

Mille glands tombent d'un chêne, et ces mille glands peuvent devenir mille chênes, mais sous un grand nombre de conditions indépendantes du chêne.

Chaque gland, il est vrai, est la condition intrinsèque indispensable à la naissance d'un chêne ; chaque gland est une matière organique parfaitement élaborée, renfermant tous les sucs et les principes essentiels de l'arbre ; que ce gland tombe dans une bonne terre, qu'il reçoive de la pluie, qu'il soit chauffé par le soleil, il pourra devenir un chêne.

Mais si l'arbre qui l'a produit est une des nombreuses conditions de sa naissance, le globe terrestre tout entier, avec ses phénomènes de pluie, de chaleur, d'électricité, son atmosphère chargée de carbone, etc., est une condition aussi dont il faut tenir compte ; les milliers de plantes qui successivement ont péri pour former l'humus sur le granit primitif durant des siècles, sont une autre condition non moins importante ; le soleil, sa lumière, son action sur notre globe, sont une autre condition indispensable ; sans parler de celles que nous ne connaissons pas et qui vont jusqu'à l'infini.

Ce chêne ne multiplie donc pas son être ; il produit des glands comme il produit du bois, de l'écorce, des feuilles, par l'évolution de son propre germe dans un milieu favorable, et en vertu d'une loi universelle dont il n'a pas conscience ; il est l'instrument aveugle, inconscient, de sa reproduction ; et combien de milliers d'autres êtres, même parmi les hommes, se trouvent dans la même catégorie : s'ils étaient forcés de savoir ce qui les fait reproduire leur espèce, le monde finirait bientôt.

C'est donc un abus d'affirmer que les êtres multiplient les forces organiques ; ce qui multiplie les êtres, c'est l'immense harmonie des choses, c'est tout ! car tout est nécessaire pour faire pousser un brin d'herbe ; c'est l'esprit sublime répandu dans tout qui donne la vie à tout.

La puissance génératrice, arrivant à la suite du développement de chaque être, est l'effet d'une de ces lois, en vertu de laquelle ils transmettent sous une forme définie l'existence à des êtres nouveaux, semblables à eux ; sinon les espèces s'éteindraient.

C'est cet esprit-là qui multiplie, non les forces qui sont en lui seul, mais les formes, les germes, dont le développement possible n'a lieu qu'en vertu des conditions de l'univers.

Mais, indépendamment de ces conditions de vie générales, communes à tous les êtres, il en est qui naissent avec un principe d'animation qui leur est propre et dont le développement produira le moi, l'individualité, qui ne saurait se transmettre.

Le père ne transmet pas à ses enfants son être même ; ce n'est pas le germe qui fait l'individualité ; il constitue le genre, l'espèce, la vie organique et non l'esprit.

Cette vie organique est seule soumise à des lois immuables ; elle est mécanique : nous digérons, notre sang circule, toutes nos fonctions organiques s'accomplissent sans l'intervention de la volonté.

La forme organique parfaite, arrêtée pour chaque espèce, est un progrès acquis, le résultat définitif d'une immense suite de générations, qui toutes ont concouru à la former.

Le cerveau humain ne fonctionne pas sans l'action persistante de la volonté ; donc il n'appartient pas à la vie organique, il lui faut encore l'impulsion de la volonté, de l'esprit individuel. Arrivera-t-il un jour à penser sans le vouloir ? et cette forme parfaite servira-t-elle de type organique aux générations suivantes ?

C'est probable ; en observant par combien d'ébauches ont passé les différents types actuellement arrêtés, les études paléontologiques démontrent que rien n'arrive à la perfection sans de nombreuses ébauches.

La vie organique seule tient à l'universalité des choses, à l'esprit universel qui produit les germes ; la vie de relation tient à la cause seconde, c'est-à-dire à l'esprit individuel, qu'elle caractérise.

Tel est le fait positif, incontestable, et quand on nous parle de vertus héréditaires, de qualités transmises par le sang dans les mêmes lignées, de talent, de génie, de moralité, tenant à la race, il suffit de parcourir les différentes dynasties royales ou autres pour se convaincre qu'il n'y a rien de vrai dans ces assertions, que les ressemblances sont purement organiques, et les vertus individuelles.

Tous les êtres ; même ceux des races inférieures, s'attribuent l'œuvre de leur milieu organique : une poule couve vingt œufs, des œufs de pintade, de canard ou d'autres poules ; pas un seul n'est d'elle.

Eh bien, les petits venus, elle se les attribue tous, elle les nourrit, elle les défend ; les uns perchent, les autres vont à l'eau, elle les appelle, elle s'inquiète de leurs dangers.

Que leur a-t-elle donné ? La chaleur du milieu.

Chacun de nous a plus ou moins la connaissance de son espèce, mais aucun n'en a la conscience en soi, car la conscience ne nous donne que le sentiment du moi, de la volonté.

Tout le reste est purement intellectuel, mais l'intelligence étant faillible, cela nous explique l'erreur des êtres, dupes de leurs instincts égoïstes, travaillant au profit de l'ordre universel,

en s'imaginant travailler pour eux-mêmes. – C'est un stimulant nécessaire.

Voilà l'enseignement vrai de la nature : tout germe qui trouve un milieu favorable à son développement se développe, l'œuf est un milieu restreint nécessaire aux premiers développements chez certaines espèces, mais en somme ce que cette poule a fait pour ces œufs de pintade et de canard, le soleil l'aurait fait dans des climats chauds ; on le fait avec une couveuse.

Le germe constitue, il est vrai, l'espèce, mais les qualités morales ne procèdent d'aucune espèce, elles sont personnelles au plus haut degré, le mérite n'en peut être attribué qu'à l'individu, et les statues qu'on élève aux hommes vertueux ne prouvent nullement que tous les hommes sont vertueux, elles prouvent quelquefois le contraire et démontrent que l'humanité n'a pas même toujours une idée claire du mérite et du démérite et qu'elle adore ses propres défauts dans ses idoles.

En résumé, l'individualité ne se transmet pas, chacun n'a que la sienne.

L'atavisme, ou transmission par la génération des qualités héréditaires, n'existe que pour la vie organique ; la cause universelle, principe des genres et des espèces, a ses lois immuables qu'il faut respecter, si l'on veut léguer à sa descendance une organisation normale ; quand on les méconnaît, soit par des alliances inconsidérées, soit autrement, les générations suivantes en souffrent.

Mais la force physique, la santé même, le bonheur de la vie, ne font pas la grandeur morale de l'homme ; une volonté ferme de faire le bien, un sentiment profond du devoir, triomphent des maux de la vie ; et souvent les plus maltraités par la faute de leurs ancêtres, qui leur ont transmis une constitution délabrée,

sont les plus nobles et les plus dignes créatures, les plus grands esprits et les plus remarquables par leur génie.

Les exemples de ce fait sont trop nombreux pour que nous ayons besoin d'en citer.

L'homme ayant deux existences, l'une physique, dépendant des lois et de l'harmonie universelles, l'autre dépendant de son propre esprit individuel, toute question philosophique doit s'envisager à ces deux points de vue.

D'abord à celui de l'être immense, appelé l'Univers, dont les phénomènes sont la condition de notre vie organique.

Ce n'est pas par notre propre vertu que nous sommes de ce monde, c'est par le monde lui-même, par nos rapports avec l'universalité des êtres ; c'est par eux que nous naissons, que nous respirons, que notre sang circule, que toutes nos fonctions organiques s'accomplissent selon un ordre invariable sur lequel nous n'avons aucune influence ; et c'est à conserver ces rapports que l'homme doit s'appliquer s'il veut continuer de vivre.

Voilà le premier point de vue.

Le second est celui de notre individualité, non seulement différent, mais l'opposé de l'autre.

Au premier point de vue, nous sommes un effet de l'univers lui-même ; au second, nous sommes une cause : cause seconde, mais libre, indépendante.

Au premier point de vue, nous sommes partie intégrante d'un monde extérieur à nous ; au second, nous sommes notre monde à nous-mêmes, notre totalité.

Au premier, nous sommes alliés de la nature qui nous a donné la vie ; au second, nous luttons contre elle, pour lui dérober ses forces et les détourner à notre profit.

Au premier, nous sommes contingents ; au second, nécessaires.

De là les deux philosophies optimiste et pessimiste.

Comme dépendants de la nature qui nous a formés, tout est bien ; comme indépendants d'elle, tout est mal, car elle nous fait tout acheter par le travail et la souffrance.

La seule vraie philosophie est celle qui voit les choses sous les deux aspects, tenant compte de nos deux existences, et ne considérant les hommes ni comme des dieux affranchis de tous besoins matériels, ni comme des bêtes soumises à la fatalité sévère, inexorable ; philosophie rationnelle, n'exagérant ni le bien ni le mal, ne trouvant pas tout parfait et se rendant compte de nos conditions de vie, sans prétendre que tout a été créé pour nous seuls, quoique nous soyons les mieux partagés.

Tout point de vue exclusif est faux, en ce qu'il nous porte à ne voir les choses que sous une seule de leurs faces, quand elles en ont toujours deux au moins.

Il faut reconnaître d'ailleurs que les vérités des sens ne s'accordent pas toujours avec celles de l'esprit ; les sens nous portent à croire que tout est matériel, et l'esprit nous incline à penser que tout est esprit.

L'homme, comme animal, juge uniquement par ses sens. Si vous dites à un ignorant que la terre est ronde, il vous répondra que, si le fait était vrai, nos antipodes marcheraient la tête en bas.

Au point de vue des sens, il semble avoir raison ; mais, comme tous les hommes ont les pieds dirigés vers le centre de la terre, et qu'il n'y a ni haut ni bas pour l'immensité, l'ignorant a tort.

Les sens nous donnent le relatif, l'esprit nous donne l'universel et l'absolu.

Tout doit se juger aux deux points de vue, sous peine de méconnaître l'une ou l'autre de nos deux natures, c'est-à-dire celle qui nous fait vivre et celle qui nous fait penser.

C'est donc alternativement aux deux points de vue physique et spirituel que je vais me placer pour expliquer le phénomène prodigieux de la mémoire, dont nous parlions au commencement de cette étude, phénomène que les philosophes ont considéré jusqu'à présent comme le produit d'une faculté unique, spéciale, et que je considère, moi, comme le résultat de toutes nos facultés réunies.

Plaçons-nous d'abord au point de vue physique, et voyons l'effet que produit sur l'homme le spectacle de l'univers, dont il fait partie : c'est le seul moyen d'arriver à juger sainement les modifications que notre esprit en éprouve.

III

DU PHÉNOMÈNE DE LA MÉMOIRE.

C'est par les sens que nous sommes en rapport avec le monde physique.

Tout l'appareil des sens nous est donné par le développement du germe ; nous naissons conformés pour voir, entendre, sentir, goûter, palper, absolument comme les autres animaux supérieurs.

Quelques-uns de ces animaux ont même un ou plusieurs sens plus parfaits que nous ; aucun ne les possède dans un état d'harmonie et d'équilibre plus complet.

Cet appareil est donc un produit de la vie organique primitivement ; plus tard, l'esprit s'en empare, il dirige chaque sens pour observer, pour étudier les choses, et, par ce moyen, il développe l'intelligence.

Mais cette intervention de la volonté n'a lieu que par la suite, et nous n'avons à considérer maintenant les sens qu'au point de vue de l'être passif.

La sensation est une sorte de vibration qui se produit en nous à la présence d'un objet extérieur ; cette vibration, produit de la lumière ou de l'air, ou de tout autre agent qui vibre aussi, se prolonge dans nos organes quelques instants, et, tant qu'elle dure, elle nous rend présent l'objet qui l'a produite.

C'est de là que résultent les sensations et la mémoire physique ; nous voyons alors l'objet dans notre œil, nous entendons le son dans notre oreille, nous sentons le goût sur notre langue, l'odeur dans l'organe olfactif, et la douceur, la rudesse, le chaud ou le froid d'une surface, dans nos doigts, même quand l'objet a déjà disparu.

L'impression s'exerce réellement sur la matière cérébrale, et, par les nerfs, la sensation se prolonge ainsi dans tout notre être, comme un bruit va d'écho en écho, d'abord fort, plus faible ensuite, et enfin nul.

Si les choses en restaient là, bientôt une autre sensation effacerait la première, et tout serait fini ; mais c'est ce qui n'a pas lieu, car, par la répétition des mêmes sensations, insensiblement notre être se modifie ; la première empreinte se creuse plus profondément, d'autres s'exercent ailleurs ; des rapports s'établissent entre elles ; notre cerveau se forme selon la répétition des mêmes impressions ; et voilà comment cette vie universelle, qui fait la nôtre, cet être immense auquel nous appartenons et dont les phénomènes sont la condition de notre existence, le monde enfin, nous donne le cadre de nos pensées.

Il nous le donne par l'imposante régularité de ses mouvements, qui s'impriment en nous, par la succession imperturbable des jours, des mois, des années, par l'éclat et le caractère fixe des phénomènes de chaque saison, qui nous pénètrent tellement, qu'il nous est impossible d'en imaginer d'autres, et que, si nous ne voyions pas reparaître la grande lumière au printemps, les fleurs, les moissons en été, les fruits en automne, la neige en hiver, nous en serions révolutionnés nous-mêmes.

Car, dès le premier instant, notre cerveau s'est formé sur cet ordre, et ce que nous nommons mémoire, pour l'ensemble des choses, n'est que l'identification complète de notre manière d'être avec la nature, qui nous a formés.

Du reste, un exemple va rendre ce fait évident.

Prenons-le parmi les êtres les plus simples, parmi les végétaux, car la simplicité de l'être rendra notre exemple plus clair.

Tout le monde sait qu'en tranchant horizontalement un arbre, on y remarque des zones concentriques autour de la moelle, et que chacune de ces zones marque l'accroissement de l'arbre pendant une année : le bois a-t-il vingt zones, l'arbre a vingt ans ; en a-t-il trente, quarante, cinquante, l'arbre a trente, quarante, cinquante ans.

On sait aussi que ces zones sont traversées, de l'axe à la périphérie, de lignes droites divergentes, formant étoiles, appelées rayons médullaires, qui partent de la moelle et traversent directement le bois jusqu'à l'écorce.

Or, que signifient ces zones et ces rayons ?

Les zones signifient que le développement de l'arbre s'est fait d'année en année, exactement selon la même loi universelle résultant du mouvement de notre globe autour du soleil.

Au commencement de chaque hiver, la végétation ayant cessé, le cercle s'est arrêté, et l'année suivante, au printemps, un nouveau cercle a commencé, de sorte que les zones étant d'inégale épaisseur, on peut non seulement reconnaître les années de l'arbre, mais encore celles de ces années qui ont été les plus favorables à sa végétation.

Dans les contrées où l'hiver n'existe pas, la végétation étant continue, on ne remarque pas de zones ; dans les pays au contraire où les étés sont courts, au nord, les zones sont étroites, pressées.

Donc l'être se conforme nécessairement aux conditions de lumière, de chaleur, d'électricité qui le développent et qui toutes émanent du grand être, centre de notre système planétaire.

Voilà pour les rapports de l'être avec le monde, dont les phénomènes généraux constituent son milieu et le rattachent à la totalité.

Passons à son principe individuel, c'est-à-dire au germe qui forme en quelque sorte son moi, quoiqu'il n'en ait pas conscience.

Avant d'être un arbre, le chêne – je suppose qu'il s'agit d'un chêne – n'a été qu'une herbe, une tige herbacée, formée de cellules vertes très lâches et pleines de suc ; cette herbe est résultée d'une seule cellule ou ovaire, renfermée elle-même dans le gland, le fruit du chêne ; elle s'est étendue et a formé la moelle de l'arbre, et c'est de cette moelle que partent les rayons médullaires.

Ces rayons font partie de la moelle ; en effet, à mesure que l'arbre grossit, les cellules s'étendent, elles se déchirent, s'allongent et continuent à maintenir la communication de la moelle avec l'arbre tout entier.

Le germe reste donc, comme je l'ai dit, toujours présent dans l'être et ne cesse pas d'exercer sur lui sa puissance organique jusqu'à la fin.

Ainsi, ces rayons médullaires marquent l'individualité de l'être, et les zones concentriques son universalité ; les rayons maintiennent l'ordre primitif qui résulte de la nature même du germe, font son individualité, son unité, son moi, et les zones indiquent sa dépendance de l'univers.

Et ce n'est pas de tel végétal qu'il s'agit plutôt que de tel autre, tous sont soumis aux mêmes lois, et j'en dis autant des animaux, y compris l'homme.

La constatation du fait est difficile chez les êtres d'une organisation très compliquée, notre esprit se perd dans ces complications, mais d'abord tous les végétaux présentent les mêmes dispositions, et les êtres très simples, tels que les rayennes, les crustacés qui s'enveloppent d'un tase calcaire, ont les mêmes caractères.

C'est toujours au principe d'un ordre de choses qu'il faut remonter pour saisir les secrets de la nature, car elle va toujours du simple au composé, et les complications qui masquent le principe ne sauraient l'infirmier.

S'il en fallait d'autres preuves, il suffirait de comparer l'organisation humaine à celle de la plante.

Qu'est-ce que l'épine dorsale de l'homme et généralement de tous les vertébrés, sinon l'étui médullaire de l'arbre ?

L'un et l'autre renferment la moelle de l'être, de l'un et l'autre partent des rayons qui vont jusqu'à la périphérie.

Chez l'homme, ces rayons sont les nerfs, ils sortent des vertèbres et du cerveau, qui n'est qu'une vertèbre développée, ils sont directs et vont à l'épiderme par le chemin le plus court, comme dans l'arbre, à la différence du système artériel et veineux dont le développement est sinueux.

Ils maintiennent les rapports de l'être total avec son principe organique, d'où partent toutes les résolutions chez l'être actif et où toutes les sensations aboutissent.

Sans doute la plante est plus simple, n'ayant que la vie organique, résultant d'un genre inférieur ; l'homme a de plus la vie de relation comme les animaux et celle de la pensée qui lui est propre, mais cela n'empêche pas cet être simple et cet être complexe de tenir à la cause universelle.

L'homme, par son organisation cérébrale, a conscience de son unité dans le temps, de son activité, de ses rapports avec le monde. Mais supposons un instant que l'arbre put avoir conscience de lui-même ; s'il l'avait, qu'en résulterait-il ?

Il aurait aussitôt conscience de sa durée intégrale depuis son apparition sur la terre jusqu'à ce premier acte de réflexion sur lui-même, et non seulement il aurait conscience du temps écoulé, représentant sa propre durée, mais encore celle du temps qui passe et semble s'ajouter aux êtres en les développant.

Il aurait conscience des cellules, point de départ de son existence et des rayons médullaires constituant son individualité.

Il pourrait s'arrêter à chaque accident de sa croissance : piqué par un ver en telle année à telle zone ; frappé d'un coup de hache en telle autre année correspondant à telle autre zone ; arrêté ou hâté dans sa croissance en telle année par un hiver plus rigoureux ou par un été plus chaud, plus précoce qu'à l'ordinaire.

Bref, tout le temps de sa durée totale et des accidents de sa vie seraient représentés en lui et pour lui par sa conscience, comme ils le sont à nos yeux par le nombre de ses zones et la disposition de ses rayons médullaires.

Ce serait en quelque sorte une conscience physique, tombant sous les sens.

Mais notre conscience à nous, notre conscience intellectuelle, qu'est-ce autre chose ?

Ne voyons-nous pas en nous par la mémoire toutes les modifications de notre être, depuis nos premiers jours correspondant aux événements, aux vicissitudes du monde et à son ordre régulier ? Ces grandes zones du temps, tracées par la course de notre globe autour du soleil, ne se sont-elles pas imprimées en nous comme dans l'arbre ? Ne pouvons-nous pas, en y fixant notre attention, les revoir toutes et distinguer les faits qui nous ont frappés dans notre vie, dans nos affections, soit en bien, soit en mal ? N'avons-nous pas regret des fautes commises, et ce que nous avons fait de bien, d'utile, n'est-il pas encore le sujet de notre satisfaction, en raison même du sentiment intime que la trace de tout le passé reste en nous fixe, immuable, et nous rend dignes d'estime ou de mépris ?

Sans doute, cette conscience, cette mémoire n'est pas matérielle, nous ne pouvons pas distinguer ces choses par nos sens, poser le doigt sur telle trace et dire : – Voilà la preuve du fait. – Mais qu'importe, si le fait est évident pour chacun de nous ?

Les faits matériels ne sont pas les seuls que l'homme admette, et d'abord il est bien forcé d'admettre ceux de sa propre conscience dont tout le reste dépend.

Si l'analogie du fait que nous avons sous les yeux par cet arbre et des faits de conscience est complète, tout nous détermine à penser que ces deux phénomènes ont un principe analogue, quoiqu'il nous soit plus difficile de constater en nous les faits de conscience par l'attention que les faits matériels hors de nous par la vue.

L'existence humaine est vaste, elle embrasse tant d'événements de natures différentes, qu'il n'est pas toujours possible de

se les rappeler tous en quelques instants, et les simples phénomènes physiques d'un être qui se trouve là devant nous et qu'il suffit de regarder, suppose un moins grand effort intellectuel que l'autre, mais au fond les rapports de ces deux phénomènes sont évidents.

Je conclus donc de tout cela que la conscience constatant les modifications de notre être, sous l'action du monde extérieur, constitue notre mémoire.

Mais qu'on veuille bien remarquer que je distingue absolument ici la conscience, ou connaissance de soi, du sens moral, autre phénomène qui se rapporte à la volonté.

Le mot conscience, tel que je l'emploie maintenant, signifie uniquement le sentiment de son propre être, de son unité, de sa continuité dans le temps ; et j'ajoute que se souvenir de soi-même, c'est se souvenir aussi du milieu dans lequel on a vécu, des circonstances dont l'action s'est fait sentir sur nous, soit accidentellement, soit d'une façon continue, selon l'ordre universel modelant notre être intellectuel et moral, comme il modèle un arbre où tout être matériel d'après le même ordre. Notre cerveau devient un monde en petit.

Donc toute cette classe de souvenirs qui se rapporte à la marche de l'univers étant uniforme, régulière, imperturbable, doit être écartée, comme résultant d'une cause étrangère.

Ce n'est pas nous qui nous souvenons du monde, c'est le monde lui-même qui par la régularité de ses phénomènes s'imprime en nous et forme notre cerveau à sa propre image ; nous nous identifions avec l'ordre universel.

Il en est de même pour tous les êtres animés, soumis aux mêmes lois physiques, tous sont conditionnés comme nous et

par les mêmes causes. Nous pouvons donc en juger, car à ce point de vue ils sont nos semblables.

Cela simplifie beaucoup le grand problème de la mémoire ; il se réduit aux rapports individuels des autres êtres entre eux et avec nous ; ce ne sont plus que des détails dans un ensemble immense, et ces détails, nous pouvons les fixer en nous par une attention spéciale, résultant de notre volonté propre.

Et ce n'est pas seulement la mémoire qui nous est donnée par le monde extérieur agissant sur notre cerveau, c'est l'intelligence elle-même.

En effet la différente position des êtres sur notre globe contribue puissamment à leur développement intellectuel (autre forme cérébrale).

Pourquoi le nègre habitant sur la ligne et l'Esquimau habitant vers le pôle nord, sont-ils les plus bornés des hommes ? C'est que n'ayant qu'une saison, l'occasion de comparer les phénomènes généraux de la nature entre eux et d'en tirer des idées, des réflexions leur manque ; ils restent donc stationnaires.

Les peuples plus favorisés, habitant les régions moyennes où les faits naturels se multiplient à chaque révolution terrestre, sont au contraire les plus intelligents ; des milliers de sensations, sans cesse renouvelées, sollicitent leur pensée et les développent intellectuellement même à l'état passif.

Ils n'ont pas besoin d'aller au-devant des observations, elles s'offrent en quelque sorte à eux. C'est donc l'ensemble du monde, l'harmonie universelle qui modifie les êtres et leur imprime ses caractères.

La cause ici n'est pas en nous, elle est hors de nous ; l'activité calme, imperturbable des phénomènes de la nature finit par nous former.

Jusque-là, nous ne sommes que des effets, nous ne devenons des causes qu'à partir du moment où sortant de l'état contemplatif nous agissons.

Mais ce moment n'arriverait jamais, si le monde n'avait d'abord formé notre cerveau à son image ; c'est de cette formation que ressort notre raison d'agir dans un sens déterminé ; la cause universelle accumule en nous des motifs d'action, de détermination, c'est elle qui nous fournit les matériaux dont le génie humain s'empare pour les mettre en œuvre, et l'homme alors par les arts, par les sciences et par les lettres, qui sont des œuvres bien à lui, devient créateur à son tour.

Résumons en quelques mots ce qui précède.

La mémoire, ai-je dit, tient d'abord de notre organisation physique, laquelle procède de l'ordre universel qui forme et féconde le germe des êtres et les développe tous par la répétition des mêmes phénomènes généraux.

Nous voyons le monde en nous comme nous l'avons toujours vu hors de nous par nos sens, et bientôt l'ordre chronologique universel devient le nôtre, il marque les rapports de notre être avec le grand être dont nous faisons partie, de sorte qu'à chaque nouvelle impression, toutes les autres antérieures se réveillent en nous, et que, remontant l'échelle des jours, des mois, des années, nous reportons chaque impression au moment précis où nous l'avons éprouvée pour la première fois.

Voilà notre existence entière ; elle est soumise à cet ordre immuable et forme dans le cours du temps un ensemble parfaitement défini.

Nos rapports constants avec la nature nous empêchent de l'oublier et de nous oublier nous-mêmes, c'est-à-dire de nous déformer, puisque nos rapports sont invariables ; elle se meut, mais selon une loi régulière que nous finissons par connaître comme les pulsations de notre cœur et comme le retour périodique de nos besoins.

Le fixité de notre moi nous permet de concevoir la mobilité du monde, car tout mouvement se mesure par un point immobile : ce point, c'est notre esprit lui-même ; dans son essence, il est immuable comme il est indivisible.

Cependant nous avons notre activité propre, nous ne subissons pas passivement les phénomènes du monde, et parmi ces milliers de faits accumulés dans notre existence, il nous arrive d'en rechercher un, de le retrouver, de le ressusciter.

Ce fait, tout homme en a l'expérience ; de la vie passive nous entrons dans la vie active quand il nous plaît : je veux lever mon bras et je le lève, je veux marcher et je marche, je veux observer un objet et je l'observe, je veux penser et je pense, je veux me souvenir d'un fait perdu dans le lointain de ma vie et je le retrouve.

Quelquefois même sans le vouloir, il se représente à ma pensée.

Rien de plus simple. L'esprit ou force organique ayant organisé le cerveau, selon sa propre nature, pour penser et pour se souvenir, l'ayant exercé et perfectionné, se sert de cet organe pour l'objet auquel il est destiné.

Mais l'Esprit se souvient-il de lui-même ?

Sans doute, c'est lui seul qui pense, qui se souvient et qui agit, le cerveau pas plus que le bras, pas plus que le cœur ou tout autre viscère ne pense, n'agit, ne se souvient.

L'esprit seul est modifié par les phénomènes du monde, mais il a besoin des organes pour être en rapport avec lui ; son être n'est pas dans le mécanisme plus ou moins parfait de la sensibilité, de l'intelligence et du mouvement ; tout cela, comme je l'ai déjà dit, augmente, diminue, se perfectionne, se fausse selon les circonstances de la vie, et finit par disparaître complètement.

Mais le principe, la force organique, est indépendant de l'organisme. Qu'est-ce qui dure dans la vie présente même ? Est-ce l'organisme ?

Si l'on n'avait pas conscience de sa durée, si l'on ne se souvenait de rien, si nos souvenirs ne se rapportaient pas à un être durable, où serait l'être ?

Le cerveau ne se renouvelle-t-il pas dans ses éléments tous les jours comme le reste ? Avons-nous le même cerveau à cinquante ans que dans notre enfance ?

Cependant nous avons toujours conscience de notre être, un, indivisible, persévérant.

C'est donc cette conscience qui fait l'être et non pas l'air que l'on respire, la nourriture que l'on prend, l'objet que l'on voit... tout cela passe ; l'être, l'esprit reste seul.

C'est lui qui pense, qui se souvient et agit.

Mais, au fond, il n'a pas besoin de se souvenir de lui-même, puisque tout se rapporte à lui.

Chacun de nous rapporte tout à son être, c'est positif ; nous ne pourrions faire autrement, n'existant que par opposition à ce qui n'est pas nous ; pour exister, nous sommes toujours forcés d'affirmer notre être, nous ne pouvons donc pas nous oublier sans cesser d'être intellectuellement : c'est ce qui nous arrive pendant le sommeil, n'étant plus en rapport avec le monde.

Nous rapportons forcément tout à nous, mais comme le sentiment de notre moi ne se serait jamais produit en nous sans les impressions du dehors, en retenant ces impressions nous rapportons notre existence à celle de l'univers dont nous sommes inséparables.

Sauf nos actes volontaires, émanés expressément de notre esprit, pour tout le reste et par la force même des choses, l'univers et nous, nous ne faisons qu'un ; notre cerveau s'étant modelé selon son ordre imperturbable.

Voilà pourquoi tous ces milliers d'êtres disparus, toutes ces générations éteintes semblent revivre dans notre mémoire ; c'est que l'ensemble reste en nous par la pensée, c'est que le même soleil brille toujours à nos yeux ; c'est que ce qui donnait la vie à ces êtres subsiste toujours, que rien n'est changé, sauf le nom et quelques détails particuliers qui nous avaient frappés mille fois dans la physionomie de ceux qui ne sont plus.

Car de même que l'ordre du monde ne varie pas, les passions humaines dans l'ensemble, résultant de notre organisation physique, sont invariables ; et remarquons bien que les arts, les sciences et toutes les inventions humaines n'ont pour objet que de nous rappeler ces détails qui s'effaceraient rapidement de notre mémoire si nous n'en fixions le souvenir par nos livres, par nos monuments et par d'autres moyens, faute desquels tout ce qui n'entre pas dans l'ordre imperturbable des choses, serait bientôt oublié.

Que reste-t-il donc de l'individualité humaine ? Nous ! notre esprit, notre volonté, le principe indivisible que nous ne pouvons oublier, puisqu'il est nous-mêmes ; ce principe auquel se rapporte le monde phénoménal.

Supprimons ce principe, tout le reste n'est plus rien.

C'est donc à ce principe qu'il faut revenir pour l'examiner à fond.

IV

DÉFINITION DE L'IDÉE D'ÊTRE, EN GÉNÉRAL.

Pour se rendre compte de l'être humain, il faut définir d'abord notre idée d'être en général.

J'ai prouvé que notre idée d'être se confond avec celle d'unité et que la matière n'ayant pas d'unité parce qu'elle se divise indéfiniment par la pensée, nous ne pouvons placer notre idée d'être que dans l'idée d'esprit ou force organique qui se confond avec celle de cause, de volonté ou de moi : trois points de vue d'une seule et même idée.

Notre être étant un, indivisible par la pensée, n'est pas matériel, puisque la matière se divise indéfiniment ; mais par une pente invincible de notre esprit, qui veut se rendre compte des autres êtres et qui ne peut les comprendre sans les définir, nous leur prêtons une unité, c'est-à-dire un esprit semblable au nôtre, un, indivisible dans le temps.

Nous les assimilons à nous et nous allons jusqu'à prêter un esprit humain à l'univers, esprit que nous nommons Dieu.

On sait que les premiers peuples, encore à l'état d'enfance, adoraient le soleil, et qu'ils adoraient aussi d'autres êtres, les uns bienfaisants, les autres nuisibles, s'imaginant encourager ou désarmer ces êtres par leur reconnaissance ou leur soumission.

Au fond, ils s'adoraient eux-mêmes sans le savoir ; ils adoraient les qualités et conjuraient les vices de l'humanité.

Du reste, l'homme ayant le sentiment de son unité, de la persistance de son être dans le temps, c'est sur cette idée d'être que se concentre l'attention de tous les penseurs depuis des siècles.

Toutes les idées de l'humanité se résument dans ces deux mots : *être et avoir* ; seulement l'idée d'être précède ; car pour avoir, il faut être d'abord : avoir n'est qu'une modification, un développement de l'être.

Être, c'est ce que l'évangéliste saint Jean appelait le verbe ; c'est-à-dire le mot par excellence, celui sous lequel tout se résume et sans lequel rien ne se conçoit.

« Le verbe, dit-il, était au commencement, le verbe était avec Dieu, et ce verbe était Dieu. »

C'est ce que Spinoza a simplement exprimé par ces mots : « Dieu est ce qui est. » – *Deus est quod est.*

On a fait un crime à Spinoza de ce que saint Jean avait dit avant lui, parce qu'il en tirait d'autres conséquences.

Pascal, à force de songer à l'être, faillit en perdre la raison.

Doutant de l'éternelle justice, il craignait d'être au nombre des réprouvés, par destination première, sans l'avoir mérité.

D'autres fois, il craignait de cesser d'être, de tomber dans le néant.

L'immense harmonie du monde aurait dû le rassurer ; rien ne peut exister sans l'équilibre des forces : justice dans les rapports des êtres animés entre eux, justesse dans ceux des mouvements universels, c'est toute la création.

Dès qu'un équilibre cesse, un autre s'établit, l'être se transforme.

Mais, cela dit, précisons notre propre idée sur l'être en général, ce qui nous permettra de mieux définir l'être humain.

Tous les êtres, quels qu'ils soient, n'existent que par opposition à d'autres êtres ; ils se limitent l'un l'autre ; j'en dis autant des éléments : la définition n'est que le tracé de ces limites.

Hors de nous, comme en nous, l'opposition des forces et des choses marque seule leur existence : sans ténèbres, pas de lumière ; sans froid, pas de chaleur ; sans fini, pas d'infini ; sans néant, pas d'être.

Il est vrai qu'on passe de l'un à l'autre par des nuances imperceptibles : les ténèbres, le froid, le vide absolu sont inconcevables ; ils échappent à nos sens et à notre intelligence.

Il y a donc pour nous plus ou moins de lumière, de chaleur, de fini, d'être en toutes choses ; l'absence totale, le rien absolu, c'est l'infini dans le sens négatif, notre esprit s'y perd.

Et comme nous ne pouvons rien comprendre sans le définir, l'infini est la négation de notre esprit lui-même.

Toutefois, quoique aux regards de l'homme rien n'existe que par opposition, il faut remarquer qu'en tout il y a le positif et le négatif ; le positif, c'est ce qui émane d'un être organisé ; la modification de son existence, ses phénomènes propres attestant sa puissance organique.

Ainsi la lumière est positive, elle émane d'un être organisé que nous voyons : le soleil ; les ténèbres, dont nous ne voyons pas la source, ne se rapportant à aucun être qui nous permette de les définir, sont négatives.

Il en est de même du froid absolu, du vide absolu, de l'infini absolu, en un mot de l'inorganique ; cela ne se rapporte à aucun être, c'est le contraire de ce qui est réellement.

J'en conclus que l'idée d'être, qu'on n'a jamais défini positivement, se confond avec l'idée de force organique, laquelle force nous supposons toujours dans tout ce que nous voyons organisé, que ce soit un caillou, un végétal, un animal, un homme, un astre, un système planétaire et même l'immensité, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes de la nature, dont l'harmonie parfaite nous fait supposer une force organique qui l'a créée, un esprit puissant qui la maintient.

Telle est mon idée de l'être, qu'il s'agisse d'un animalcule imperceptible ou de la création tout entière : *il faut être organisé pour être, il faut donc une force organique intrinsèque qui donne et maintient l'organisation, et de plus il faut un élément organisé.*

Tout a son esprit et son corps ; la plus grande erreur qu'on puisse commettre, c'est de confondre l'idée de corps avec l'idée de matière, simple élément.

En effet, tous les corps tombent sous nos sens ; ils ont tous les trois dimensions, hauteur, épaisseur, largeur ; ils ont tous des propriétés générales et des propriétés spécifiques ; la matière n'a rien de tout cela ; personne n'a jamais vu la moindre parcelle de matière qui ne fût organisée ; nos plus puissants microscopes ne nous montrent que des molécules organisées ; c'est-à-dire corporelles ; dès que l'organisation disparaît, vous tombez dans l'infiniment petit, vous ne voyez rien, et si vous affirmez qu'il reste encore quelque chose, un atome indivisible, existant par lui-même, sans aucune organisation, votre affirmation est gratuite, étant dénuée de preuve : de plus, elle est inin-

telligible, puisque vous ne pouvez rien concevoir que votre pensée ne le divise indéfiniment.

Donc l'atome est une pure supposition ; il faut, pour l'admettre, de la foi ; il faut abdiquer ses propres sens et son esprit.

La matière est une conception abstraite des corps, une idée *a posteriori*, c'est-à-dire venue après la sensation.

L'homme qui ne peut rien comprendre sans unité a voulu donner une unité à ses sensations, et cette unité, il l'a nommée atome ; puis il a bâti sur son atome l'univers en le revêtant de toutes les propriétés qu'il apercevait dans les corps, sans réfléchir que, l'atome étant supposé, son explication des propriétés, des transformations, des phénomènes de l'atome n'avait pas de fondement réel, et que, par conséquent, toutes ses conceptions péchaient par la base.

Et cela n'est pas une simple question de mots, car, du moment que vous admettez un atome indivisible, toutes les doctrines matérialistes sont justifiées ; il est naturel de conclure que les combinaisons atomistiques renouvelées sans cesse durant un temps illimité, aient produit la vie, l'instinct, l'intelligence, la raison, et que toutes les formes minérales, végétales, animales, humaines aient pu résulter de ces combinaisons de plusieurs objets fixes.

Le nombre des combinaisons n'ayant chacun qu'une propriété, mais impérissable, rend tout possible ; l'organisation des êtres n'est plus que le fait du hasard, et l'*Iliade* elle-même pourrait se former du jet des caractères d'imprimerie qui la composent, si ce jet se renouvelait et se poursuivait sans relâche durant l'éternité.

Oui, mais l'atome étant une conception purement idéale, les matérialistes qui l'admettent sont des idéalistes sans le sa-

voir, et toutes leurs déductions de l'atome sont absurdes en principe.

Mais, me dira-t-on, l'atome existe, quoique nous ne le voyons pas ; les propriétés spécifiques des corps simples ne peuvent résulter que des atomes qui les composent : l'or n'est pas du fer, le fer n'est pas du plomb, etc. ; il faut bien que les propriétés de ces corps soient inhérentes à leur nature, puisqu'on les fond, qu'on les dissout, qu'on les évapore et que chaque parcelle infinitésimale conserve les propriétés du tout : il est impossible de les en dépouiller, donc ce sont des corps simples, premiers éléments de toute organisation quelconque, indestructibles, indécomposables : c'est là ce que nous appelons matière inorganique.

Eh bien, non ! il n'y a pas de matière première inorganique ; il y a les débris, les scories, les résidus d'êtres autrefois organisés, ayant eu leur unité propre, leur principe et leur loi, mais aujourd'hui détruits ou transformés.

Ces débris ayant appartenu à des astres, à des systèmes planétaires, à des satellites, etc., restent organisés moléculairement ; ils conservent non leur organisation générale en rapport avec la constitution de l'être total auquel ils ont appartenu, mais leur organisation moléculaire bien plus intime et plus profonde.

Nous le voyons par les êtres mêmes de courte durée : le bois de hêtre n'est pas du bois de chêne ; les détritux végétaux ne sont pas des détritux animaux ; ils subsistent quelque temps encore à l'état moléculaire, après la mort des êtres.

Chaque force organique avait constitué ces substances et les avait transformées selon sa propre nature : il en est de même, à plus forte raison, des êtres d'une durée presque incommensurable.

Notre globe terrestre n'a pas toujours été ce qu'il est, il s'est transformé par le feu, par l'eau, par la lumière, par tous les agents connus et inconnus ; il a passé par les états solides, liquides et gazeux à plusieurs reprises ; la géologie ne nous a fait connaître que les dernières de ces transformations.

Quelques-uns des éléments des mondes disparus sont entrés dans l'organisation nouvelle de la terre qui se les est assimilés ; d'autres ont résisté à cette assimilation en raison de leur organisation moléculaire.

Et voilà ce qu'on appelle corps simples, inorganiques, voilà d'où viennent leurs propriétés spécifiques.

Ces substances diffèrent, les unes des autres parce qu'elles ont appartenu à des êtres différents : la roche calcaire transsudée par les madrépores ne peut avoir les mêmes propriétés que la roche vitreuse produite du feu central ; les terrains neptuniens, stratifiés, ne peuvent avoir les mêmes propriétés que les terrains plutoniens, de cristallisation ; c'est tout simple, ils ont appartenu à d'autres mondes ; chaque être approprie les éléments à sa nature.

Ces matières simples, dites inorganiques, sont donc organisées et tiennent leurs propriétés du globe dont elles ont subi les transformations à chaque révolution nouvelle.

Notre terre est en train de les décomposer et de se les assimiler absolument comme les végétaux et les animaux vivants décomposent et s'assimilent les restes d'autres êtres semblables à eux.

Qu'il ait existé primitivement un élément susceptible d'entrer dans la composition de tous les êtres indistinctement, n'ayant aucune propriété et par là même capable de manifester toutes les propriétés des forces organiques, quelques physiciens

et chimistes l'ont supposé pour ramener la matière à un type uniforme, en vue de leurs théories. Mais cette hypothèse tombe d'elle-même par la raison qu'il n'a jamais pu exister de force organique sans un corps plus ou moins organisé et qu'on ne peut concevoir de corps sans force organique qui l'ait formé.

Comment s'imaginer une force quelconque se manifestant sans un objet et comment se représenter un objet sans force même de résistance ?

C'est inconcevable, et cela tranche la question.

Tout est organisé, et quand un être se désorganise, de deux choses l'une : ou ses éléments tombent sous la puissance organique du globe qui se les assimile, ou d'autres êtres en foule s'emparent de ses débris et se les assimilent ; en attendant une assimilation particulière, il est sous l'empire de l'organisme universel.

La matière n'est qu'un mot, et l'esprit ou force organique n'est qu'un mot, l'être formé d'esprit et de matière est seul une réalité ; j'entends dire qu'il est d'une réalité objective, tombant sous nos sens, car nous avons toujours conscience de la force organique qui nous anime, elle est pour nous une réalité indépendamment de notre organisme.

Mais c'est la seule réalité de ce genre qui existe, et elle n'existe que pour chacun de nous individuellement, puisqu'elle ne tombe pas sous les sens des autres.

En résumé, l'être en général, qu'il s'agissait de définir, c'est la force organique ; la matière est ce qui lui donne sa forme, et dès qu'une des formes disparaît, l'être en revêt une autre, et cela d'après une loi fixe, immuable, absolue.

Ayant défini l'être, il s'agit maintenant de se rendre un compte exact du sens qu'il faut attacher au mot loi. C'est ce que nous allons examiner au chapitre suivant, et nous reconnâtrons qu'il existe plusieurs sortes de lois, les unes absolues, les autres relatives.

Il importe de les distinguer avec soin.

V

DES LOIS ABSOLUES DE LA PENSÉE, DES LOIS RELATIVES DE LA NATURE ET DE LA LOI MORALE.

Qui dit loi, dit un rapport fixe soit entre plusieurs êtres, soit entre les différentes parties d'un même être.

Prenons, par exemple, le rapport du rayon d'un cercle avec sa circonférence ; ce rapport est invariable ; il résulte d'une loi et constitue le cercle.

Il n'y a pas de cercle sans un centre, et la distance du centre à la circonférence, sur tous les points, en prenant le rayon pour unité, est de 6,2831853.

Tel est le caractère absolu d'une loi selon la pensée.

Et, il faut bien se dire qu'au point de vue de la pensée pure, il n'y a rien de grand ni de petit, de fort ni de faible, de beau ni de laid, de bien ni de mal, de juste ni d'injuste, etc. ; que ces qualités sont relatives à notre être physique, et qu'il faut faire abstraction de toutes nos impressions, ne retenant des phénomènes que ce qu'ils ont d'universel, d'immuable, pour concevoir nettement leur loi.

Les images, les couleurs, les formes, toutes les propriétés des choses n'existent que dans notre cerveau : *ce sont les phénomènes de notre propre organisation en présence des objets* ; pour la pensée, tout est rigoureusement mathématique.

Reprenons notre exemple d'un cercle.

Est-ce le cercle qui détermine le centre ou le centre qui détermine le cercle ?

Ni l'un ni l'autre, car ils sont conditions l'un de l'autre ; il n'y a pas de centre sans un cercle et pas de cercle sans un centre.

Le centre, selon la pensée de Pascal, qui se plaçait au point de vue de l'idée pure, le centre de l'univers est réellement partout et sa circonférence nulle part, c'est-à-dire que la loi est réellement infinie ; il n'y a pas dans l'univers un cercle, il y a tous les cercles possibles, en vertu de la loi.

Et quand il n'existerait pas un seul cercle dans l'univers, la loi n'en existerait pas moins comme idée pure.

Si le soleil était le centre d'un cercle comprenant dans sa circonférence toutes les étoiles, aussi loin que puisse s'étendre la pensée, ce ne serait toujours qu'un cercle fini ; l'idée de loi nous donne l'infini lui-même, en comprenant tous les possibles et les soumettant à notre conception d'une façon absolue.

Il en est de même de toutes les lois ; elles sont les rapports nécessaires des choses, que celles-ci existent ou n'existent pas ; elles sont indépendantes de leur application, et rien n'existe que par elles, pas même notre pensée, car nous pensons en vertu d'une loi propre à l'homme : la loi morale, attestée en nous par notre conscience.

Dès que vous n'obéissez plus à votre conscience, vous n'avez plus de volonté propre, vous tombez sous une loi étrangère à vous, la loi de l'animalité.

Donc l'être humain n'existe qu'en vertu de sa loi, comme tous les autres êtres, avec cette différence qu'il la connaît en raison de son développement cérébral, ce qui le rend l'arbitre de sa propre destinée.

On voit qu'au point de vue positiviste, la loi n'est et ne peut être qu'une abstraction de l'ordre universel, car le positivisme n'admet comme réel que ce qui se trouve confirmé par l'observation : la démonstration par le fait est le critérium de toute idée.

En nous plaçant à ce point de vue, comme il n'existe pas un cercle parfait dans la nature, la loi pure, mathématique, sans être fautive, est abstraite, attendu en fait que rien n'y correspond.

Au point de vue positiviste, le soleil devrait être pris pour base de toute observation, comme principe de toute réalité, car, je l'ai démontré, ses phénomènes sont la condition de toutes les existences ; tout ce qui se trouve compris dans sa sphère n'existe que par lui ; il est donc nécessaire à tout ce que nous connaissons par expérience.

Toutefois, intellectuellement, il y a quelque chose de plus nécessaire, de plus absolu encore que notre condition d'existence, c'est la loi pure, dans le sens de Pascal, puisque notre soleil et tous les soleils venant à disparaître, le rapport du rayon avec la circonférence du cercle n'en serait pas moins fixe, immuable.

Donc la loi absolue ne peut être que renonciation d'un esprit absolu, soumettant à sa pensée pure non seulement tout ce qui est, mais tout ce qui peut être.

De là l'idée de Dieu, hors du temps et de l'espace, gouvernant tout par sa pensée seule selon des lois plus fixes, plus im-

muables, plus nécessaires, plus absolues et plus justes aussi que tout ce qui est : *condition lui-même de tout et conditionné par rien.*

Cela dit, arrivons à nos lois relatives ; laissons de côté l'absolu ; nous l'avons défini, cela suffit.

Toutes nos lois relatives émanant du soleil, les espèces, les genres, les classes d'êtres forment des unités subordonnées les unes aux autres et n'existent que par lui.

Entre les lois mathématiques et les lois physiologiques, la différence est très grande.

Les premières ne s'appliquent qu'aux êtres immuables et nécessaires, conditions de toutes les existences inférieures : astres, planètes, satellites, et à leurs phénomènes.

On dit avec raison : Les lois de la gravitation universelle, de la pesanteur, de la lumière, etc., tout cela se prouve mathématiquement ; une fois le principe découvert, les conséquences en sont rigoureusement déduites : on peut procéder mathématiquement ; aucune exception n'infirmera la loi.

Mais il n'en est pas de même des lois physiologiques qui s'appliquent aux êtres animés : on ne raisonne pas sur des êtres, ayant en eux un principe d'activité propre, comme sur des chiffres. Chacun de ces êtres a quelque chose en soi qui le distingue de tous les autres êtres, même de ceux qui lui ressemblent le plus : il est soi.

Pour fonder sur ces êtres un raisonnement rigoureux, on les a classés en espèces, genres, tribus, familles ; faisant abstraction de toutes les différences et ne retenant que ce qu'ils ont de commun.

L'individualité de chaque être se perd donc dans une grande unité d'ensemble, unité qui se divise et se subdivise à mesure que les caractères communs se restreignent et que les différences exigent la formation d'une classe distincte, moins compréhensive.

C'est la méthode des sciences d'observation, où les généralités remplacent les principes.

Il faut que ces généralités soient très étendues pour vous permettre de négliger les différences comme en mathématiques, et dans ce cas, les exceptions se multiplient, votre raisonnement ne porte plus que sur des idées et non sur des êtres réels.

Cependant de grands observateurs, doués d'une mémoire prodigieuse, en multipliant les divisions et les subdivisions selon un ordre rationnel, ont pu fonder cette science et lui donner quelque rigueur.

Ce ne sont plus les êtres eux-mêmes qu'ils ont considérés, c'est leur structure générale, au point de vue anatomique, faisant ainsi abstraction de tout ce qui se rapporte à la vie et ne tenant compte que de ce que laisse la mort.

Le principe vital qui fait l'individualité des êtres disparaît donc, et leur architecture générale, se rapportant à différents types, reste seule.

On a classé les êtres selon leur architecture, et de leur conformation on a fait découler ensuite leurs besoins, leurs appétits, leurs instincts, leurs mœurs, comme conséquence naturelle de cette organisation.

Ainsi, le caractère individuel se trouvait éliminé et la science rattachée par des preuves matérielles, fixes, palpables à l'Esprit universel, d'où procèdent les êtres qui, n'ayant pas

construit eux-mêmes leur charpente osseuse, ni leurs viscères, ne sont plus que des effets et non des causes.

Cette méthode, fondée par Aristote, Claude Perrault, Cuvier, etc., a complètement prévalu.

Et voilà pourquoi, pour bien d'autres raisons que celles de Descartes, les animaux sont considérés aujourd'hui comme des machines, et qu'un grand nombre étendent même ce jugement à l'homme, machine, selon eux, gouvernée par ses besoins, ses appétits et les circonstances, n'ayant aucune influence sur sa destinée, irresponsable au fond, puisque l'homme n'a pas fait son cerveau, son estomac, son squelette, et qu'il subit les conséquences de cette organisation sans y avoir participé : donc, esclave de la fatalité.

Cela n'est pas notre façon de voir, et nous maintenons que la physiologie, comme toutes les autres sciences d'observation, doit être complétée par une psychologie générale établissant l'influence de la force organique individuelle, personnelle, c'est-à-dire de l'âme ou volonté, sur la machine dont elle est le principe actif.

En un mot, il faut rattacher l'effet à la cause, et la cause immédiate, agissante et persévérante dans l'être, c'est la volonté d'abord de vivre, puis de sentir, puis de penser, à mesure du développement de l'être.

Que notre soleil et notre globe aient une influence puissante sur l'organisation des êtres, qu'ils constituent leur milieu indispensable, qu'ils agissent sur eux en masse, et que, par l'ordre universel, ils favorisent et maintiennent leur développement, c'est incontestable. Mais que cette influence, d'où découlent les règnes, les espèces, les genres, soit tout et le principe individuel rien, je le nie ; et je soutiens que chacun est ce qu'il mérite d'être en vertu d'une loi mathématique beaucoup plus

absolue, beaucoup plus rigoureuse que toutes les lois physiologiques du monde, *et cette loi, je l'appelle : Loi de justice* ; et j'affirme, malgré toute opinion contraire, que tous les hommes, même les plus bornés, en ont conscience et se considèrent comme libres et responsables.

Le développement des êtres a lieu par la collaboration de ces deux forces, l'une générale, l'autre individuelle, et chaque développement acquis est le point de départ d'un nouveau progrès.

J'ajoute enfin que, si les physiologistes, même les plus éminents, éprouvent tant de mécomptes sur l'application de leurs lois à la vie, c'est qu'ils n'envisagent jamais que la moitié des questions ; qu'ils traitent les êtres animés comme des corps bruts, reconnaissant, il est vrai, la force vitale, l'âme, en principe, pour la forme, mais n'en tenant aucun compte dans la pratique, parce que cela demanderait des études sérieuses, dont il est plus commode de se dispenser.

Mais voyons maintenant à quelles lois l'homme est soumis.

Comme animal, son espèce étant distincte de toutes les autres par sa conformation, toutes les races humaines ayant d'ailleurs des traits communs, qui permettent au physiologiste, par un fragment d'os quelconque, de les rapporter à l'espèce, ce qui suffit pour en constater l'unité, l'homme est soumis à des lois physiologiques qui lui sont particulières comme toutes les autres espèces animales.

De sa conformation résultent des besoins, des instincts, des aptitudes spéciales, et si l'on pousse les conséquences qui découlent de cette conformation jusqu'à leurs dernières limites, on verra que les sociétés humaines, leurs différentes civilisations artistiques, scientifiques, littéraires, n'ont pas d'autre principe, qu'elles en sont la manifestation naturelle.

Helvétius et Cabanis pouvaient donc affirmer logiquement que de la main, du pied, de la langue, du cerveau de l'homme ressort la destinée de l'espèce, et que les milieux seuls ont fait les différences.

Vouloir le contester en présence des faits de l'histoire humaine serait absurde, d'autant plus que la fécondité indéfinie des produits est constatée entre deux races quelconques.

J'accorde donc aux physiologistes toutes les conséquences de leur principe. Le dix-huitième siècle avait raison sous ce rapport, et la science du dix-neuvième siècle n'a fait que démontrer avec plus de rigueur ce que les penseurs de ce grand siècle avaient affirmé.

Tout est relatif à l'organisation des êtres au point de vue physiologique, mais tout est absolu à un autre point de vue.

Les penseurs du dix-septième siècle avaient aussi leur part de vérité, et selon moi, ce n'était pas la moindre.

En effet, il ne s'agit pas de reconnaître que l'homme est un animal, et que sa vie, comme espèce, dépend de sa conformation physique. C'est évident. Mais il s'agit de définir l'homme individuellement, c'est-à-dire comme être se distinguant lui-même de tout autre dans son espèce et dans toutes les espèces, *affirmant non pas sa dépendance, mais son indépendance de la nature, son moi, sa loi, sa volonté.*

Or, cette affirmation résulte de sa conception de l'absolu, c'est parce que, seul de tous les êtres, il conçoit l'absolu, que l'homme a l'idée nette et claire d'une loi supérieure à tous les faits, à toutes les actions, à tout ce qui se produit dans le monde, loi qui ne résulte pas de ses réflexions ni de ses comparaisons, ni d'aucun acte intellectuel, puisque rien n'y correspond dans

l'univers, puisqu'il n'existe pas d'homme moralement parfait, pas plus que de cercle parfait.

Ce n'est donc pas un résultat de l'expérience, c'est une conception première, la conception de Pascal, de Newton et généralement de tous les mathématiciens.

Ce trait est bien autrement profond que ceux de la physiologie : autre chose est de connaître les conséquences de sa conformation physique, conformation imposée par la nature à tous les animaux et qui les asservit au besoin, et de s'affirmer soi-même comme principe, ne vivant que de soi, ne suivant que sa propre loi.

Eh bien, cette conception de loi nécessaire, immuable, impérative, pour l'avoir il faut que l'idée d'absolu soit présente à votre esprit.

Au point de vue de la pensée pure, l'homme est un homme comme le cercle est un cercle ; il est tenu de remplir sa condition pour être ce qu'il est ; et sa condition à lui, c'est de se conformer à l'idéal du droit et du devoir, toujours présent à sa conscience.

Qu'il puisse la formuler ou non, elle existe, comme le cercle existe, même pour ceux qui ne connaissent pas le rapport du rayon avec la circonférence.

La nature ne produit ni de cercle, ni d'homme parfaits, mais cela ne les empêche pas d'exister idéalement ; c'est-à-dire comme répondant plus ou moins à l'absolu, condition de l'être : plus on remplit sa condition, plus on a de l'être en soi, de l'indestructible, de ce qui ne peut pas ne pas être, étant conforme à ce qui est absolument.

C'est l'idéal qui fait les grands artistes, les grands savants, les grands génies de tous les ordres ayant toujours présente à l'esprit la perfection de leur œuvre ; et c'est aussi l'idéal moral qui fait les plus honnêtes gens, les plus dévoués à l'humanité et les plus justes.

Mais reprenons notre idée : la loi morale existe parce qu'elle est absolue, et l'homme (non pas l'animal humain), l'homme dans toute la force du terme, existe parce qu'il conçoit cette loi.

Et remarquons bien que tous les cerveaux humains sont conformés à la concevoir ; quand elle leur est présente, c'est l'état d'équilibre de toutes les facultés ; dès que l'homme la perd de vue, son organisme se trouble ; quand il la viole de manière à ne pouvoir y revenir, il cesse d'être un homme et rentre dans l'animalité.

Le cerveau se trouve plus ou moins réalisé selon la loi de l'absolu par sa conformation dans chacun de nous ; c'est sa condition d'existence ; il s'est formé d'après cette loi, car l'esprit ou force organique ne peut développer l'être que selon une loi spéciale, et la loi spéciale de l'homme, c'est la loi morale,

C'est où je voulais en venir.

J'ajoute que le cerveau est l'organe des lois en général ; elles s'y reflètent, comme la nature physique se reflète dans nos sens ; le cerveau est le sens de l'absolu, c'est-à-dire non de ce qui est, mais de ce qui doit être.

Le monde extérieur y mêle sans cesse par les sens des impressions, des images, des phénomènes étrangers à sa destination, et qui le troublent dans sa fonction propre.

Pour atteindre à la vérité, l'homme doit dégager sa pensée de ces éléments ; après avoir observé, il est tenu de réfléchir, sinon ses observations restent stériles : les rapports des choses ne se voient pas, il faut les penser, et, pour penser, il faut avoir en soi son principe et sa loi.

En résumé, c'est la conception de la loi morale qui fait l'homme, comme la conception des lois mathématiques fait le mathématicien, et la conception des lois physiologiques les physiologistes ; tout est dans les lois.

Il nous resterait à voir si l'homme peut logiquement personnifier l'absolu dans un être, comme les anciens, par exemple, personnifiaient l'Espace en Jupiter, le Temps en Saturne, etc.

La personnification des idées annonce toujours un esprit inférieur qui ne peut les concevoir qu'à la condition d'une représentation ; l'esprit net voit directement sans le signe.

Du reste, nous parlerons de l'anthropomorphisme au chapitre de la méthode hypothétique.

VI

DES ÊTRES RÉELS, DE LEURS GERMES, DE LEURS MILIEUX.

C'est une grande question que celle des milieux, la plus grande de toutes, puisqu'elle embrasse l'univers.

Les astres ont leur milieu : l'espace et le temps.

C'est un milieu purement spirituel, puisque nous ne voyons pas l'Être correspondant qui le produit ; tous les corps s'y meuvent ; l'insecte aussi bien que l'étoile ; rien ne peut se concevoir sans ce milieu qui comprend tous les autres.

Les astres font le milieu des êtres inférieurs ; ils leur donnent la lumière, la chaleur, le magnétisme, l'électricité.

De même que l'Espace et le Temps sont nécessaires à toute conception, ce nouveau milieu est nécessaire à toute sensation ; le premier forme le milieu intellectuel, le second le milieu vital.

Les planètes font le milieu physique et chimique des êtres qui les habitent ; dans ce milieu sur la terre naissent les végétaux, les animaux, les hommes.

Les hommes constituent un milieu qui leur est propre : le milieu de la pensée. Quel génie pourrait se développer sans les arts, les sciences, les lettres, les législations créés par des milliers de générations éteintes ?

On ne peut séparer les êtres de leurs milieux, ils se pénètrent, ils se combinent et semblent ne former que les deux parties d'un même tout.

Supprimez les êtres, que sont les milieux ?

D'où viendraient la lumière, la chaleur, l'électricité sans le soleil ? Les phénomènes chimiques et physiques sans la terre ? La végétation sans les végétaux, la vie sans les animaux, la pensée sans les hommes ?

Et réciproquement, d'où viendraient les êtres sans les milieux ?

Peut-on concevoir les êtres hors de l'espace et du temps, hors de la lumière, hors de l'atmosphère, hors de tout ce qui les compose, de ce qui les constitue physiquement, intellectuellement et moralement ? Évidemment non !

L'échange des éléments est perpétuel entre les milieux et les êtres, ils sont conditionnés les uns par les autres, leur action réciproque est incessante.

Les seules choses qui persistent dans ce grand travail de composition et de décomposition, ce sont les germes, types immuables des espèces, des genres, des tribus, des familles d'êtres dont tous les caractères se maintiennent par eux.

Le croisement des races mêmes le prouve ; car, après quelques générations d'êtres ambigus, le type reparaît dans toute sa pureté : le loup ressuscite dans le chien ou le chien dans le loup selon le nombre des croisements de la même espèce ; d'autres fois, l'impasse s'établit, l'être mixte ne peut se reproduire.

Cette persistance des types à reparaître nous indique qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un corps qui se transforme, mais d'une loi qui maintient son ordre ou qui le rétablit lorsqu'il est troublé.

Les germes ne se transforment pas, ils ne se multiplient pas, comme on le dit ; les germes résultent d'une force organique ; cette force, après avoir organisé les germes, persiste en eux et les développe ; il en résulte des êtres qui, à leur tour, produisent des germes, en vertu de la force organique qu'ils représentent.

Mais d'où vient cette force organique générale ?

Elle vient d'une organisation plus vaste que la nôtre, elle vient de l'ensemble des choses plus solidement organisé que nous. Elle vient de notre système planétaire qui communique à tous les êtres inférieurs sa propre force, dont ils vivent.

Voilà le fait.

Cette force est inhérente à l'ensemble, elle est une, indivisible.

Si un des organes du monde cessait de fonctionner, l'équilibre général étant rompu, tous les êtres qui en dépendent disparaîtraient à l'instant.

Les germes ne contiennent donc pas en eux virtuellement la force, ils sont des effets et non des causes.

La cause est universelle, elle se distribue dans les êtres selon leur nature ; les germes sont une des formes de cette force.

Qu'un épi de blé, par exemple, produise vingt grains, ces vingt grains pourront se développer et former d'autres épis, en

vertu de la force organique ; mais par eux-mêmes ils n'ont aucune force et leur développement reste subordonné aux autres conditions de la force organique universelle.

C'est ce que j'ai déjà démontré plus haut.

Maintenant, que le développement du germe ait lieu dans l'être même qui le produit, comme chez les mammifères, ou qu'il ait lieu hors de l'être, par un œuf, comme chez les oiseaux ; ou bien encore que l'être producteur du germe se divise après avoir absorbé, dans son milieu, les éléments nécessaires à son développement et que chaque partie, devenue un être complet, se reproduise de même par section spontanée, comme les fissionnaires, tout cela ce ne sont que des formes de reproduction.

La force ne se multiplie pas, elle est dans l'ensemble du monde, et c'est elle, en agissant sans cesse, qui produit les germes, les individus, les espèces, les familles jusqu'à l'infini. Et cela selon des lois absolues.

Chaque être est germe d'abord ; tous les germes de même espèce sont égaux en principe et se développent selon la même loi.

Les quelques exceptions tératologiques que l'on cite n'infirmement pas la règle, elles n'aboutissent pas à de nouvelles espèces ; elles sont condamnées à disparaître étant hors de la loi. C'est parce que les lois physiologiques ne sont pas démontrées mathématiquement qu'on ne peut les considérer comme des lois véritables.

Ces lois existent cependant, mais le génie de l'homme n'a pu jusqu'à présent les découvrir, c'est-à-dire les soumettre à sa pensée.

Il les voit en action, il en connaît les effets, mais il ne peut les rattacher à leurs causes, qui seules définissent les lois.

De là toutes les incertitudes et les variations de la science.

La discussion qui s'est élevée entre l'école matérialiste et l'école spiritualisme au sujet des germes se réduit à ces termes :

La force organique primitive, admise par tous les penseurs, réside-t-elle dans la matière ou bien en est-elle indépendante ? Quant à moi, je trouve cette discussion vaine.

Qu'on dise que la force réside dans l'ensemble des choses, c'est probable ; si le soleil, centre de notre système planétaire, n'avait pas en lui la force d'attirer les planètes, il ne les attirerait pas.

Quoique cette force ne soit visible que par ses effets, le calcul démontre qu'elle existe, on n'a pas besoin de la voir pour la reconnaître.

Ou qu'on dise que chaque molécule de matière renferme la force d'attraction, d'organisation, de vie, de pensée, alors appelez chaque molécule esprit, âme, j'y consens.

Mais, attendu que chaque molécule se divise indéfiniment par la pensée, une molécule divisée à l'infini étant invisible, impalpable, il est évident qu'en attachant l'idée de force à ce qui n'a ni forme, ni consistance, etc., vous en revenez toujours à l'idée de force abstraite, et que vous entrez en plein dans un cercle vicieux.

Ce cercle vicieux prouve tout simplement que la plupart des hommes ont besoin de se figurer un point matériel pour se rendre compte de leurs propres idées, et que l'abstraction est hors de leur portée intellectuelle.

En accordant aux matérialistes que la molécule, tout en se divisant indéfiniment par la pensée, peut conserver une force organique, et que cette force, attachée à la molécule, se subdivise comme la molécule elle-même, je leur fais une concession absurde.

En effet, je substitue ici le fait intellectuel de la division d'une molécule par ma pensée au fait matériel de cette division qui échappe à nos sens.

Cela m'amène à dire qu'entre le fini et l'infini n'existe aucun rapport ; car, en partant de l'infiniment petit et en le multipliant par ma pensée indéfiniment, je n'arriverai jamais à former un atome fini, et l'infiniment grand divisé indéfiniment ne donnera jamais une grandeur déterminée.

Pourquoi ?

C'est que l'infini est une conception purement intellectuelle sans aucune réalité objective.

J'aurai beau multiplier ou diviser le zéro, je n'arriverai jamais, par ce moyen, à une unité, si petite qu'elle soit.

Cependant zéro existe, il signifie l'infini.

Ce zéro est le point de départ, non pas d'une quantité réelle, visible, tangible, *ni même intelligible*, mais le point de départ de notre esprit, passant de l'état passif au raisonnement, c'est-à-dire à l'unité par un acte de volonté.

L'unité objective est une véritable création intellectuelle.

Une fois l'unité admise, l'Esprit n'est plus libre, car pour raisonner juste, il est tenu de suivre les lois du raisonnement

qu'il ne fait pas, qui sont rigoureuses, et qui établissent les rapports immuables de notre organisation individuelle avec l'organisation universelle.

Que conclure de là ?

Il faut en conclure que le germe ne peut pas être un infiniment petit, car l'infiniment petit ou rien signifie une seule et même chose : rien ne vient de rien. Le fini et l'infini ne se rencontrent jamais que dans les cerveaux troubles.

Qu'est-ce donc que le germe ?

C'est un phénomène de l'ordre universel, phénomène qui se produit et se développe selon une loi conforme à cet ordre.

L'ordre antérieur, au moyen du germe, se continue dans un nouvel être en vertu de la loi physiologique, de la subordination des organes, par laquelle toutes les parties d'un être se forment successivement selon leur importance vitale : les plus importants d'abord, les autres ensuite subordonnés par leur structure à ceux qui les ont formés.

Il en résulte que l'appareil est un, que sa fonction est une, que toutes les parties concourent au même but, et que les organes dominateurs essentiels à la vie sont le principe et le moteur de tous les autres.

Tel est l'être physiologique complet ; que les parties subordonnées viennent à manquer, qu'elles soient mutilées, l'unité n'en reste pas moins intacte en principe.

Quant aux germes, ils se reproduisent journellement dans l'être à l'âge viril ; ceux de la veille disparaissent et sont résorbés ; l'être par sa vie en produit d'autres ; il se régénère sans

cesse comme le feu se régénère tant que le milieu lui fournit du carbone et de l'oxygène.

Chaque étincelle est le germe d'un nouveau feu, qui n'est lui-même que l'étincelle grandie, développée.

Il en est de même de tous les êtres ; leurs germes tiennent de leur nature, à chaque seconde ils font partie de leur être et ne s'en détachent que par l'émission.

Aucun germe n'est prédestiné à se développer ; le développement de cette partie de l'être ne dépend que des circonstances, lesquelles résultent de l'ordre général d'où nous dépendons.

Qu'est-ce que le soleil ?

Un être immense qui tire de toute sa sphère les éléments combustibles nécessaires à son alimentation, et puis, qui renvoie aux planètes ces mêmes éléments décomposés par lui, sous forme de lumière, de chaleur, de magnétisme, d'électricité.

L'analyse spectrale de Fraunhofer le prouve ; chaque rayon de lumière émane d'une autre substance en décomposition : la lumière du lithium, du strontium a d'autres vibrations que celles du fer, du chrome, du nickel décomposés.

Ces éléments se reconstituent sous leur forme solide, puisqu'en les décomposant par le feu elles nous donnent les mêmes rayons que ceux du soleil.

Donc les deux théories d'émission de Newton et de vibration de Huyghens sont également vraies ; elles nous expliquent le phénomène de la lumière à deux points de vue différents, celle de Newton au point de vue de la matière vibrante, celle de Huyghens au point de vue du mouvement abstrait.

Et voilà pourquoi ces deux théories, quoique diamétralement opposées en principe, se justifient toutes deux par le calcul.

Mais que devient l'individualité humaine au milieu de tous ces phénomènes de composition et de décomposition ?

Je l'ai déjà dit, l'homme n'est pas seulement un être physique, soumis exclusivement aux lois physiques, il est aussi un être moral soumis à la loi morale dont il a conscience.

Par le sentiment de sa liberté, de sa responsabilité, l'homme appartient à un autre monde que celui qui tombe sous nos sens : c'est en cela que consiste son individualité.

Les mots *droit* et *devoir* n'ont de sens que pour lui ; et, qu'on le sache bien, les droits et les devoirs de chacun ne sont pas les mêmes, ils sont proportionnés au sentiment moral individuel.

Plus on se croit de droits, plus on a de devoirs.

Celui, par exemple, qui, ayant un grand sentiment de sa propre dignité, ne respecte pas celle des autres est un misérable ; mais celui qui n'a pas le sentiment de sa dignité et blesse celle des autres par ignorance, est un être inférieur.

Cette susceptibilité fait l'homme ; il n'y a pas deux hommes égaux devant la loi morale ; tous ont leur individualité absolue, non pas physiquement, car la loi physique les fait égaux selon l'espèce ; ils ont tous les mêmes facultés plus ou moins développées par le milieu de la famille, de la civilisation ; tous sont égaux sous ce rapport.

Moralement, ils diffèrent par leur volonté de suivre la loi morale dont ils ont conscience.

Au point de vue de la génération il en résulte que toutes les qualités physiques se transmettent plus ou moins, car la sensibilité et l'intelligence dépendent de la conformation du cerveau et des autres organes.

De là les ressemblances de races et de familles, les aptitudes qui en dépendent ; mais on ne transmet pas à ses enfants son moi, sa volonté, sa conscience, sa moralité.

L'éducation même ne modifie pas les êtres moralement, les plus hautes facultés intellectuelles ne sont jamais une garantie de moralité : ce fait, toute l'histoire humaine en témoigne.

La loi de justice, innée en chacun de nous, n'en subsiste pas moins dans la conscience, mais il faut la volonté de s'y conformer, et c'est ce qui ne se transmet d'aucune façon, ce qui caractérise éminemment l'être humain parmi les autres.

Cela dit, arrivons à la transformation des êtres, qui s'opère selon cette loi de justice universelle : la loi du progrès.

Chaque être, selon son espèce, a sa nature propre au point de vue physique, c'est-à-dire ses instincts, sa force organique ; chaque être naît, grandit et meurt, et la façon dont il naît, grandit et meurt fait sa loi de vie, sa loi organique.

Seulement cette loi, la connaît-il lui-même ?

C'est se demander si tous les êtres ont conscience d'eux-mêmes ; et pour tous les êtres vraiment animés, je n'hésite pas à répondre oui.

Ils se sentent dans toutes les parties de leur corps, ils ont donc conscience de leur existence dans l'espace, de plus ils souffrent, ils jouissent (phénomène de succession), ils ont donc conscience d'eux-mêmes dans le temps.

Et cela c'est se connaître et connaître sa loi, non pour en raisonner, comme l'homme, mais pour en vivre.

Les végétaux, réduits à la seule fonction d'assimilation, ne vivent pas réellement, ils végètent.

On appelle pourtant cela vivre de la vie organique ; en se plaçant au point de vue de l'observateur, ils vivent pour les autres, mais pour eux-mêmes ils ne vivent pas, n'en ayant pas conscience.

J'en dis autant des animaux inférieurs tels que les zoo-phytes, qui se multiplient par bourgeons ou par sections comme les plantes ; ils n'ont pas de centre nerveux auquel les impressions du dehors se rapportent, pas de fibres sensibles, ils ne peuvent donc avoir conscience de leur vie.

Les êtres d'un degré supérieur à ceux-ci, tels que les mollusques, possédant outre un système vasculaire complet quelques rudiments de système nerveux, peuvent se savoir dans l'Espace.

Mais les vertébrés, dont le système nerveux est double, correspondant à la perception et à la réaction, ont non seulement connaissance d'eux-mêmes dans l'espace, mais conscience de leur vie dans le temps ; ils se souviennent de ce qui leur a fait du bien et le recherchent, et de ce qui leur a fait du mal et le fuient.

Ils savent donc les conditions de leur existence ; chacun selon sa nature fuit le danger ou poursuit sa proie ; ils jugent de ce qui leur convient, de ce qu'ils doivent faire en toute circonstance

pour continuer de vivre : on ne peut douter qu'ils aient conscience de leur existence.

Je sais bien que, au sens philosophique admis, la conscience de soi suppose la pensée, mais ce n'est pas mon sentiment.

Remarquons bien que le génie organisateur, qui se manifeste dans chaque être animé, organise son être avec ordre, sans penser ; de deux choses l'une : ou bien il est inspiré par un esprit étranger qui le dirige, ou bien il agit de sa propre inspiration et connaît sa loi : impossible de trouver une autre explication.

En tout cas ; il n'agit pas à la suite de réflexions, il agit avec promptitude ; soit qu'il faille fuir ou qu'il faille poursuivre, sa résolution est instantanée, et cette résolution, qu'elle vienne de lui-même ou d'un esprit étranger, est toujours sage, profonde, en rapport avec la nature, les circonstances et le milieu de l'être.

Non seulement il veille à sa propre conservation, mais encore il prépare le nid de ses petits, il les nourrit, il les défend.

L'homme qui l'observe est émerveillé, s'il réfléchit à cette inspiration continue, car l'homme trouve aveugle tout ce qui se fait sans réflexion, il n'admet pas qu'on puisse avoir de l'esprit autrement qu'à sa manière.

Indépendamment de la cause universelle, principe de toute existence, nous reconnaissons dans le monde un esprit immense répandu, chez tous les êtres individuellement, du plus petit au plus grand, et notre esprit n'est fait que de celui-là ; tout homme en prend ce qu'il peut ; celui qui a peu d'esprit en trouve peu dans cette harmonie colossale qui ne l'inspire jamais ; celui qui en a beaucoup en trouve beaucoup : c'est la source princi-

pale de ses propres inspirations, car la nature a plus d'esprit que nul homme ne peut en prendre.

Cela devrait nous convaincre qu'il existe dans chaque être une manière d'avoir de l'esprit autre que celle de l'homme, et que cet esprit est le meilleur pour lui, puisqu'il est approprié à son organisation.

Qu'on mette, je suppose, l'esprit humain dans un être inférieur, il ne pourra le faire vivre un seul jour.

Donc l'esprit véritable est celui qui se trouve approprié à la constitution de chaque être, et comme tous ont précisément l'esprit qui les fait exister, il serait naturel d'en conclure que cet esprit a fait lui-même son organisation, selon sa nature, et non pas que l'organisation a produit cet esprit, puisque l'unité précède le nombre et que tout nombre suppose une unité. Cela me paraît conforme au bon sens. Ce qui distingue vraiment l'homme des autres êtres, c'est qu'il agit toujours en prévision de l'avenir, conséquence de son développement cérébral qui lui permet d'embrasser l'ensemble du grand être dont sa propre existence dépend.

Le mouvement régulier de notre globe autour du soleil lui donne l'idée du temps ou l'ordre de succession universel.

Il ne s'attache pas seulement au fait présent, il voit ce fait précédé et suivi d'une foule d'autres dans le même ordre imperturbable ; sa propre vie n'est plus dès lors qu'une des conséquences innombrables de cet ordre ; il ne vit plus seulement en lui-même, il vit en tout et cherche à prévoir ce qui n'est pas encore, en même temps qu'à s'harmoniser avec ce qui est pour continuer de vivre selon cet ordre, sa condition d'existence.

L'animal, lui, n'ayant pas d'idées d'ensemble, ne pouvant réfléchir sur lui-même ni par conséquent saisir les rapports de

son être avec l'ordre universel, ne se souvient pas des choses en vertu de l'enchaînement des idées dans son cerveau, mais en vertu de l'enchaînement des faits dans la nature ; l'ordre de succession qu'il peut retenir n'est plus qu'un effet de l'habitude.

Ainsi se produit aussi la domestication des animaux, où l'homme se substitue à la nature, en les forçant de contracter des habitudes selon la destination qu'il leur donne, par la répétition des mêmes actes. C'est ce que les Allemands appellent discipline.

Mais si l'animal est dépourvu d'idées d'ensemble, il en a de fort précises sur les faits journaliers qui se présentent ; il les reconnaît, car la subtilité de ses sens est extrême, son attention est toujours en éveil et ses instincts sont admirables ; ils doivent suppléer à tout.

Songez à tous les besoins, à tous les dangers d'un être aussi faible qu'un insecte par exemple, à tous les ennemis qui le guettent, et vous reconnaîtrez qu'il lui faut une promptitude de décision inconcevable pour sauver sa vie.

Certains faits prouvent même que l'instinct devance toute expérience et qu'il remonte à la force organique qui s'exerce avant et se poursuit encore après la naissance de l'être.

Un poulet prend le grain qu'il lui faut en sortant de l'œuf et le distingue entre tous, il marche et se tient en équilibre dès qu'il en a la force, il se cache à l'apparition d'un oiseau de proie.

N'est-il pas évident ici que tous ces actes sont en principe dans le germe qui continue de se développer pendant toute la vie aussi bien que dans l'œuf ? Si ce n'est pas là de l'esprit, quel nom lui donner ?

L'instinct est surtout merveilleux dans les êtres inférieurs qui n'ont pas d'individualité propre, c'est-à-dire qui semblent agir uniquement selon la loi de leur nature organique, tels que les insectes en général : abeilles, fourmis, araignées, etc., dont l'industrie est aussi parfaite à la naissance qu'elle le deviendra jamais.

Cela nous porterait à croire que plus l'être s'élève intellectuellement, plus il se rend indépendant du génie universel, et plus il est sujet à se tromper sur les choses nécessaires à la vie.

Le principe intelligent grandit dans l'être, mais le génie de la nature en prend moins de soins et l'abandonne aux hasards qu'il cherche librement.

Faut-il penser aussi que le développement cérébral correspondant à l'intelligence par un développement excessif restreint la partie qui se rapporte à la perfection des sens ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, au développement cérébral se rattachent les idées d'ensemble, et ces idées seules font la supériorité de l'homme en ce monde.

Est-ce le résultat d'un accroissement progressif de la masse cérébrale, comme le pensent certains physiologistes, ou celui de sinuosités plus profondes qui se creusent dans cette masse, ou bien encore d'un équilibre plus parfait entre ses différentes parties ? Ces questions spéciales appartiennent aux physiologistes, ce sont des questions de fait qu'eux seuls peuvent résoudre.

Au point de vue philosophique, la faculté de distinguer les choses, de les comparer, d'en tirer des idées simples d'abord, de rapprocher ces idées et d'en former de plus générales, arrivant ainsi progressivement aux idées universelles, constitue l'intelligence humaine.

Dès lors, chaque idée particulière devient le signe d'une foule d'autres idées qui mettent en action tout l'appareil cérébral.

Mais pour se rendre compte de tous ces phénomènes, il faut toujours en revenir à la force organique, radical de tout instinct comme de toute intelligence ; il faut en revenir à l'âme, à la volonté.

Chaque développement d'un être résulte de sa force intrinsèque ; il faut vouloir pour s'étendre.

On ne fait rien, on ne comprend rien sans le vouloir ou sans l'avoir voulu.

Je n'entends pas dire par là que les êtres ont toujours conscience de leurs déterminations. Non ! la pleine conscience n'appartient qu'à l'homme qui se rend compte de ses actes après réflexion et s'affirme comme cause libre et responsable.

Pour avoir cette pleine conscience, il faut un grand développement cérébral, conséquence de l'action persévérante de la force organique ayant parcouru toutes les évolutions du germe primitif jusqu'à l'état humain.

Mais il n'est pas moins vrai que les êtres, même à l'état rudimentaire du règne animal, encore absolument dépourvus de mémoire, veulent ; ils veulent vivre, et cela suffit pour les faire agir.

Ils agissent donc aveuglément d'abord, pour atteindre les éléments nécessaires à la vie, puis avec plus de discernement.

Le renouvellement des mêmes actes produit l'habitude, et l'habitude, c'est le chemin ouvert à l'instinct, qui n'est au fond

que l'habitude de faire les mêmes choses sous l'impulsion unique et primitive du besoin d'être.

L'organisme se conforme insensiblement à cette habitude, il se modifie selon la nature des mouvements amenés par les mêmes besoins, de sorte qu'à la longue de nouveaux efforts volontaires ne sont plus nécessaires et que la machine semble aller toute seule, d'après la disposition de ses parties.

C'est ce qu'on appelle *consensus*, et c'est ainsi que nous respirons, que nous digérons, que notre sang circule sans l'intervention de la volonté ; le progrès est accompli, et l'état physique de l'homme sous le rapport de ses fonctions organiques est définitif.

L'être inférieur n'ayant qu'un besoin, celui de vivre, et l'organisme s'étant formé pour y satisfaire, le système ne peut plus subir de changements ; c'est une classe d'êtres immobilisée sous cette forme, un organisme fermé, sans issue pour de nouveaux développements.

Les zoophytes, les mollusques, les articulés, tous ces êtres qui font suite au règne végétal n'ont pas d'autre origine.

Leurs débris ont donné naissance à un ordre d'êtres supérieurs ; ces débris ont servi d'aliments aux nouveaux venus, car c'est ainsi que procède la nature : chaque classe d'êtres inférieurs élabore la substance d'organismes plus parfaits, plus compliqués, qui, trouvant un milieu plus favorable à la vie, s'en emparent et constituent de nouveaux genres.

Chez ces nouveaux êtres, la volonté de vivre et de s'étendre apparaît comme chez les précédents ; elle crée des habitudes, des instincts supérieurs plus variés, pour satisfaire à des besoins plus étendus : besoin de poursuivre une proie, devenue elle-même plus active et se déroband à l'ennemi ; besoin de propager

son espèce, exigeant aussi plus d'activité, les sexes devenus distincts se dérobaient à l'accouplement.

La volonté d'être, de se développer, de se propager, grandit avec les éléments de vie, et ces éléments résultent toujours de l'ordre antérieur formant la matière organique.

Les besoins satisfaits créent de nouveaux besoins, de nouvelles habitudes ; c'est un progrès incessant, indéfini, les êtres perfectionnés voulant vivre davantage et jouir.

Mais, dès que les nouveaux besoins sont satisfaits, la volonté cesse d'agir ; l'organisme fonctionne mécaniquement, tous ses mouvements étant tracés par l'habitude ; c'est bientôt une nouvelle classe d'êtres arrêtée, fermée, en rapport et en équilibre avec le milieu dont elle tire ses éléments et qu'elle ne peut dépasser.

On voit que l'habitude est à la fois le terme de l'organisme et la borne de l'esprit ; elle fait faire sans esprit, sans volonté, ce que l'esprit avait mis en train ; les mouvements et les fonctions deviennent organiques au lieu d'être volontaires.

Du reste, les transformations d'êtres inférieurs en êtres supérieurs ne peuvent se produire qu'en germe, les germes étant infiniment plus modifiables que les organismes déjà formés ; ce n'est pas, comme on l'a dit, par transformation insensible des appareils vivants, et individuellement, que ces changements peuvent avoir lieu, mais par masse ; tous les anciens êtres, trouvant un milieu différent, produisent de nouveaux germes plus parfaits.

Voilà ce que les observations paléontologiques et la succession des créations démontrent ; toute autre explication est vaine et ne s'accorde pas avec les faits généraux, universels, dont les fossiles nous attestent la réalité.

Le besoin d'être décide de tout : Qu'est-ce que l'instinct de la conservation ? C'est le sentiment intime du besoin attaché à tous les organes, dont la satisfaction fait plaisir à l'être animé.

La moindre molécule vivante éprouve ce sentiment intime, infini dans son essence ; quelques savants l'ont appelé irritabilité.

Tous les êtres vivants, depuis le zoophyte ou animal plante, jusqu'à l'homme, dans son plus grand développement intellectuel, l'éprouvent et, par là, sont soumis à la fatalité du besoin.

Ils ne peuvent s'en affranchir et sont forcés d'y satisfaire par les moyens que le monde extérieur met à leur disposition.

Et de là résulte la pensée instinctive. Car, quoi qu'on puisse prétendre, on pense instinctivement, comme on agit machinalement.

Ainsi, quand, en faisant une addition, je dis : deux et deux, quatre... et quatre, huit... et huit, seize, etc., je pense en vertu d'une longue habitude que j'ai prise d'additionner. Je pense sans y penser. Je pense donc instinctivement, comme j'agis machinalement.

Et voilà comme tous les êtres animés pensent, même les plus simples, car la vie est une habitude prise même avant la naissance.

Du moment où le germe est conçu, où le cœur commence à battre, où les organes se forment, l'habitude commence ; elle se fortifie de plus en plus, à la condition d'un milieu favorable d'une part, et selon la nature primitive du germe d'autre part, nature qui procède de l'existence antérieure plus ou moins en rapport avec le nouveau milieu.

En un mot, il faut que l'être ressorte du milieu que lui-même et ses congénères ont formé dans l'état antérieur et qu'il y trouve les éléments de sa reconstitution.

Il est inutile de parcourir toute l'échelle de la création ; le même phénomène se reproduit à tous les degrés : chaque perfectionnement de l'organisme amène de nouveaux besoins, ces nouveaux besoins exigent d'abord de nouveaux efforts pour s'assimiler le milieu, d'où naissent d'autres habitudes, d'autres instincts, qui développent à la longue l'organisme entier, lequel est apparu en germe dès que le milieu était constitué par les êtres antérieurs, et qui produit à son tour le germe d'êtres plus parfaits que lui : ainsi de suite.

Et tout en haut de l'échelle apparaît l'homme, le plus parfait des êtres au point de vue de la vie organique, le plus complexe, et affecté en conséquence de besoins physiques dont la satisfaction exige un grand déploiement de volonté.

C'est l'état actuel.

Examinons donc l'homme, qui résume en lui toutes les créations précédentes.

VII

DE L'HOMME, POINT DE DÉPART D'UNE CRÉATION NOUVELLE. DES PRÉTENDUES IDÉES INNÉES. EXPLICATION.

L'organisme humain, depuis les temps antéhistoriques, n'a pas atteint son développement complet ; il est toujours en progrès ; de génération en génération, le cerveau se complète, les besoins se multiplient ; les plus récentes découvertes anthropologiques constatent cette progression, faisant partir la constitution cérébrale humaine des Simiens, pour aboutir aux crânes des Socrate, des Descartes, des Cuvier, etc.

Un germe n'atteint pas son développement complet dans un seul être ni dans cent mille ; il renferme en lui toutes les facultés dont le type futur est susceptible, mais il faut une suite de générations fort longue pour que le maximum de son développement soit atteint.

Rien ne se fait sans le concours des deux conditions : le germe nouveau et le milieu ; et l'équilibre parfait amène l'arrêt définitif de l'espèce jusqu'à ce qu'un milieu nouveau donne naissance, non pas à de nouveaux développements du germe antérieur, mais à un nouveau germe renfermant de nouvelles facultés en puissance.

Il est difficile et même impossible de prévoir toutes les conséquences d'un principe vrai, car ils s'étendent jusqu'à l'infini, une force primitive étant donnée, si faible qu'on la suppose

et le temps qui la multiplie indéfiniment, cette force envahira l'univers.

Le potentiel est incalculable.

L'évolution du germe humain, depuis son apparition sur la terre, manifeste tour à tour les instincts des êtres inférieurs, instincts de ruse, de prudence, d'audace solidement constitués à la naissance de chacun par l'appareil cérébral ; l'homme est donc à l'état primitif le plus parfait des animaux ; sa supériorité sur les autres êtres de notre globe est telle, que tous ses besoins matériels sont satisfaits pleinement dès l'origine, et que les individus du genre n'ont à redouter que leurs congénères ; toutes les créations antérieures sont soumises à sa loi.

Cependant il ne faut pas croire que cette supériorité résulte de sa conformation animale ; non ! au contraire, sous ce rapport, l'homme est évidemment inférieur à nombre d'autres espèces : c'est de l'esprit nouveau que ressortent tous ses avantages.

En effet, comme animal l'homme est faible, son éducation est lente, difficile, et si l'esprit n'était supérieur, il serait le plus misérable de tous les êtres.

Mais ce qui semble une cause d'infériorité devient souvent le principe d'une force immense : si l'homme avait été mieux vêtu, il n'aurait pas cherché à se vêtir ; s'il avait été mieux armé, il n'aurait pas cherché d'autres armes ; s'il avait eu des sens aussi parfaits que les fauves, il n'aurait pas éprouvé le besoin de perfectionner les siens ; s'il avait été doué d'instincts plus subtils, il n'aurait pas étudié ceux des autres êtres pour les imiter et déjouer leurs ruses ; bref, il se serait contenté d'être ce que la nature l'avait fait.

Mais, pressé de besoins, il dut forcément étendre son intelligence pour suppléer à tout ce qui lui manquait, et ce fut là, dans l'origine, le secret de sa puissance et de sa domination physique sur toute la création animale : le principe spirituel existant bien entendu, car s'il avait fait défaut, l'espèce humaine ne se serait pas développée, elle aurait péri.

C'est donc toujours à ce principe qu'il faut remonter, à cette force première organique, à l'esprit.

L'esprit et le besoin ont tout fait ; sans le besoin, l'esprit ne se serait pas développé ; sans l'esprit, les besoins auraient anéanti l'espèce ; mais les deux choses existant, l'homme devait finir par dominer le monde ; c'était dans la force des choses.

Remarquons, en passant, que la nature impose à chaque être des besoins proportionnés à ses forces ; tout être sans stimulants ne bougerait pas : aux uns les dangers et la fuite, aux autres la faim, la soif du sang, la recherche pressante d'une proie ; à l'homme tous les besoins réunis et tous concentrés dans la pensée, multipliés par la prévision de l'avenir ; cette prévision seule suffit pour entretenir son activité, but suprême de la nature, qui ne laisse rien croupir et met tout en mouvement, en activité.

L'homme cherche donc à perfectionner tous les moyens pour éviter l'effort.

Voir le but et trouver les moyens de l'atteindre, c'est l'objet de toutes les sciences, le principe de toutes les découvertes ; sans les moyens, toutes nos conceptions, toutes nos espérances tombent à néant ; et le premier moyen à perfectionner, incontestablement, c'est notre cerveau qui met l'esprit en rapport avec l'univers. Mais à l'origine de l'espèce, la nature se charge seule de perfectionner cet organe et par lui l'intelligence.

L'expérience de ses facultés suffit à l'homme pour l'élever au-dessus de tous les besoins matériels, c'est l'œuvre des premières civilisations, ou, pour mieux dire, du premier état de l'être humain.

Comme chasseur et pasteur, la domestication de certains animaux assure alors son existence physique ; état de transition, car bientôt, par le fait seul de la satisfaction des besoins matériels et du développement organique correspondant, naît toujours un besoin plus grand, plus impérieux que tous les autres : le besoin de penser, de réfléchir, de se rendre compte des choses, abstraction faite de l'utilité présente qui peut en résulter.

Ce ne sont plus des objets matériels que l'homme veut conquérir, ce n'est plus le présent qui l'inquiète, c'est l'avenir... sa sécurité physique dans le présent est acquise, mais que deviendra-t-il plus tard ?

Il songe à son propre être, non plus comme animal, il y songe comme être spirituel et se demande s'il restera de lui quelque chose après la mort.

Là est le point de départ de l'intelligence. Cette nouvelle faculté, née des autres, ne s'exerce plus sur la matière, elle s'exerce sur des souvenirs d'abord, puis sur des idées qui se forment de ces souvenirs, bref sur des phénomènes spirituels.

Mais pour que ce nouveau développement ait pu se produire, il a fallu que l'esprit existât dans l'homme et devînt l'objet de son attention. On ne pense pas à rien, il faut quelque chose à quoi l'on pense ; ce quelque chose n'existant pas hors de nous, puisque nos sens ne nous donnent que des faits matériels, les faits spirituels ne peuvent venir que de nous-mêmes.

L'intelligence n'a pu se manifester que par l'application à des objets nouveaux des instincts de l'homme, acquis et développés largement pendant sa longue lutte contre les obstacles matériels du monde, et ces objets nouveaux, restés pour lui inaperçus jusqu'alors, c'étaient les phénomènes de son propre esprit.

Ainsi la même volonté de vivre, de conquérir, de se développer, point de départ de son organisation animale et de toutes ses transformations ultérieures, jusqu'à la constitution de l'appareil cérébral complet, contribue encore et plus que jamais à ses développements actuels, en devenant l'objet de son attention.

Ce n'est plus la connaissance du monde extérieur que l'esprit humain veut acquérir en vue de son existence physique, c'est la connaissance de lui-même, du principe de son être.

Il se compare à ce qui l'entoure et se dit : – Je pense, la matière ne pense pas, donc je ne suis pas entièrement matière ; quelque chose en moi n'est pas matière, qu'est-ce que c'est ?

Et dès lors l'instinct, ne s'exerçant plus sur un ordre de faits physiques, mais s'appliquant à l'étude des phénomènes spirituels devient le principe de l'intelligence ; ce ne sont plus les sens qui guident l'esprit, il marche sur ses propres inspirations et s'applique à l'étude des faits de conscience.

Cette évolution est celle du genre humain ; l'homme seul pense sur ses propres idées, seul il conçoit l'abstraction.

L'animal, quoi qu'on dise, pense aussi, mais seulement sur les choses qu'il voit, qu'il sent, qu'il entend.

À partir du jour où l'homme s'est fait des idées sur ses propres idées, et qu'il s'est considéré comme un esprit indépen-

dant de la matière, l'évolution était faite, il était sorti du règne animal pour entrer dans le règne humain.

Car, remarquons que c'est par ses idées que l'homme est supérieur aux autres êtres. Toutes les sciences abstraites, les sciences pures, telles que les mathématiques, caractérisent surtout son génie, et, par ces sciences pures, composées d'idées seules, enchaînées, synthétisées, il domine le monde.

La faculté de l'abstraction est le signe de la puissance et du génie supérieur ; c'est l'intelligence à sa plus haute expression.

Mais l'apparition de l'intelligence dans l'homme n'empêche pas ses instincts primitifs de persévérer en lui, car ils sont nécessaires à sa conservation physique ; ils dérivent de ses besoins matériels ; ce sont des habitudes invariables en rapport avec ses besoins.

Nos habitudes d'enfance, longtemps continuées, finissent par devenir en nous des instincts indépendants de la volonté.

L'adresse acquise par un exercice persévérant supplée l'intelligence ; on agit sans réflexion, et l'on réussit mieux que par la réflexion ; c'est un instinct résultant de l'habitude.

Il en est de même de tous les instincts chez l'homme et dans l'animal ; ce sont des habitudes acquises d'abord par la volonté et suppléant ensuite la volonté : on marche sans y penser ; le musicien prend les cordes de son violon, les touches de son clavier machinalement ; l'écrivain écrit de même.

On peut même contracter des habitudes d'esprit, des instincts intellectuels, s'il est permis d'employer cette expression ; l'habitude, par exemple, d'associer tel genre d'idées avec tel autre.

Les idées qui s'associent ainsi simulent l'intelligence, mais n'en sont que l'apparence, car il n'y a jamais d'intelligence véritable sans volonté : ce qui se fait sans volonté est machinal.

Il faut que l'esprit dirige, qu'il ait l'instrument créé par lui sous son influence constante ; alors seulement l'adresse de la main, la facilité du discours, l'association des idées sont des faits spirituels.

Un perroquet qui parle en vertu de l'association de certains bruits frappant son cerveau et rendus machinalement par son gosier, ce n'est pas là de l'esprit, c'est à peine de l'instinct, puisque cela n'a pas d'objet se rattachant à l'utilité de l'être, qui peut vivre sans cela ; c'est la perversion de l'instinct lui-même, puisque le cri naturel est remplacé par un autre.

Il en est de même de l'association de telle idée à telle autre, par suite de la consonance des mots, de l'analogie des formes, des couleurs, etc., de toutes les choses matérielles affectant nos sens.

Cette association matérielle n'a pas de rapport avec la pensée. Ainsi des arts, des sciences, de la poésie : tout ce qui se fait machinalement n'a pas de valeur intellectuelle et entre dans l'instinct, ou, comme on dit, dans le métier.

Nouvelle preuve de l'existence du principe spirituel, indépendant de l'intelligence elle-même, car l'intelligence, instrument perfectionné, tient à l'organisation cérébrale, comme je l'ai déjà dit, et lorsqu'elle ne fonctionne pas sous l'impulsion directe de l'esprit, elle est une pure mécanique.

On est porté souvent à confondre l'esprit avec l'intelligence.

Sans doute, il existe un rapport entre le principe et la conséquence ; mais le principe renferme la conséquence, et ce

principe existe indépendamment des conséquences, qui peuvent s'en dégager par le temps.

L'esprit humain, cause première de notre être, renferme toutes les vérités *a priori*, c'est-à-dire toutes les vérités qui jaillissent du fond même de l'être : elles en jaillissent, parce qu'elles constituent l'être même et qu'elles existent en nous avant toute observation.

Ce sont ces vérités-là qui servent de démonstration aux autres, attendu qu'elles sont en fait, que nous sommes forcés de les admettre, sans preuve autre que la certitude de les trouver en nous.

Elles sont simples comme notre être lui-même, et tout le reste en dépend.

En mathématiques, ces idées premières s'appellent axiomes ; on ne peut les simplifier ni les rendre plus claires, car elles forment la base de toutes nos autres conceptions et emportent avec elles l'évidence.

Nos idées d'espace et de temps, de substance et de cause, sont des intuitions *a priori*, point de départ de toute expérience et sans lesquelles l'expérience elle-même serait impossible.

Notre vie, nos pensées, notre être même les supposent, elles sont universelles et nécessaires, parce qu'elles s'appliquent à tout, tandis que toute expérience est limitée par notre intelligence et par nos sens.

Ces propositions : *Le tout est plus grand que la partie ; le phénomène suppose la substance ;* ou bien encore : *Il n'y a pas d'effet sans cause*, en découlent et sont des vérités *a priori*.

Dès que l'appareil cérébral est constitué, l'esprit formule ces idées intellectuellement ; mais elles étaient en lui comme principes organiques avant l'intelligence même ; non pas comme idées, mais comme conditions de toute idée ; sans ces principes l'intelligence n'aurait jamais pu se former, c'est sa base même.

On peut se demander si les idées d'espace, de temps, de substance et de cause sont dans l'esprit avant notre naissance.

Cette question a divisé tous les philosophes depuis Platon et Aristote jusqu'à Locke et Leibnitz, leurs plus illustres représentants dans ces derniers siècles.

Ils n'ont pu s'entendre faute d'avoir compris que l'esprit et la force organique sont un seul et même principe, considéré à deux points de vue différents.

Les physiologistes, naturalistes, physiciens, chimistes, médecins, etc., ont rejeté l'esprit sans corps, attendu que l'esprit sans corps est difficile à concevoir pour des gens qui veulent voir, toucher, examiner les choses avant d'en admettre l'existence et dont toute la science repose sur l'observation.

Les mathématiciens et les spiritualistes ont admis l'âme indépendante de la matière ; les premiers en raison de leur conception de loi absolue, condition rigoureuse des faits eux-mêmes ; les seconds parce qu'ils ont la foi, la foi dans une révélation d'en haut touchant les mystères de ce bas monde, la foi dans une révélation supérieure à la raison.

Saint Augustin, une de leurs plus grandes autorités, a même posé en principe qu'il faut croire ces choses parce qu'elles sont absurdes : *Credo quia absurdum.*

On conçoit donc facilement que les physiologistes n'aient pu tomber d'accord avec eux sur ce chapitre de l'esprit sans corps et des idées innées en lui.

Évidemment ces idées *a priori* d'espace, de temps, de substance, de cause, etc., ne sont pas dans l'esprit avant l'organisation du cerveau ; l'esprit est une force première en germe qui se développe et se manifeste par l'organisation même ; le cerveau est nécessaire à l'esprit pour penser, comme les yeux le sont pour voir, les oreilles pour entendre, les jambes pour marcher.

L'esprit n'a donc pas plus ces idées *a priori* avant l'organisation du cerveau, que le poulet dans son œuf n'a l'idée du grain qui le nourrira.

Mais aussitôt sorti de l'œuf, la force organique qui l'a formé continuant d'agir en lui pour le développer, lui fait reconnaître le grain nécessaire à son développement.

De même l'homme dès sa naissance a l'idée d'espace par les corps qu'il voit, de temps par le mouvement de ces corps, de substance par les propriétés des êtres qui supposent un fond, et de cause par la réflexion sur lui-même.

C'est le développement naturel de la force organique ou esprit de l'être.

Son premier développement dans l'œuf est purement organique, il constitue les organes au moyen desquels l'être vivra ; le deuxième développement est intellectuel, il constitue et développe les organes au moyen desquels l'être pensera ; le troisième développement est moral, il constitue et développe les organes au moyen desquels l'être aura conscience de son activité, de sa responsabilité et de sa loi morale.

C'est le dernier développement de l'esprit humain, *son maximum* en ce monde jusqu'aujourd'hui.

D'autres développements pourront-ils avoir lieu ? c'est ce qu'on ne peut affirmer.

Jusqu'à présent l'appareil cérébral de l'homme n'a rien produit ni conçu de plus haut que le sentiment de justice ; et pour formuler de nouveaux progrès, il faudrait ou de nouveaux développements imprévus, inconcevables dans cet organe, ou un organe nouveau renfermant de nouvelles facultés en puissance.

Le sentiment de justice absolue est donc ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité, et l'homme le plus juste, quel que soit son rang en ce monde, est nécessairement le plus grand, le plus développé dans le sens de la loi universelle, absolue ; celui qui s'en rapproche le plus est par conséquent le plus heureux, étant le plus parfait, le plus complet selon l'ordre universel.

L'injustice de ses semblables et les autres misères de la condition humaine ne peuvent l'abattre, car, on l'a dit depuis longtemps, la plus grande, la plus réelle satisfaction, c'est de remplir son devoir, et c'est aussi la seule consolation qui nous reste dans le malheur.

Ajoutons que les lois morales du beau, du vrai, du juste, sont aussi conçues *a priori*, dès que le cerveau se trouve assez développé pour les concevoir, et qu'elles procurent à l'homme ses jouissances les plus pures et les plus solides.

Il faut remonter jusqu'à la source de notre être pour les découvrir ; elles forment le contre-poids de l'égoïsme animal et nous imposent le sacrifice malgré la passion et l'intérêt qui réclament.

Ce sont des principes antérieurs à tout, inhérents à notre être, que nous formulons intellectuellement dès que le cerveau est formé : les injustices sans nombre, les iniquités dont nous sommes témoins, le triomphe de l'imposture, l'humiliation de l'être moral courbé sous le genou de la brute, la vertu abaissée par la force, la bonne foi trompée par la ruse, rien ne peut obscurcir ces vérités en nous.

Certes ce n'est pas le spectacle du monde humain qui nous les donne, l'expérience de la vie tendrait plutôt à les abolir en nous, si c'était possible, mais étant esprit par essence, l'homme ne peut les nier ; il est forcé d'admirer ceux qui n'ont pas d'autre règle de conduite et qui sacrifient tout au devoir, à la conscience.

L'être physique seul est constitué par le cerveau, comme être sensible, ayant le sentiment de son étendue dans l'espace : l'être spirituel a nécessairement un autre principe, il est constitué par le sentiment de son identité dans le temps, le sentiment du moi persévérant lui suffit pour être.

Le *Cogito ergo sum* de Descartes ne lui est même pas nécessaire, car l'être moral était en principe avant de penser ; il n'agit pas en vue de l'intérêt, il agit en vue du beau, du vrai, du juste, abstraction faite de ses conséquences.

Ce *Cogito ergo sum* n'est qu'une constatation intellectuelle, tandis que le sentiment du moi est une constatation de fait.

L'esprit humain est, et toute autre raison est superflue ; autrement il faudrait dire que la masse des hommes *ne sont pas*, faute de constater leur moi intellectuellement en réfléchissant sur leur être.

On peut être vertueux en suivant sa conscience sans même savoir qu'on est vertueux, qu'on fait son devoir, et c'est ce qui arrive le plus souvent.

Cette constatation intellectuelle n'ajoute rien à l'être, elle n'ajoute rien au sentiment du moi, de sa liberté, de son initiative ; elle n'ajoute qu'à sa compréhension intellectuelle ; c'est une formule mathématique, juste, mais inutile.

Le sentiment du moi ne dépend ni de la sensibilité, ni de l'intelligence, ni de la raison ; il émane directement du principe de notre être, de l'esprit.

Ce n'est pas l'organisation qui fait l'esprit, c'est au contraire l'esprit qui fait l'organisation cérébrale.

Une fois cet instrument de la pensée et de la réflexion arrivé à la perfection, l'homme réfléchit sur lui-même et se comprend : mais il n'a pas besoin de se comprendre pour être. Chacun de nous, qu'il le veuille ou non, a le sentiment de ses droits et de ses devoirs ; voilà ce qui fait l'homme et non autre chose.

En examinant l'être humain, on reconnaît en lui trois natures, trois manières d'être différentes, résultant de ses développements successifs : l'être sensible, soumis à la passion ; l'être intelligent, soumis à l'intérêt bien entendu ; l'être moral, soumis au devoir, c'est-à-dire ayant en lui le sentiment du beau, du vrai, du juste ; des choses infinies, parfaites, idéales, qu'il faut réaliser selon ses forces, comme supérieures à tout ce qui est : principes sublimes qui seraient le mobile de toutes nos actions si l'intelligence humaine, atteignant à la hauteur de l'esprit, pouvait en saisir toute la grandeur et la nécessité.

Terminons ce chapitre par une simple réflexion :

Le sentiment du devoir, n'émanant pas de l'Être physique, qui n'a et ne peut avoir d'autre loi que l'égoïsme, émane nécessairement de l'Être spirituel, et prouve non seulement son existence, mais encore son autonomie.

VIII

DES RAPPORTS DE L'ESPRIT AVEC L'ORGANISME.

Entre l'esprit et le cerveau qu'il a constitué, les rapports sont nombreux ; la forme de l'être implique et caractérise le fond ; cette forme n'est qu'un de ses phénomènes.

On a donc voulu déterminer les rapports de l'esprit avec le cerveau ; cette idée était naturelle après la découverte de la loi de la subordination des organes.

Si, par un fragment d'os, vous pouvez reconnaître l'espèce herbivore, frugivore ou carnassière d'un être, et par conséquent ses besoins, ses instincts et ses mœurs, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'homme, dont l'organe principal est le cerveau ? Pourquoi la forme de son crâne ne vous annoncerait-elle pas son caractère, son intelligence, ses aptitudes et ses passions ?

Cette induction était logique.

L'illustre anatomiste Camper avait reconnu que, dans toute la série animale, la masse du cerveau correspondait au développement de l'intelligence : c'était un fait décisif.

Après cela, que la localisation des facultés soit difficile, qu'il y ait incertitude sur leur disposition symétrique et sur la correspondance des saillies intérieures du crâne avec celles du dehors, ce sont des questions à débattre entre physiologistes.

Au point de vue philosophique, le fait général suffit ; du moment que la masse cérébrale correspond à l'intelligence, les procédés, plus ou moins exacts, de déterminer cette masse du vivant de l'être, est d'une importance secondaire.

Au point de vue politique ce serait autre chose ; après cette détermination, on ne pourrait plus faire passer des imbéciles pour des hommes de génie et des coquins pour d'honnêtes gens : ce serait grave... très grave !

Aussi Bonaparte disait-il que cette doctrine matérialiste l'avait révolté ; lui qui méprisait les idéalistes et les faisait transporter à Madagascar, et qui se dévouait corps et âme aux mystères de notre sainte religion, comme à ceux de Mahomet en Égypte, il ne voulait pas de ce matérialisme, il en était douloureusement affecté et se vantait d'avoir empêché la doctrine de Gall de se répandre en France.

Que serait devenue sa dynastie si l'on avait pu voir ce que valaient ses fils ou ses neveux à la forme de leur crâne ?

Gall, Broussais et d'autres physiologistes éminents ont eu tort de présenter leurs conjectures sur la localisation des facultés comme des faits acquis à la science ; il faudra sans doute encore de grandes études, même après celles de Leuret, de Lamarck, de Darwin, de Claude Bernard, de Quatrefages, de Paul Brocca, etc., pour atteindre, sous ce rapport, à la certitude de Cuvier, définissant par un débris d'ossement fossile l'espèce d'être auquel il avait appartenu... Mais, en attendant, la masse cérébrale correspond à l'intelligence des êtres, personne ne le conteste, et voilà le point important.

L'intelligence et le cerveau comme masse forment une identité, variable dans son expression ; elle peut se traduire en facultés différentes, elle peut se spécialiser dans une science, dans un art, dans le maniement des affaires, etc., mais, en

somme, comme force synthétique de la pensée, la masse cérébrale et l'intelligence forment une adéquation parfaite.

Peut-on conclure de là que le cerveau fait tout et que l'esprit n'est rien ?

Ce serait absurde.

L'esprit précède l'organisation ; il existait avant l'organisme, il existait en germe, mais le germe lui-même était organisé, l'esprit existait donc avant le germe ; le germe n'était pas la première manifestation de sa puissance organique, il existait antérieurement sous une autre forme, car tout est organisé, je l'ai démontré.

Quelle était cette forme ? Qu'importe ! il existait comme force organique ; il avait organisé autre chose : une molécule quelconque, une plante, un être animé, que sais-je ? Sa dernière organisation est la plus complète. Voilà tout.

Rien ne se perd dans la nature, pas plus une force qu'une substance. Tous les corps se transforment, et qu'est-ce qui les transforme ? Les forces organiques.

Qu'on appelle ces forces esprits, âmes ou de tout autre nom, elles existent. Une force capable d'organiser la vie, l'intelligence, la raison, de donner à l'être qu'elle anime son unité, le sentiment de sa responsabilité, n'est pas rien. C'est un principe actif qui s'assimile la matière et prend par elle une forme visible, tangible, et, par des transformations successives, se rapproche d'un type idéal, sans l'atteindre jamais.

Tout change, pas un être ne s'arrête sur cette pente invincible du temps ; il faut naître, vivre, grandir, périr, renaître, revivre, etc., et toujours cette force recommence l'œuvre interrom-

pue par la mort lorsque le germe a donné ce qu'il contenait en puissance.

Toute force organique appartient à l'univers et ne peut finir qu'avec lui ; ce n'est pas une partie de l'élément mobile qui passe en subissant toutes les transformations qu'on lui donne, c'est le principe qui maintient l'unité de l'être en le soumettant à sa propre loi. – Chaque force organique a sa loi.

Or, l'état humain, ayant constitué l'organe de la pensée, l'esprit, sous cette forme, atteint à la connaissance des lois de la nature dont la plus haute est celle de justice absolue.

Son mérite est de s'y conformer, de ne pas sacrifier ses plus nobles facultés à des instincts inférieurs, et puis de s'élever quelquefois par la pensée à la cause immense, indéfinissable, qui, par la loi de justice, lui donne le pouvoir de mériter, de se rapprocher indéfiniment de la perfection, d'où résulte son bonheur.

Car tout est là, cette loi de justice universelle, égale pour tous les êtres, n'étant prise aux dépens d'aucun, ne constituant de privilège pour aucun, concentre en soi tous les bienfaits réunis, et le plus grand, le plus noble de tous, celui d'avoir conquis soi-même, dans l'immense série des êtres, le rang que l'on occupe.

L'ordre social doit tendre à se rapprocher sans cesse de cette loi ; alors seulement régnera parmi les hommes la stabilité qu'on ne peut obtenir par aucun autre moyen.

Tout ce qui n'est pas conforme à l'ordre universel ne peut durer ; l'humanité n'est grande que parce qu'elle comprend cet ordre de plus en plus et que la civilisation s'efforce de l'établir sur la terre.

Ces principes posés, et, je crois, clairement définis, il nous reste à voir comment l'intelligence se développe. Mais avant de parler des différentes méthodes suivies dans ce but, quelques remarques préliminaires sur l'emploi de nos facultés ne seront pas inutiles.

IX

DIFFÉRENTES MÉTHODES SUIVIES POUR ARRIVER AU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL. REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

On croît généralement qu'il suffit de regarder les choses pour les connaître ; on s'imagine que si nos sens étaient plus étendus, notre intelligence le serait aussi. – C'est une erreur.

Il faut pour connaître les choses s'en faire des idées justes, et nos idées ne nous viennent pas seulement de ce que nous voyons, mais de ce que nous comprenons.

Il faut que l'équilibre entre nos sens et nos facultés intellectuelles existe pour que nos conclusions soient exactes.

Voilà ce qu'on ne se dit pas assez.

Supposons qu'au moyen d'un microscope nous puissions découvrir la composition moléculaire de tous les corps, est-ce que nous en saurions davantage sur leur nature intime ?... Non ! ... et pourquoi ?

Parce qu'il ne suffit pas de voir les choses pour en saisir les rapports avec soi. Ce n'est pas ce qu'on voit qui fait la vérité, c'est ce qu'on comprend.

Or, plus vous multipliez la puissance de vos sens, plus vous sortez de votre point de vue habituel, c'est-à-dire des rapports que vous avez eus jusqu'alors avec la nature, plus vous entrez dans un monde inconnu, soumis à d'autres lois que celles dont

vous avez l'expérience et par conséquent plus vous courez le risque de vous tromper.

Il faut une grande fermeté de jugement, une pénétration d'esprit rare, une réserve extrême, pour ne pas s'exagérer la portée de ce qu'on découvre dans un nouveau milieu, au milieu de circonstances étrangères à son point de vue normal.

Un sauvage que l'on introduirait dans le laboratoire d'un physicien ou d'un chimiste, que pourrait-il comprendre à toutes ces machines, à tous ces instruments ? Quelle idée juste pourrait-il s'en faire ?

Eh bien, la nature qu'on ne voit pas, qu'on n'a jamais observée que par le verre d'une lunette, est encore un laboratoire bien autrement compliqué que celui-là.

Et malgré les services que le microscope a rendus à la science, au point de vue anatomique, il ne nous a rien appris sur les secrets de la vie que son inventeur Zacharie Jansen se croyait au moment de résoudre et qu'il proclamait devoir apparaître sans retard à tous ceux qui se serviraient de son instrument.

Ne croyons pas que l'essentiel soit d'étendre encore la portée de nos sens : tel animal a des sens infiniment plus délicats, plus pénétrants, plus étendus que les nôtres, mais il ne comprend rien à ce qu'il voit, et rien ne nous servirait à nous-mêmes de voir l'infiniment petit ou l'infiniment grand : nous n'y comprendrions rien.

Il est vrai que les astronomes ont fait de grandes découvertes par le télescope, mais ce n'est pas au télescope qu'ils les ont dues, c'est au perfectionnement antérieur de la méthode démonstrative par des hommes supérieurs, méthode qui leur per-

mit de formuler mathématiquement les lois du mouvement et de diriger leurs observations par la pensée.

L'observation n'a fait ensuite que confirmer ce que les penseurs de génie avaient annoncé du fond de leur cabinet. Nous en avons encore eu la preuve en 1846 par la découverte de Neptune.

Chaque homme a sa moyenne intellectuelle déterminée par son genre de travail et son développement cérébral ; moyenne qu'il applique à tout et qu'il ne doit pas dépasser sous peine d'erreur ; c'est le cas d'appliquer le précepte de Socrate : « Apprends à te connaître toi-même. »

Un exemple nous suffira pour montrer combien cette recommandation est utile.

Quelle plus grande erreur philosophique a-t-on jamais commise que celle de la distinction du monde en monde objectif et en monde subjectif ?... Comme si la vérité n'était pas une, indivisible en nous et hors de nous, et comme si le vrai, démontré logiquement, pouvait être faux dans la nature même des choses. C'était poser en principe le désaccord des lois universelles, dont l'imposant ensemble frappe tous les esprits !

Cette seule erreur, mettant en doute les conditions de la pensée aussi bien que celles du monde, détruisant par conséquent la certitude de nos rapports avec celui-ci, ruine de fond en comble les travaux de Kant et de ses continuateurs Fichte, Schelling, Hegel, dont les différents systèmes s'élèvent sur une absurdité.

Tous les abus de la logique ne peuvent remédier à une erreur fondamentale ; il ne reste qu'à passer l'éponge sur des idées qui n'ont pas le sens commun.

L'abus de l'érudition peut avoir des conséquences aussi désastreuses, car l'essentiel, pour atteindre à quelque vérité, n'est pas de savoir ce que d'autres ont pensé ; l'autorité dans ces matières vous empêche d'avoir la clarté, l'indépendance nécessaires à la recherche du vrai... L'essentiel est de se rendre parfaitement compte de ses raisons et de ses preuves, et, pour s'en rendre compte à fond, il ne faut pas les avoir reçues des autres, il faut s'en être assuré soi-même.

Ceux dont la mémoire est la faculté dominante savent bien rarement ce que les idées dont ils se sont emparés contiennent, leur filiation, leur justification et leurs points faibles.

Ils vont sur la foi d'autrui, à moins de consacrer autant d'attention pour s'assimiler une idée qu'il n'en a fallu pour la découvrir.

Réciproquement ceux dont la mémoire est insuffisante ont besoin de revenir souvent sur leurs pas pour s'assurer qu'ils ne font pas fausse route.

Mais chacun a pu se faire ces observations.

Arrivons maintenant aux différentes méthodes suivies par la science et sanctionnées par l'expérience.

Dès que l'homme a conçu clairement l'avenir de son être, par le sentiment intime de sa continuité dans le temps, il cherche à prévoir sa destinée en ce monde, puis dans une existence ultérieure à la vie présente, qu'il suppose au moins comme possible.

Tous les animaux ont les instincts qu'il leur faut pour satisfaire leurs besoins dans le présent ; s'ils ne les avaient pas, leur espèce périrait.

L'homme seul cherche à prévoir l'avenir, non par simple curiosité, ce serait agir d'instinct, mais pour assurer, étendre et compléter son existence physique, intellectuelle et morale, ce qu'il ne peut faire qu'en préservant, en alimentant et en défendant le corps qui lui sert d'organe.

Il y arrive par l'étude des lois de la nature, lesquelles sont immuables.

J'ai dit que, dans l'univers, les phénomènes des unités de premier ordre sont les conditions d'existence de celles du deuxième, les phénomènes des unités du deuxième ordre les conditions d'existence de celle du troisième, ainsi de suite.

En effet, notre globe n'existe que par la loi de la gravitation qui l'attache au soleil ; et les végétaux, les animaux et les hommes n'existent que par la lumière, la chaleur, l'électricité et les autres phénomènes de l'astre central et de la terre.

Ce sont nos conditions d'existence ; il nous importe donc de les connaître, et, pour les connaître, nous sommes tenus d'étudier les êtres qui les produisent.

Ces êtres colossaux, dont la durée est incommensurable, ont leurs lois, comme nous avons les nôtres ; ces lois établissent l'ordre de coexistence et l'ordre de succession des phénomènes dont nous vivons.

L'ordre de coexistence, étant toujours sous nos yeux, est facile à reconnaître, et, l'ordre de succession une fois bien constaté, rien n'est plus facile à l'homme que de prévoir les faits généraux qui lui seront avantageux, d'en tirer parti, et d'apprécier, dans une certaine mesure, les conséquences de ceux qui pourraient lui nuire.

On peut dire alors que, pour l'esprit humain, l'avenir n'existe plus ; tout lui est présent par l'enchaînement des principes et des conséquences, les lois universelles ne souffrant aucune exception.

La recherche de ces lois est donc le grand objet que se propose l'homme ; pour l'atteindre, il a plusieurs méthodes, dont la première, connue de toute antiquité, est celle d'induction, de recherche ou d'observation, que nous allons examiner d'abord.

Le principe de cette méthode est que *tout ce qui s'est produit dans un grand nombre de cas, se produira toujours dans les mêmes cas.*

On voit que c'est une présomption qui grandit selon le nombre des faits observés avec exactitude ; si les faits observés sont en foule et s'ils se produisent toujours dans les mêmes circonstances, la présomption équivaut pour nous à la certitude. – Exemple : *Le soleil, depuis sept mille ans, se lève tous les jours, donc il se lèvera demain.*

Rien de plus simple, de plus naturel, que cette méthode ; aussi remarquons qu'elle découle de la constitution même de notre être.

Si nous croyons à la continuation de notre vie durant quelques années encore, c'est que nous avons vécu depuis notre naissance ; l'expérience nous est acquise. Et si l'esprit présume une existence ultérieure à la vie présente, c'est qu'il a le sentiment intime d'une existence antérieure.

La croyance générale à l'immortalité de l'âme ne vient pas d'autre chose ; elle est fondée sur la méthode d'induction.

Ceux qui ne croient pas à l'existence antérieure, n'ont aucune raison humaine de croire à la vie future ; ils ne peuvent

avoir que la foi, – l'assurance appelée révélation et la parole de ceux qui leur garantissent cette révélation, – garantie qui n'aurait jamais eu grande autorité, si la présomption n'était naturelle à l'homme et s'il n'éprouvait, même à son insu, le vague sentiment d'une vie écoulée.

En un mot, notre esprit n'a pas d'autre raison de croire à l'avenir, que l'expérience du passé ; l'expérience décide de tout ; le nombre des faits accumulés dans la mémoire nous force en quelque sorte à conclure qu'ils se reproduiront de même, les lois de l'univers étant immuables.

Mais, pour conclure légitimement des faits passés à ceux qui se produiront dans l'avenir, il faut être sûr que ce sont bien les mêmes ; l'étude approfondie des faits est donc la condition rigoureuse de cette méthode, que l'on pourrait nommer l'art d'observer.

Cet art exige l'éducation des sens, le perfectionnement des moyens d'observation, l'absence de préjugés et même de toute habitude d'esprit chez l'observateur, capable d'égarer son jugement ; l'ordre qui ne peut s'obtenir que du classement des faits selon leur degré de généralité et leur importance relative, la détermination rigoureuse de leurs caractères particuliers, à tous les points de vue, pour éviter les confusions ; enfin la formation, d'après ce classement, d'idées générales, que Bacon appelait axiomes ; idées générales résultant de la seule expérience, où la variété phénoménale disparaît, tandis que la substance essentielle reste et forme la base des observations ultérieures.

Ce classement s'opère d'ailleurs tout naturellement en nous ; les mêmes sensations amènent toujours les mêmes idées particulières ; les idées particulières se généralisent par ce qu'elles ont de commun, ce qui soulage la mémoire des particularités ; et ces particularités elles-mêmes, groupées en sous-

genres, forment d'autres généralités qui se rattachent aux premières, et que l'esprit peut récapituler en quelques instants.

Telle est la méthode d'induction.

On voit que, pour chaque acte, il faut la volonté persévérante d'éviter l'illusion et d'atteindre le principe commun à tous les êtres du même genre.

Rien de mécanique dans ces opérations ; c'est l'être spirituel, actif, qui, pour chaque cas particulier, intervient, constate, compare, enfin affirme que ce cas est semblable aux autres, qu'il s'applique à tout l'ordre et non à quelques individualités exceptionnelles.

Ainsi se sont produites les plus grandes découvertes de l'humanité ; car, en toutes sciences, l'induction établit les principes, dont le raisonnement tire ensuite les conséquences.

Nos idées générales, formées par cette méthode, constatent les rapports innombrables de l'intelligence humaine avec l'ordre universel des choses.

Ces idées correspondent aux lois générales du monde et représentent ce que le monde et l'âme humaine ont de commun, c'est-à-dire la vérité une, indivisible, en nous et hors de nous, sur laquelle les Allemands se sont tant disputés sans parvenir à s'entendre. Elles ruinent leur monde *in subjecto* et leur monde *in objecto*, qui n'a réellement pas le sens commun, car rien ne peut se trouver en nous qui ne s'accorde avec les lois générales de l'univers, et la pensée est soumise aux mêmes lois que les faits.

Étant un effet, nous sommes nécessairement en rapport avec la cause qui nous a produits, et si nous sommes une cause seconde, c'est à la condition de maintenir nos rapports avec la

cause première, universelle, hors de laquelle rien ne peut exister.

Donc, nos idées premières ne sont pas des illusions, mais des bases prises dans la nature, pour édifier notre propre pensée.

L'idée d'espace comprenant tous les corps ; celle de temps comprenant tous les mouvements, toutes les transformations, toutes nos sensations et nos pensées par leur durée ; celle de substance comprenant toutes les propriétés et les attributs ; celle de cause comprenant toutes les déterminations, vérifiées à la fois par les sens et par la conscience en nous et hors de nous ; – ces idées générales concentrent, en dernière analyse, tout l'univers en nous ; elles constituent notre être spirituel, et nous ne pouvons rien comprendre ni concevoir que par elles, sous la condition de les avoir en principe ; elles sont donc nécessairement, à notre point de vue, les conditions du monde lui-même, comme de notre esprit.

Le premier résultat pratique de la méthode d'induction est de tracer les limites de notre intelligence, en la soumettant au contrôle de l'expérience.

C'est la méthode des sciences positives ; ses applications sont innombrables. Mais cette méthode a pour complément nécessaire la méthode hypothétique, qu'il nous faut examiner à fond, car, sans elle, l'induction serait impraticable dans une foule de circonstances.

X

MÉTHODE HYPOTHÉTIQUE, COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA MÉTHODE D'INDUCTION. DES IDÉES DE DIEU, ET DE L'ESPRIT INDIVIDUEL.

Après la mémoire, qui recueille tous les éléments de la pensée, la principale faculté de l'homme c'est l'imagination, qui les met en œuvre, qui en forme des ensembles ou systèmes auxquels nous rapportons certains effets *avant toute expérience*.

Car il n'est pas toujours possible de réunir tous les éléments matériels nécessaires à l'expérience, et de constater par les sens le résultat de ce rapprochement.

Or, une loi de la nature n'est réellement connue que si l'on parvient à rattacher l'effet à la cause.

Je ne parle pas ici de la cause universelle, inaccessible à notre intelligence, je parle de la cause seconde, dont tous les effets se produisent dans l'espace et le temps.

Eh bien, cette cause seconde résulte toujours d'un ensemble d'éléments dont le rapprochement produit des effets.

Chaque élément pris isolément n'en produit aucun ; c'est de leur réunion que jaillit une suite de phénomènes sensibles et invariables.

C'est donc ce rapprochement qu'il faut considérer comme la cause des effets, et, cette cause étant connue, il nous est pos-

sible, quand les éléments sont à notre disposition, d'en reproduire les effets à volonté.

Mais, comme je l'ai dit, les éléments ne sont pas toujours à notre portée ; c'est pourquoi nous sommes amenés à compléter la méthode d'induction, c'est-à-dire d'observation directe, immédiate, par la méthode des analogies ou des hypothèses, méthode purement spéculative, puisque, au lieu d'agir sur la matière en fait, nous ne rapprochons que nos souvenirs, nos idées, pour en tirer des conclusions plus ou moins probables et que l'expérience ne vérifie pas toujours.

Cependant, ce complément est nécessaire ; tous les éléments n'étant pas à notre disposition, il faut supposer que leur rapprochement, s'il avait lieu, produirait tel effet.

Il est vrai que le plus beau système, le mieux fondé en logique, ne nous donne jamais la certitude complète, qui ne résulte que de la vérification en fait ; mais il est aussi vrai que les plus grandes découvertes de l'humanité sont dues à la méthode hypothétique et que toujours l'hypothèse a précédé l'expérience, qu'on n'aurait jamais faite, si, par l'enchaînement des idées, on n'avait prévu les conséquences.

L'imagination est donc considérée avec raison comme un des agents d'investigation les plus nécessaires et les plus importants de l'esprit humain pour amener l'expérience et pour arriver à la découverte d'une vérité quelconque.

Remarquons qu'il n'y a pas dans le monde soumis à nos sens un seul fait métaphysique ; tout est matière hors de nous, puisque tout se voit, s'entend, se touche, etc. ; mais les rapports des choses entre elles et avec nous sont immatériels, ils ne tombent pas sous nos sens, c'est en nous, dans notre esprit qu'ils s'établissent, il faut les penser ; ces rapports se fondent sur les principes et d'après les lois de notre intelligence.

Si notre intelligence était autrement constituée, nous ne concevrions pas les mêmes rapports ; nous en concevrions nécessairement d'autres à l'occasion des mêmes objets.

Toutes nos conceptions dépendent de nos idées *a priori*, qui sont le fond de notre esprit même.

Les lois de la nature ne sont donc, en définitive, que les rapports de l'univers avec notre organisation présente ; elles sont immuables.

Les systèmes vrais, c'est-à-dire qui s'accordent avec les faits bien constatés hors de nous et bien expliqués selon les lois de notre esprit, produisent en nous la certitude, et, quand l'expérience les vérifie, ils peuvent seuls être appelés lois universelles.

Il est arrivé quelquefois que, même avant l'expérience, l'homme a pu prédire que tel ou tel fait arriverait ; Newton, par le calcul, et, de notre temps, Le Verrier, en ont fourni d'illustres exemples, et ces exemples, à la gloire de l'humanité, démontrent que les lois de notre intelligence et celles de l'univers ont des principes identiques.

Mais la plupart des systèmes, à l'origine, étant fondés sur une hypothèse plus ou moins probable, sont faux, au moins en partie, soit qu'ils ne correspondent pas rigoureusement aux faits, soit que les rapports des faits ne se lient pas suffisamment dans notre esprit et que leur explication soit erronée ; ils n'en tiennent pas moins la place de systèmes vrais et forment des ensembles auxquels manquent un ou plusieurs éléments nécessaires pour donner la certitude : ils ont l'avantage d'arrêter l'esprit sur ces ensembles et d'appeler la réflexion.

Tout système, quel qu'il soit, a quelque chose de vrai ; il explique la nature au point de vue de celui qui l'invente, mais il est erroné pour les autres ; il est attaqué, critiqué, contesté, jusqu'à ce que de nouvelles observations, de nouveaux rapprochements, de nouveaux rapports constatés, le complètent.

Alors, avec ces nouveaux éléments, se forme un nouveau système, qui répond à plus d'objections et se rapproche plus de la vérité, c'est-à-dire de la loi des faits, qui nous rend seule compte de leur apparition, de leur succession et de leur fin dans le temps.

Les systèmes qui répondent à toutes les objections sont seuls vrais ; ils correspondent d'une part aux faits tels que nos sens les constatent, et d'autre part, à l'esprit qui les explique selon ses propres lois.

Car, je le répète, l'esprit humain a ses lois fixes, hors desquelles il ne peut rien expliquer ni comprendre ; une foule de faits lui échappent, parce que l'appareil des sens n'est pas constitué pour les percevoir ; d'autres, qu'il perçoit, restent pour lui inexplicables : tels sont les faits de chance, de hasard, incontestables, mais hors des principes intellectuels, et que la raison ne peut résoudre ; telles sont encore les idées d'infini, d'immuable, d'absolu, que tous les hommes subissent, mais que nul ne peut subordonner aux lois de notre esprit.

Toute hypothèse aboutit à la création d'un système ; le plus ancien système que l'homme ait dû former, puisqu'il est dans la nature de l'esprit humain de rechercher son avenir, c'est un système pour s'expliquer l'origine universelle des choses.

Il en a formé plusieurs, mais celui que l'on peut citer comme type, celui qui résout le plus d'objections, c'est la conception d'un Être tout puissant, réunissant en lui au su-

prême degré toutes les facultés humaines et produisant spontanément l'univers.

Il n'est pas question ici de Dieu, cause universelle, nécessaire, inconditionnée, condition de tout, et limité par rien.

Non ! le Dieu dont je parle maintenant, ayant tous les attributs humains, même jusqu'à l'infini ; cet Être tout-puissant, sage, juste, pitoyable envers ses créatures, pardonnant les fautes, etc., serait toujours conditionné ; ses qualités mêmes limiteraient sa liberté et sa puissance, puisqu'il ne pourrait enfreindre les lois de sa propre nature, parfaitement définie selon l'intelligence humaine.

Mais enfin la supposition de cet être est encore l'hypothèse la plus puissante que l'homme ait pu former pour résoudre un tel problème ; *car, par elle, l'accord de notre esprit avec les faits universels est posé d'avance ; cet accord résulte de la cause hypothétique elle-même ; on ne peut en concevoir un plus complet.*

En effet, du moment qu'un esprit humain a tout produit, tout ce que l'homme découvre dans le monde, il se l'explique d'après son propre esprit ; il le reconnaît conforme à sa propre nature, et cela de toute éternité.

Chacun de ses progrès scientifiques, chacune de ses découvertes lui semble ressortir de son propre esprit et des lois de son propre être.

Et s'il arrive que les découvertes prétendues soient reconnues fausses, c'est l'esprit humain qui s'est trompé, Dieu, esprit infiniment parfait, ne pouvant jamais se tromper ni vouloir le tromper.

Ainsi, c'est en quelque sorte l'esprit humain qui crée le monde à mesure qu'il le comprend : et pour compléter cette identification de l'esprit humain avec celui de l'Être suprême supposé, toutes les créatures, étant toujours conformes au milieu dont elles tirent leur subsistance, sont naturellement portées à trouver que tout est bien, beau, créé pour leur bonheur, et fortement inclinées à reporter leurs actions de grâce vers l'auteur de toutes ces merveilles.

Si ces mêmes créatures ne sont plus en équilibre avec leur milieu, quand l'âge et la maladie arrivent, c'est encore leur faute et non celle de l'Être suprême, éminemment bon et sympathique à toutes ses créatures.

Oui ! cette pétition de principes entraîne la conviction de tous, l'accord est parfait ; pour le maintenir, il suffirait de ne jamais fermer le système, de laisser toujours place à de nouvelles découvertes, à de nouvelles explications plus complètes, en rapport avec les progrès des sciences.

Malheureusement, toutes les religions fondées sur cette hypothèse se hâtent de fermer le système, pour emprisonner les esprits dans le dogme et les discipliner en vue d'un intérêt de caste ; elles se hâtent d'en exclure ceux qui ne marchent pas sous leur bannière, et le Dieu humain se trouve ainsi bientôt hors de la science.

Les nouvelles découvertes, repoussées par les sectateurs de la doctrine immuable, rendent les dogmes insuffisants comme principes intellectuels et moraux ; le Dieu d'une époque et sa loi fixe sont reconnus arriérés et n'inspirent plus la même confiance.

Malgré cela, comme il faut toujours à l'homme un idéal en rapport avec ses progrès accomplis, on en revient à poser le grand X, qui donnera satisfaction à la science ; et c'est toujours

l'esprit humain qui s'explique lui-même par l'observation des faits et qui explique ces faits selon la loi de sa propre nature.

Concluons de là que l'esprit humain étant formé des éléments du monde, finit par les découvrir tous dans son être et par les adorer : chose toute naturelle, puisque l'homme appartient à l'univers, qu'il ne peut rien concevoir hors de l'univers, ni se considérer comme indépendant de lui.

C'est donc lui-même ou le monde qu'il adore ; et, selon son degré de développement, c'est comme être physique, comme être intellectuel ou comme être moral qu'il se prosterne devant son propre génie.

Le sauvage s'adore sous la figure d'un être féroce, la ceinture garnie de chevelures humaines et vingt bras armés de massues ; l'homme civilisé s'adore dans tous ses goûts raffinés ; il lui faut des flambeaux d'or, des vases de fleurs, le chant de l'orgue et des nuages d'encens, pour se croire en présence de Dieu.

Voulez-vous connaître un peuple, voyez ce qu'il adore et vous le connaîtrez ; l'un s'agenouille devant ses tableaux, ses statues et sa musique : c'est un peuple artiste ; l'autre chante des *Te Deum* au dieu de la force et fait tonner le canon en son honneur : c'est un peuple guerrier.

Nos ancêtres les Gaulois, sous la voûte des chênes et le long des rivages de l'Armorique adoraient la nature, leur mère ; ils adoraient leur propre esprit grave, solennel, contemplatif.

Au moyen âge on adorait sa propre misère sous la figure du fils de l'homme en croix, des femmes échevelées embrassant ses pieds sanglants.

Le conquérant s'adore dans sa chance : il est le fils de Jupiter et non pas de Philippe ; les nobles filles qui font à l'humanité le sacrifice de leur vie, s'adorent dans leur belle âme et ne la trouvent jamais assez pure ; l'honnête homme s'adore dans sa conscience, la loi de Dieu.

Tous s'adorent dans ce qu'ils ont de meilleur et ne peuvent faire autrement.

Soyons francs... c'est la vérité ! l'homme ne peut pas plus dépasser son idéal que l'aigle ne peut s'élever dans un air raréfié ; il croit s'élever encore et reste immobile, ne sentant plus rien sous ses ailes puissantes.

À toute force il nous faut un point d'appui, à notre esprit surtout ; et son point d'appui le plus solide, c'est dans le sentiment de sa propre dignité qu'il le trouve, dans la conscience de sa loi morale et du devoir.

Mais cette force elle-même, d'où vient-elle ? me demandera-t-on. L'esprit lui-même, qu'est-ce que c'est ? Est-ce aussi une hypothèse représentant l'ensemble de nos facultés réunies ? Est-ce une personnification des effets merveilleux de notre organisme, sous le nom de moi, de volonté, d'âme ? Enfin, est-ce une illusion ?

À cette question je répondrai par une autre : – Peut-on être une illusion pour soi-même ? Et si l'on est une illusion pour soi-même, quelle certitude peut avoir une illusion ? Comment peut-on se considérer soi-même comme une illusion et croire à la réalité de ce qui est hors de soi ?

Et puis encore par cette autre question : – La matière étant indéfiniment divisible, ses dernières parcelles, devenues invisibles, impalpables, existent-elles encore ou cessent-elles d'exister ?

Et si elles existent encore, ne peuvent-elles pas composer l'esprit invisible comme elles ?

Le ciel, la terre, les végétaux, les animaux et les hommes, y compris les esprits, ne peuvent-ils pas se composer de matière plus ou moins raréfiée ? et leurs éléments les plus subtils ne peuvent-ils pas former la substance spirituelle des âmes, des esprits ?

Cette définition de la matière : « Tout ce qui tombe sous les sens, » est-elle bien juste ?

Pourquoi distinguer deux substances là où nous sommes forcés de reconnaître par l'expérience qu'il n'en existe qu'une seule, qui tantôt tombe sous nos sens et tantôt n'y tombe pas, selon son état de division ? Est-ce logique ? N'est-ce pas contraire au bon sens, et l'intelligence ne proteste-t-elle pas contre une définition pareille ?

Et n'est-il pas absurde aussi de faire dépendre toutes nos conceptions relatives aux choses physiques, intellectuelles et morales, d'une définition évidemment fausse ?

Quant à moi, je suis convaincu qu'il existe infiniment plus de choses matérielles qui se dérobent à nos sens que d'autres, et c'est précisément celles que nous ne voyons pas qui pourraient nous expliquer la nature et la composition des corps, à la condition toutefois d'admettre que ceux-ci ne s'expliquent pas d'eux-mêmes, par la simple perception des sens ; à la condition aussi de reconnaître, ce qui du reste est juste, que la moitié des choses, tout au plus, est perçue par nos sens et que le reste, il faut le penser pour obtenir l'être complet.

Cette idée, qui depuis longtemps me frappe, peut devenir le terrain commun où les physiologistes et les psychologues

parviendraient à s'entendre ; l'élément physique et l'élément spirituel, l'organisme et la force organique s'y trouvant réunis et définis.

C'est une hypothèse, oui ! mais elle ramène tout à l'unité de vue et simplifie toutes les questions sur lesquelles on se divise mal à propos.

Chaque science a sa part de vérité, pourquoi ne pas les réunir pour en faire la vérité complète ?

Dans tous les cas, et quoi qu'on décide sur ma proposition, Dieu et l'âme ne sont pas et ne peuvent pas être de simples hypothèses, ce sont des conceptions trop universelles et trop intimement liées à toutes nos pensées pour n'avoir point de fondement.

Dieu serait une hypothèse si l'on pouvait démontrer que le fini peut exister sans l'infini, le contingent sans le nécessaire et le relatif sans l'absolu : – Propositions incompréhensibles séparément, attendu qu'elles sont conditions et compléments les unes des autres.

Et l'âme serait une hypothèse si l'on pouvait démontrer que l'organisme se fait lui-même, sans force organique, et qu'après s'être fait, il constitue la force organique elle-même, le moi, la conscience, la volonté qui ne seraient alors que des illusions produites par un fait matériel inexpliqué, contraire à tous les autres faits qu'on observe dans la nature ; enfin quelque chose d'inconcevable ; un effet qui produirait sa cause, après s'être produit lui-même sans cause ; le renversement du sens commun.

C'est inadmissible.

Ces conceptions, Dieu et l'âme, doivent donc entrer dans la science positive, au même titre que les autres conceptions nécessaires ; elles sont la base même, le fondement de toute science, comme les idées de cause et de substance.

Rejeter ces deux principes, indispensables à toute conception, c'est admettre implicitement de nouveaux mystères plus absurdes que tous ceux qu'on a jamais inventés pour expliquer l'existence des choses, de sorte que les gens de bon sens, même les plus savants, arrivant à la fin de leurs jours, fort inquiets de principes sur lesquels ils n'ont jamais réfléchi, finissent par croire à saint Christophe, à saint Pancrace, à saint Boniface, parce qu'ils n'ont pas voulu croire en Dieu, cause universelle, inconditionnée, que nous indique la raison même.

Cela dit, je poursuis mon exposition de la méthode hypothétique.

De même que le corps a tous ses principes répandus dans le monde physique, l'esprit a tous les siens répandus dans le monde spirituel, car, il faut bien le reconnaître, indépendamment de la cause infinie, immuable, absolue, qui maintient l'ordre universel, on découvre en tout un principe puissant, progressif et, par conséquent, libre, organisant les êtres animés, depuis le végétal jusqu'à l'homme, et tendant à se dégager de l'étreinte des grands organismes, dont les conditions sont inflexibles.

Cet esprit de liberté se reconnaît en tout ; il est l'objet de nos études philosophiques, et c'est à l'observation de cet esprit que se rapporte *l'hypothèse du Dieu humain*, présidant au développement des êtres animés, les encourageant, les punissant et les gouvernant *selon des lois purement humaines*.

C'est l'idéal de l'homme, et jamais on ne dépasse son propre idéal, qui forme l'extrême limite de nos désirs et de notre intelligence.

Les masses ne s'affranchiront jamais de cette illusion, qui contribue à leur bonheur ; l'univers leur paraîtra toujours l'œuvre d'un esprit semblable au nôtre : c'est dans la force des choses. On juge de tout par soi-même : se porte-t-on bien, tout est bien ; se porte-t-on mal, tout est mal ; de là les deux Esprits du bien et du mal ; les choses prennent de nous leurs qualités ; notre état décide le plus souvent de nos appréciations ou jugements ; il faut une grande hauteur d'esprit pour s'élever à l'impartialité complète dans sa propre cause.

Tachons donc de tenir les forces qui nous composent en équilibre ; tâchons de trouver toujours en nous courage, fermeté, bonté, justice, indulgence, et nous trouverons tout cela chez les autres, hors de nous.

Tâchons d'élever notre âme, et nous trouverons dans l'univers une âme immense, juste, équitable, indulgente, quoique indéfinissable.

Si nous ne trouvons pas cela en nous-mêmes., nous ne trouverons hors de nous que résistance et déception, et nous périrons, car aucun être n'existe par soi ; nous sommes formés de toutes les résistances et de toutes les harmonies qui nous entourent ; s'il n'y avait pas de résistance, il n'y aurait pas de force ; sans ténèbres, pas de lumière ; sans froid, pas de chaleur ; sans corps, pas d'esprit, etc.

L'obstacle suscite la lutte ; l'obstacle de l'humanité, c'est la nature à vaincre, et de là résulte aussi le déploiement de l'intelligence, du courage, de toutes les vertus : l'homme représente la vie sous toutes ses formes aux prises avec la matière inerte, in-

organique, et la matière organisée par des forces opposées à la sienne.

S'il s'abandonnait, la nature l'écraserait.

Songeons aussi que si l'humanité entière, sauf un seul couple, périssait par quelque cataclysme, ce couple seul, le plus grossier, le plus misérable, sauverait la pensée libre, l'esprit, l'âme de tous.

Cette pensée seule suffit pour nous rendre nos semblables sacrés.

XI

MÉTHODE DÉMONSTRATIVE OU DE DÉDUCTION.

La méthode de déduction demande plus d'attention, car elle se fonde sur les principes mêmes de l'esprit humain, dont nous allons faire l'analyse avec soin.

Remarquons d'abord que l'homme ne peut rien comprendre *sans le définir*, c'est-à-dire sans fixer l'unité de l'objet, en le délimitant sous tous les rapports.

L'unité seule nous donne l'idée de la chose ; la définition est donc une nécessité de l'intelligence, *et c'est pourquoi nous ne pouvons comprendre l'infini*.

Finir, tracer les limites d'un objet et comprendre (*comprehendere*, prendre avec), embrasser, former un tout de ce que l'on considère, ont la même signification.

On ne peut former un tout, on ne peut tracer les limites de ce qui ne forme pas réellement un tout, de ce qui n'a pas de limites.

Si l'on définissait l'infini, il ne serait plus infini, et, si on ne le définit pas, on ne peut le comprendre.

Cette difficulté se présente pour toutes les choses dites infinies ; par exemple, pour l'univers.

Pascal définit l'univers : « Une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; » en d'autres termes, une

chose sans commencement, sans milieu et sans fin. Donc l'univers ne forme pas un tout, il n'est pas un objet déterminé : *c'est dans notre esprit que se trouve l'idée de totalité* ; l'univers n'y répond pas.

Cette idée de totalité universelle nous reste quand même ; nous en faisons l'application à l'ensemble des choses que nous imaginons ; mais, l'univers ne formant pas un tout, un ensemble, notre seule manière de le concevoir est absurde.

C'est notre idée que nous définissons par ce cercle, et non l'univers infini, qui ne s'y trouve pas compris : nous ne pouvons imposer à l'infini les lois de notre intelligence bornée, et, d'autre part, tout essai de comprendre un objet, contrairement aux lois de notre intelligence, est illusoire.

Cependant l'infini existe, puisque sans lui le fini ne serait pas ; l'un suppose l'autre, et l'univers existe aussi, puisqu'il n'y a pas de partie sans un tout.

Cette nécessité de définir pour comprendre nous oblige donc à considérer l'univers comme une totalité, comme un cercle dont notre être occupe le centre.

Chacun étend son cercle selon la puissance de son imagination ; mais, que le cercle soit grand ou petit, c'est toujours une question de quantité.

Or, il ne s'agit pas ici de quantité ; ce n'est pas notre impuissance d'étendre le cercle qui fait l'erreur, c'est notre impuissance de comprendre dans ce cercle fini une chose sans bornes, en dehors de toutes les quantités imaginables : plus nous étendons le cercle, plus nous reculons la difficulté, sans pouvoir jamais l'aborder.

Cela nous montre que notre esprit a des lois hors desquelles rien n'est intelligible pour nous.

Ce que je dis de la totalité, je le dis aussi de l'unité : tout objet hors de nous, tombant sous nos sens, se divise et se subdivise indéfiniment par la pensée ; on ne peut concevoir une fraction de matière tellement petite que notre esprit ne puisse la diviser encore.

Si nous admettons un atome indivisible, nous nions la puissance de l'esprit, qui le divise par la pensée ; chose contradictoire, car on ne peut penser qu'on ne pense pas, et, du moment que je divise l'atome par ma pensée, il est divisé intellectuellement... cela suffit.

Si, dans le sens contraire, j'admets que l'atome se divise réellement, je nie la matière, qui n'offre plus de réalité, puisqu'elle se dissout dans l'infini.

Ainsi, quelle que soit notre décision, l'unité, admise comme principe de la matière, est purement idéale ; il n'y a pas plus d'unité matérielle que de totalité universelle ; l'infiniment petit nous échappe comme l'infiniment grand.

Mais, ces idées d'unité et de totalité, d'où nous viennent-elles ?

De nous-mêmes, du sentiment de notre propre être spirituel, un, indivisible, qui fait, non pas notre étendue dans l'espace, mais notre continuité, mais notre unité dans le temps.

La plus simple analyse va nous le démontrer.

L'homme ne connaît et ne peut connaître à fond que lui-même ; car, pour connaître les choses, il faut en avoir la conscience en soi.

Or, nous n'avons la conscience que de nous-même ; nous ne sentons des choses hors de nous que leurs propriétés, leurs qualités, non leur substance.

En effet, la vue ne nous donne que la forme et la couleur des choses ; l'ouïe, leurs vibrations ; l'odorat, leurs émanations ; le goût, leurs saveurs ; le toucher, leurs surfaces rudes ou polies, dures ou tendres, froides ou chaudes.

Ce ne sont là que des propriétés, ce n'est pas le fond des choses, leur substance. Nous n'avons donc pas le sentiment intime de ces choses, nous ne sentons pas en elles ce que nous sentons en nous : *l'être même*.

J'en dis autant des choses qui affectent nos organes intérieurs : l'estomac ne nous donne que les propriétés des aliments ; les poumons, celles de l'air ; le cœur, celles du sang ; le foie, celles de la bile ; le cerveau, celle des fluides nerveux, selon les sensations agréables ou désagréables que nous en éprouvons.

Tout cela n'est aussi que les propriétés des choses et non les choses en elles-mêmes.

Réciproquement, nous ne connaissons nos organes, tant intérieurs qu'extérieurs, que par la sensation des objets : l'œil, par la lumière ; l'ouïe, par les sons ; l'odorat, par les odeurs ; le goût, par les saveurs ; le toucher, par les choses que nous palpons ; le cerveau, l'estomac, le cœur et nos autres viscères, par le contact et la circulation des matières qu'ils élaborent.

Ainsi, d'une part nous ne connaissons les objets que par nos sens, et nos sens que par les objets.

Nous ne sentons pas plus nos organes en eux-mêmes, dans leur substance, que nous ne sentons les objets en eux-mêmes ; nous ne sentons que leurs propriétés, leurs qualités, leurs fonctions ; *nous sentons ce qu'ils ont, nous ne sentons pas ce qu'ils sont* ; leur être échappe à nos sens.

Au contraire nous avons le sentiment intime de notre être à nous, de notre esprit, indépendamment des différentes sensations que nous éprouvons ; nous rapportons très bien ces sensations à notre corps, à notre être multiple, étendu, et nous distinguons notre être spirituel, un, identique, persévérant dans le temps, de tout ce qui change autour de nous.

Bref, nous avons la conscience de notre moi ; c'est à son unité, à son identité, que nous rapportons tous les phénomènes du monde extérieur qui passent ; c'est par cette unité identique que nous jugeons de tout le reste.

Cette unité persévérante seule nous donne l'idée d'être individuel, car chaque homme, ayant en soi le sentiment de son individualité, se constitue nécessairement centre du monde et rapporte tout à soi dans l'espace et dans le temps. Aucun ne met non plus en doute qu'il soit le même à quatre-vingts ans que dans son enfance, et tous les événements de sa vie, il les rapporte encore à son unité personnelle.

Et remarquons bien que l'homme, même à l'état de folie, ne perd pas le sentiment de son individualité ; le fou se déclare roi, pape, riche ou pauvre, n'étant rien de tout cela ; il s'attribue des titres, des talents, des biens ou des maux qu'il n'a pas, mais il se les attribue à lui-même.

Revient-il à la santé, il se voit dépouillé des biens et débarrassé des misères qu'il croyait avoir, mais jamais le sentiment de son individualité, de son identité, ne s'était perdu.

C'était impossible, car le cerveau, instrument de la pensée, peut se déranger comme celui des sens ; il peut en résulter des illusions, mais ces illusions se rapportent à l'unité fixe, immuable, qui ne dépend pas de l'organisation, qui l'a précédée, qui l'a faite et qui seule constitue son identité dans le temps.

Cette remarque est de la plus haute importance, car elle établit que le moi est indépendant de l'intelligence, et qu'il existe sans la pensée, par le seul fait de la conscience. La conscience seule nous donne l'idée de l'être ; les sens nous donnent les propriétés.

On a prétendu que le sentiment du moi nous vient de la mémoire... Autre erreur.

Comment se souvenir de faits variables, si l'on ne pouvait les rapporter à l'unité, qui seule persévère dans le temps et qui constitue notre être même ? Car, en définitive, si les objets extérieurs nous touchent, c'est que nous sommes avant d'en être touchés. On ne se souvient que de soi-même, des modifications qu'on éprouve à l'occasion des objets ; mais, pour éprouver ces modifications, il faut être.

Le sentiment du moi est donc antérieur à tout ; les facultés qui se forment dans le cours de la vie ne sont que ses développements, et la mémoire en est un des plus importants, en ce qu'elle rattache à l'être primitif les événements accomplis, comme les sens lui rapportent les faits présents.

La mémoire est la condition de notre développement dans le temps, comme les sens sont la condition de notre développement dans l'espace ; la mémoire a son appareil cérébral indépendant de celui des sens. Ce sont deux fonctions différentes, l'une se rapporte à l'espace et l'autre au temps ; mais le moi lui-même, l'esprit, l'âme est le principe de notre existence.

Or, je le répète, rien n'existe sans unité.

Voici un arbre, je suppose ; supprimons par la pensée toutes ses propriétés : sa forme, sa couleur, sa résistance, etc., que restera-t-il de lui ?

Pour nos sens, il ne restera rien.

Mais pouvons-nous admettre que toutes ses propriétés n'ont pas de fond, pas d'être, que ce sont de pures apparences ?

Non ! nous ne le pouvons pas, attendu que notre esprit ne peut rien concevoir sans unité : l'unité, pour nous, c'est l'être même ; nous ne la découvrons pas dans les choses, mais nous sommes forcés de la supposer pour définir les êtres, pour leur donner un fond, une réalité.

Nous allons même jusqu'à donner une unité à l'infini, pour nous le définir, autrement nous n'en aurions pas même une idée quelconque.

Cette idée est donc le radical de notre esprit, son principe nécessaire, et nous admettons, sans preuve sensible, qu'il existe un être invisible dans cet arbre, personnifiant ses propriétés. Mais qu'est-ce que cet être ?

En y réfléchissant, vous reconnaîtrez que, après avoir supprimé par la pensée toutes ses propriétés, il nous reste notre idée d'unité, – ni plus ni moins, – idée que nous habillons des propriétés de l'arbre pour nous le définir, parce que nous n'en découvrons pas le fond et que nous n'avons que notre idée d'unité à mettre en place.

Nous faisons de même pour tout. Si l'être est animé, s'il va, s'il vient, nous lui donnons une substance vivante, une cause, un

esprit plus ou moins semblable au nôtre, seul moyen de nous le définir.

Tout cela n'empêche pas que la réalité soit l'arbre lui-même ; rien ne nous donne le droit d'abstraire toutes les propriétés d'un être qui n'existe pour nous que par ses propriétés sensibles, et de prétendre qu'il existe encore en lui quelque chose quand tout a disparu.

L'unité existe pourtant, mais dans l'ensemble, et comme tout fait partie de l'ensemble, depuis les feuilles jusqu'aux racines, l'unité est dans tout ; c'est l'organisation, la vie, la végétation, qui fait l'être. L'organisation, la vie, la végétation résultent de la force organique, donc la force organique c'est l'être même : l'esprit fait l'être.

Nous confondons cette unité, qui n'existe que dans le temps, avec l'unité formelle, qui n'existe que dans l'espace ; l'habitude de soumettre notre esprit à nos sens en est cause.

L'identité n'est pas dans l'espace, elle est dans notre esprit ; on ne voit pas la durée des choses, il faut la penser.

C'est notre propre continuité dans le temps, attribut de notre être spirituel, qui nous fait penser à la continuité des autres êtres ; par induction, nous les assimilons à nous-mêmes sous ce rapport.

Cette induction à l'égard de nos semblables est légitime ; ils sont organisés comme nous, ils agissent comme nous. Mais, à l'égard des corps bruts, qui se divisent à l'infini, qui n'ont pas d'unité ni physique ni spirituelle, dont toutes les propriétés de forme, de couleur, de pesanteur, de densité, viennent de la lumière, de la chaleur, de l'attraction d'un autre corps, centre organique de notre système planétaire, l'induction est fautive :

nous ne pouvons conclure de notre être au leur, car les principes sont différents.

Les êtres organisés seuls ont leur unité propre, leur force, leur substance.

L'idée d'unité forme donc le radical de l'esprit humain ; mais, pour l'appliquer à d'autres êtres, il faut que nous ayons quelque chose de commun avec eux ; c'est par ce que nous avons de commun avec les êtres que nous pouvons en juger.

Ainsi l'homme comprend l'animal, parce qu'il trouve en soi tous les principes animaux ; mais l'animal ne comprend pas l'homme, parce qu'il n'a pas de commun avec lui la raison ; il ne connaît dans l'homme que l'animal, la passion, les besoins, etc., et l'homme, ayant de plus que lui la raison, lui échappe complètement sous ce rapport.

Quel est donc l'élément commun à tous les êtres et par lequel nous pouvons en juger ? C'est l'espace et le temps. En effet, tous corps inertes ou animés occupent un espace et durent un temps : l'espace et le temps sont donc les conditions d'existence universelles et nécessaires.

Quand le docteur Kant nous dit que l'espace et le temps sont les formes de notre sensibilité, c'est comme s'il niait leur existence, en la faisant dépendre de notre organisation. Autant dire que la lumière n'existe pas et qu'elle dépend de la conformation de notre œil

C'est tout bonnement absurde.

L'espace et le temps sont les conditions de toute existence ; pour être, il faut être quelque part ; ce qui n'est nulle part n'est pas ; en outre, pour être, il faut durer un certain temps ; ce qui ne dure pas au moins un instant n'est pas.

Donc l'espace et le temps sont à la fois les conditions de notre propre existence et celles de tous les êtres hors de nous ; nous le savons dès le principe, et du moment que les objets hors de nous remplissent ces deux conditions comme nous, par induction et par simple bon sens nous reconnaissons qu'ils existent.

Cependant nous concevons aussi l'existence d'êtres qui ne tombent pas sous nos sens et qui, par conséquent, sont affranchis de la condition d'occuper un point de l'espace.

Telles sont nos idées de forces, de causes, de substances, qui nous représentent des êtres indépendamment de la matière.

Mais ce sont de simples conceptions que l'homme se fait d'après lui-même ; elles ressortent de sa propre nature, et, quoique purement idéales, il nous les faut pour nous rendre compte des phénomènes du monde extérieur. Car nul homme ne peut s'expliquer les corps sans substance et les mouvements sans forces ; encore moins sa propre vie, sa pensée, ses déterminations, sans un esprit qui le fait penser et agir.

Ce sont donc des faits de conscience, résultant du sentiment de notre propre être, et qui nous servent à concevoir les autres.

Cela dit, revenons à la méthode démonstrative ; qui s'appuie sur ces faits psychologiques indispensables à connaître pour bien saisir la suite de notre exposition.

Lorsque l'homme a fait quelque découverte par la méthode d'induction, cette découverte resterait le plus souvent stérile, s'il ne pouvait la démontrer aux autres et les décider à réunir leurs efforts en vue d'en tirer parti. Mais, pour la démontrer, surtout

quand elle n'est pas matérielle, quand elle ne tombe pas sous les sens, il lui faut des moyens de preuve.

C'est la méthode démonstrative ou de déduction, qui lui donne ces moyens ; par la parole d'abord, puis par l'écriture, enfin par les sciences démonstratives, les communications entre les hommes se sont établies d'une façon toujours plus intime.

La méthode démonstrative, éminemment intellectuelle, fait passer l'esprit de nos semblables par tous les détours que le nôtre a dû suivre pour atteindre à la découverte.

C'est donc la méthode spirituelle par excellence ; elle ne fonctionne que sur des idées ; c'est l'esprit humain lui-même qui se démontre et s'explique dans ses principales opérations, de manière à forcer l'assentiment de ceux qui suivent ses déductions.

J'ai dit plus haut que les conditions de l'être sont l'espace et le temps. J'ai ajouté que les idées de substance et de cause sont le complément des deux autres.

Ainsi ces quatre idées, espace, temps, substance, cause, sont les principes mêmes de l'intelligence ; elles sont nécessaires à toute conception quelconque.

J'ai fait voir qu'elles n'apparaissent pourtant à l'esprit qu'après la conscience de son être, de son unité, de son identité.

Primitivement, espace, temps, substance et cause n'étaient en nous qu'à l'état de sentiment ; l'intelligence les a définis, en leur donnant la forme intellectuelle.

Pour leur donner cette forme, elle a dû supprimer par la pensée tout ce qui tombe sous les sens, savoir : toutes les propriétés et tous les phénomènes de la matière.

Et, cette suppression effectuée, il ne lui restait plus que les idées d'espace, de temps, de substance et de cause inhérentes à notre propre nature et par conséquent universelles et absolues pour nous ; car nous ne voyons le monde que par nos yeux et nous ne le concevons que par notre cerveau.

Eh bien, ces quatre idées étant le dernier résultat de toutes nos simplifications, étant nos idées les plus générales, les conditions de notre esprit lui-même, et par suite de toutes nos conceptions relatives à l'univers, c'est de là qu'il faut repartir, non plus pour observer, mais pour s'expliquer le monde selon les lois de notre esprit.

C'est donc la pensée absolue, c'est son développement indépendant du monde réel, qui constitue la méthode de déduction ou la logique.

Ici, les faits extérieurs, les souvenirs, ne jouent plus aucun rôle ; l'esprit étudie ses propres fonctions ; il fait la théorie de lui-même, et le produit de ce travail ne peut être que la vérité absolue, telle que l'intelligence humaine est capable de la concevoir ; cette vérité ne se fonde pas sur l'observation des sens, toujours variable, mais sur l'organisation de l'intelligence elle-même, sur ses lois, immuables comme toutes les lois du monde.

Ces lois ne peuvent varier qu'en apparence dans leur application, elles ne varient jamais dans leur principe.

L'homme, partant donc du principe de sa constitution, et en développant les conséquences, sans s'arrêter aux faits extérieurs, reconstitue le monde idéalement, et de là naissent les sciences pures : les mathématiques et la métaphysique (ce qu'on nomme la métaphysique n'est et ne peut être que la psychologie, l'étude de l'âme : car il n'y a rien hors de la nature, et ce mot métaphysique signifiait tout simplement chez les Grecs : choses

qui ne tombent pas sous les sens ; la signification qu'on lui a donnée depuis n'a pas le sens commun).

Les mathématiques, partant de l'idée d'unité idéale et faisant application de cette idée à l'espace et au temps, reconstituent le monde physique, le monde que nos sens perçoivent et qui se mesure.

La métaphysique ou psychologie, partant de l'idée de cause ou de force initiale, reconstitue le monde spirituel et moral, qui se pense.

Les mathématiques ont sur la métaphysique cet avantage, que leurs démonstrations peuvent être contrôlées par l'expérience.

Ce n'est pas une science aussi pure que la métaphysique (ou psychologie), car elle se sert de signes pour représenter des idées, non d'une façon explicite, comme l'écriture, mais des idées entières d'une façon absolue.

Le signe est l'idée même ; or, le signe tombe sous les sens, l'association des signes et leurs combinaisons forment une science à part, concrète ; une science qui remplace l'esprit lui-même dans ses opérations ; une sorte de mécanique rationnelle, résultat du travail, non de notre esprit particulier, mais de l'esprit de tous ceux qui se sont appliqués à la même science.

C'est un grand avantage, en ce sens que la science est (au moins en général) beaucoup plus avancée que l'esprit de ceux qui s'en servent, puisque l'esprit des plus grands génies, depuis des siècles, s'y concentre et s'y résume.

Cette science est la synthèse de l'esprit de toute une classe de penseurs ; chacun de ses perfectionnements et de ses déve-

loppements reste représenté par des signes, par les méthodes d'analyse et de concentration imaginées depuis son origine.

Mais il faut beaucoup de mémoire, indépendamment du raisonnement, pour se rappeler les mille combinaisons dont ces signes sont susceptibles.

On n'est pas toujours forcé de se rappeler la filière intellectuelle par laquelle ont passé les esprits qui nous les ont transmis ; on profite des résultats ; et des esprits ordinaires peuvent ainsi, par la seule mémoire, profiter d'une succession immense, dont la plupart ne se rendent même pas compte et dont ils s'attribuent (chose, du reste, insignifiante) tout le mérite.

Enfin, cette science est le plus parfait modèle de la méthode déductive, méthode de démonstration accomplie. Il suffit d'en connaître la langue, pour aller des principes aux conséquences, sans erreurs possibles, au moins d'erreurs générales, les erreurs individuelles étant aussitôt reconnues et rectifiées.

C'est le plus grand héritage des générations humaines ; l'esprit s'explique lui-même par cette méthode, au moins pour la moitié de ses opérations fondamentales.

La mémoire des signes remplace la mémoire des choses, la combinaison des signes remplace les combinaisons de la pensée ; la mémoire réelle se trouve beaucoup soulagée, et la pensée réelle de chaque mathématicien est remplacée par la pensée des grands génies qui l'ont précédé.

Dans cette science, les inventeurs seuls ont du mérite ; mais leur mérite est immense, car, la science étant très avancée, il faut la connaître tout entière avant d'inventer, et, de plus, il faut trouver à inventer, où déjà la méthode approche de la perfection : – c'est du génie !

En métaphysique, au contraire, tout est à faire ; on peut dire sans exagération que l'œuvre n'est pas commencée, car on a méconnu sa base réelle dès l'origine.

En effet, l'homme ne connaît qu'une seule cause, c'est lui-même. Ôtez-lui le sentiment de sa propre initiative, de sa liberté, de sa responsabilité morale, où prendra-t-il l'idée de cause ?

Le monde ne nous montre que des effets enchaînés les uns aux autres, sans que notre imagination puisse jamais atteindre à leur point de départ.

On peut croire de très bonne foi qu'ils n'en ont pas, que ce point de départ se perd dans l'infini, qu'un ébranlement en produit un autre, que c'est un cercle d'effets produits l'un par l'autre et que rien n'a jamais commencé.

Donc, si nous n'avions pas le sentiment intime d'être une cause, la cause de nos actions, rien ne pourrait nous l'inspirer d'ailleurs.

Or, la métaphysique, ou psychologie, ayant admis dès le principe que la volonté n'est pas l'âme elle-même, mais qu'elle n'en est qu'une faculté, il en résulte que la cause est absolument méconnue, et qu'en psychologie règne une confusion perpétuelle de l'intelligence et de son principe.

Est-ce la raison qui décide la volonté, ou bien est-ce la volonté qui décide la raison ? Il faut des raisons pour agir, ou bien il n'en faut pas ; s'il en faut, c'est l'intelligence qui commande ; s'il n'en faut pas, c'est la volonté qui seule décide spontanément, sans motifs, sans raisons... C'est une force aveugle, fatale.

On a bien inventé la liberté d'indifférence !... un véritable non-sens.

Et qu'on idéalise l'esprit humain, qu'on le divinise, qu'on en fasse Dieu lui-même, possédant toutes nos facultés à la plus haute puissance jusqu'à l'infini, cela ne change rien à la question.

Il faut toujours se demander si c'est la raison qui décide, ou si c'est la volonté sans raisons.

Que ce soit Dieu qui décide sans raisons, ou que ce soit l'homme, la volonté n'en est pas moins aveugle.

Et si Dieu se décide par des raisons, il n'est pas libre, il est déterminé par des motifs étrangers à sa volonté, ou par sa propre nature, qu'il n'a pas faite.

Voilà dans quelle impasse s'est agitée la psychologie depuis Aristote, et je n'ai pas besoin de dire que toutes ses décisions ont été contradictoires.

Quelques métaphysiciens, dans cette situation, voyant l'impasse, se sont contentés d'analyser les fonctions intellectuelles très savamment et d'en conclure que rien n'est démontrable, ni Dieu, ni la liberté, ni la justice, principe du droit.

Ils ont professé deux philosophies : l'une, celle de la raison pure, à l'usage des malins ; l'autre, la raison pratique, à l'usage des simples. C'est ce qu'a fait le fameux docteur Kant, de Königsberg, qui, pour ce service éminent, est considéré comme le plus grand métaphysicien du monde.

Donc, cette science n'existe pas, et le seul moyen de la commencer, c'est de reprendre l'idée de cause où elle est : dans la volonté de l'homme, et d'en tirer franchement toutes les conséquences.

Les métaphysiciens, ou psychologues, n'ont jamais admis la force organique comme principe de l'être humain ; ils auraient cru sans doute porter atteinte à la dignité de l'âme, en l'assimilant au principe vital des animaux.

Pourtant, si l'on se place au point de vue du sentiment, est-il permis de considérer une œuvre du créateur comme inférieure à une autre ? – Tout n'est-il pas admirable dans la création ? – Et, si l'on se place au point de vue du simple bon sens, n'est-il pas clair que la vie précède la pensée et qu'on ne saurait penser sans vivre d'abord ?

Le principe de la vie est donc celui de la pensée, laquelle n'est qu'un de ses développements ; et la vie elle-même ne peut se manifester que par une organisation physique quelconque.

D'autre part, n'est-il pas évident aussi que l'intelligence et la sensibilité des êtres grandissent à mesure que leur organisation se perfectionne, et que tous ses développements se rattachent au principe vital toujours en action ?

Ces faits sont incontestables ; et, faute d'avoir reconnu que la vie et l'âme sont un seul et même principe, se développant d'après les lois universelles d'abord, puis selon ses propres lois, lorsque l'intelligence, suite de ce développement, nous a permis de concevoir une destinée plus large et plus haute que celle de l'animalité, – faute d'avoir reconnu ces faits évidents, palpables, tout est devenu mystère pour les spiritualistes à outrance.

L'action du physique sur le moral et du moral sur le physique : mystère !

La perversion des facultés par la folie : mystère !

Le sommeil, où l'âme semble disparaître : mystère !

Le réveil, où l'âme reprend possession de l'appareil cérébral : mystère !

Qu'était-elle devenue pendant le repos profond du corps ? Et si l'âme était présente, pourquoi, étant le principe de l'intelligence, étant l'intelligence même, ne se reconnaissait-elle plus ?

À force de mystères, on ne croit plus à rien, parce que rien ne s'explique clairement, quand, par système, on va jusqu'à méconnaître les faits.

Et, pour comble d'absurdité, les psychologues, comme je l'ai déjà dit, mettent la volonté au nombre des facultés de l'âme, au lieu de reconnaître qu'elle est l'âme même en action, de sorte qu'une nouvelle série de mystères apparaît, car la liberté de nos actes, dont nous avons tous conscience, devient aussitôt inexplicable.

Évidemment, toutes les actions de l'homme dépendent ou de son organisation, ou des circonstances dans lesquelles il se trouve ; impossible d'en découvrir une seule qui ne ressorte pas de l'un ou de l'autre de ces mobiles, ou de la combinaison des deux.

Or, si la volonté, si l'être primitif, l'esprit ou l'âme, quelque nom qu'on lui donne, n'est pour rien dans l'organisation, les circonstances étant absolument indépendantes de nous, il est clair qu'en bonne justice nous ne sommes responsables de rien.

Il faut, selon la raison humaine, que la volonté ait contribué aux défauts de l'organisation et, par suite, aux fautes résultées de ces défauts, pour que le Créateur lui en fasse subir les conséquences.

Chaque imperfection doit se traduire par une infériorité, et chaque perfection obtenue par le travail, la persévérance du principe vital, doit lui procurer un avantage.

Sinon, le sentiment de justice, inné dans l'homme, n'a plus aucune raison d'être : la fatalité gouverne ; ou, si ce n'est pas la fatalité, c'est un dieu inique, qui fait supporter à ses malheureuses créatures les conséquences de vices dont elles ne sont pas cause.

Mais, en admettant la force organique comme principe de notre être, toutes ces difficultés et ces mystères disparaissent : les faits extérieurs et les faits de conscience s'accordent.

L'esprit, principe unique et primordial de l'être et de ses développements, qui sont la vie, la sensibilité, la pensée, ayant traversé les différents règnes de la nature, du végétal jusqu'à l'homme, est lui-même l'auteur de son organisation présente ; selon ses souffrances, selon ses luttes antérieures, ses facultés sont plus ou moins parfaites et puissantes ; il en supporte les conséquences, et c'est rigoureusement juste.

Ce grand sentiment de justice (la loi morale), qui fait la supériorité de l'homme sur toutes les autres créatures de ce monde, est satisfait, et le Créateur, au lieu d'être le tyran, est le bienfaiteur de tout ce qui vit et respire. Tous les êtres sont à leur place selon leur mérite, aucun n'a la moindre réclamation à faire ; en un mot, la justice règne dans toute sa grandeur et sa majesté, telle que l'homme peut la concevoir.

D'autre part, l'être humain, s'étant formé selon les lois immuables de la nature, passant par tous les règnes inférieurs de la vie végétale, animale, humaine, reprend encore ces trois états dans la vie présente, car il résume en lui toutes les lois de ses existences antérieures : à l'état de sommeil, il existe comme la plante ; à l'état de passion, stimulé par ses besoins physiques et

dirigé par ses instincts, il est animal ; enfin, dans son épanouissement complet, à l'état pensant, ayant conscience de ses droits et de ses devoirs, il est homme.

Quand il dort, ses forces vitales se réparent, le principe de l'être subsiste à l'état organique, ses développements seuls sont suspendus un instant.

Newton et Descartes endormis n'en sont pas moins Newton et Descartes en puissance, car, au réveil, leurs facultés acquises, leur appareil cérébral étant là, développés, prêts à se manifester, ils n'auront qu'à rentrer en possession d'eux-mêmes.

En résumé, tous les mystères disparaissent, et ce sont les mystères qui s'opposent aux progrès de la raison ; la science n'a qu'un but, c'est de dissiper les mystères.

Il n'y a pas deux révélations, il n'y en a qu'une : c'est le sentiment de justice commun à tous les hommes, quels que soient leur race et leur degré de civilisation.

Ce sentiment n'a pas besoin d'être formulé ; l'intelligence l'explique et l'éclaire, mais elle ne le fait pas, il est primitif.

Au point de vue matériel, ce que je dis de l'homme s'applique à tous les êtres animés, selon leur degré de développement.

La plante n'a qu'un état : le sommeil ; son milieu fait tout pour elle ; il lui donne la terre, l'air, l'humidité, la chaleur, la lumière dont elle a besoin pour vivre ; chaque saison la transforme, la couvre de feuilles, de fleurs, de fruits, ou la dépouille ; ne pouvant rien faire pour elle-même, elle attend tout des éléments extérieurs dans cet état de repos perpétuel.

L'animal a deux états : celui de sommeil ; il est plante alors ; la vie organique seule fonctionne en lui ; puis, à l'état actif, stimulé par le besoin, il agit, ses instincts se manifestent sous mille formes, il est dans sa nature propre, développée.

L'homme a trois états : il est tour à tour plante, animal, être pensant, et ces trois états expriment le principe unique qui le constitue.

Mais ce qui le distingue éminemment, c'est que lui seul, de tous les êtres, influe sur son milieu ; lui seul il change non seulement ses propres conditions d'existence, mais encore celles de ses semblables et des autres créatures, par le travail et la pensée : cultivant la terre, dont il multiplie et varie les productions, dirigeant ses cours d'eau, la sillonnant de canaux, la couvrant de villes, y creusant des puits, en domestiquant les animaux... toutes choses qui réagissent sur les êtres inférieurs et les modifient profondément.

Il va plus loin encore : non content de transformer son milieu physique, il perfectionne son milieu intellectuel et moral, par ses arts, par ses méthodes scientifiques, par ses institutions, ses découvertes et ses lois.

Oui ! l'homme seul réagit puissamment sur la nature, il sème la pensée et les sentiments ; les esprits supérieurs prennent en main la cause de tous ; les grandes nations stipulent pour l'humanité.

Et notez bien que cette vie universelle des peuples n'empêche pas les individualités de se maintenir.

Chaque homme n'existe, en définitive, que par son principe et repasse journallement par les trois états qui constituent sa triple existence : il est plante, il est animal, il est homme tour à

tour en quelques heures, et, prenant part à la vie de tous, il ne cesse pas d'être lui-même.

La question est donc celle-ci : Le principe qui se transforme ainsi pendant la vie subsiste-t-il encore après la mort ? Les organes matériels indispensables pour vivre, pour penser, étant anéantis, décomposés, cette force organique, cette *cause*, est-elle également anéantie ?

Ou bien peut-elle reconstituer l'être, peut-elle même profiter de l'expérience acquise, pour refaire mieux ce qu'elle avait fait et renaître physiquement, intellectuellement et moralement, sous une forme plus parfaite ?

C'était l'opinion de Socrate, c'était celle du Christ, celle de Campanella et d'une foule innombrable de penseurs dans le monde antique et le monde moderne ; mais les plus grandes autorités, en y comprenant même celles de Descartes, de Pascal, de Newton, de Leibnitz, les aigles des mathématiques, n'ont rien de décisif ; elles ajoutent sans doute aux probabilités, elles prouvent qu'au point de vue intellectuel rien ne détruit l'hypothèse ; qu'elle est admissible comme sentiment, mais c'est tout.

Quant à moi, s'il m'est permis d'exposer mon sentiment après de pareils hommes, voici ce que je pense :

Aucune cause ne peut s'anéantir, car la *cause* fait l'être ; elle en est le fond, et tous ses développements ne sont que des attributs.

On peut perdre ce que l'on a ; mais on ne peut cesser d'être ce que l'on est.

Supprimer l'être, soit en idée, soit en fait, est chose impossible, car l'idée d'être est la base de tout, même de la pensée.

Je considère la volonté comme une cause, un être, une force première irréductible, dont nos facultés sont le développement, selon les conditions et les lois universelles de toute existence et aux mêmes titres que l'univers ; par conséquent, indestructible, sauf par un acte exprès de la volonté du Créateur.

Mais la volonté peut-elle réellement être considérée comme une cause ? N'est-elle pas un phénomène, une résultante des lois organiques universelles ? C'est un point qu'il nous faut encore examiner et qui terminera cette étude.

Il est clair que l'homme, soumis, comme tous les êtres animés, aux conditions universelles de la vie organique, existe à l'état passif, indépendamment de sa volonté ; il est sujet à la souffrance.

Cet état passif, où les phénomènes du monde extérieur viennent nous atteindre et nous émouvoir, que nous le voulions ou non, précède la réaction de l'être et la provoque.

Mais bientôt la volonté se montre et dirige l'appareil des sens pour prendre connaissance des objets.

Ainsi, c'est en vue du développement intellectuel que la volonté, qui constitue l'être humain, sort de l'inaction.

On peut sentir plus ou moins, selon sa volonté : les sciences d'observation se fondent sur cette faculté.

L'homme peut considérer, étudier les choses, au lieu de les subir ; il lui suffit de le vouloir.

S'il souffre ou s'il jouit comme animal, indépendamment de sa volonté, à l'état passif, c'est la condition de sa vie physique ; il ne peut s'y soustraire.

Cette condition est générale pour tous les êtres animés. Mais, en agissant sur les sens et par les sens, l'esprit ou volonté dispose de l'appareil sensitif ; il dispose également de l'appareil intellectuel ; c'est par lui qu'il pense, et il pense à ce qu'il veut.

Ce qui distingue avant tout l'intelligence de l'instinct, c'est que la volonté la dirige.

Tant que l'homme est soumis à l'instinct, la passion le domine ; mais, à mesure que la volonté s'en empare, l'homme se forme, et, de l'état passif, il passe à l'état actif ; il devient libre par l'intelligence.

Ces faits sont reconnus.

Mais considérons maintenant la volonté seule, indépendamment des facultés qu'elle s'est données.

J'ai dit plus haut que l'on sent et que l'on comprend plus ou moins, selon l'attention qu'on donne à ses actes ; or, remarquons qu'on ne peut pas vouloir plus ou moins ; on ne peut pas *vouloir vouloir*, et ce seul fait prouve que la volonté c'est l'être même.

Plus on met de volonté dans ses actes, plus on leur donne de l'être ; agir sans volonté, c'est agir en animal, c'est subir ses instincts au lieu de leur commander.

Il suffit de vouloir pour être et pour être libre.

Abdiquer sa volonté, ce serait renoncer à soi-même, chose, du reste, impossible ; la mort volontaire n'est que la volonté de changer les conditions matérielles de son existence, mais non de renoncer à l'existence même : nul ne peut concevoir le néant.

L'individualité, le sentiment de la conservation, prime tous les autres, et l'individualité se résume dans la volonté libre de persévérer dans l'être.

Toutefois, notre volonté ne nous paraît libre qu'à partir du moment où naissent nos souvenirs, car alors aussi naît notre intelligence ; mais la liberté n'est pas un attribut nécessaire de l'être ; on existait avant de se souvenir ; nous faisons tous remonter notre individualité, même dans la vie présente, avant nos premiers souvenirs. On commence par être une force aveugle, et l'on finit par voir clair et par agir, en connaissance de cause, dès que le cerveau se complète.

Donc la cause se transforme sans cesser d'être la même : on fait par intelligence ce qu'on faisait par instinct ; on fait par instinct ce qu'on faisait primitivement par sensibilité.

C'est toujours sous l'impulsion de ce fait primitif, le besoin de vivre, inné dans tous les êtres animés, que tous les développements ultérieurs se sont accomplis.

Cela dit, définissons clairement la cause.

On en distingue généralement deux : la cause efficiente et la cause finale ; mais, dans le fond, la cause efficiente, celle dont nos actes émanent, est seule une cause.

L'homme, étant forcé de tout définir pour comprendre, doit définir le but qu'il se propose avant d'agir ; c'est un acte intellectuel ; il nous faut un objet déterminé pour fixer nos résolutions, et de là notre idée de cause finale.

Mais, à considérer la chose de près, cette cause finale n'est que la raison qui nous fait agir, et la cause elle-même, c'est ce qui agit en nous, c'est-à-dire la cause efficiente.

Qu'est-ce donc que cette cause, la seule que j'admets ?

J'appelle cause, ce qui produit un effet par soi-même.

S'il n'y a qu'un effet, la cause est aveugle. Exemple : une étincelle tombe par hasard sur de la poudre, l'explosion a lieu. C'est un effet unique, ses conséquences sont indépendantes de la cause ; si l'étincelle était tombée ailleurs, elle n'aurait produit aucun effet : ces effets ne sont ni voulus ni prévus.

Je ne considère pas cela comme une cause véritable.

Mais, ce qui produit une suite d'effets, selon un ordre déterminé par la nature même de la cause, est à la fois une cause et une loi.

Or, toute cause à mes yeux n'est telle qu'en vertu de sa loi.

En étudiant la suite des effets, nous arrivons à connaître la loi qui définit la cause, laquelle peut être physique, intellectuelle ou morale.

Il existe des causes simples n'ayant qu'une loi, il en existe de fort complexes, mais il suffit d'une loi pour constituer la cause.

Une plante, par exemple, qui naît d'un germe, dans un milieu humide ou sec, froid ou chaud, sur la terre ou sur le rocher, se développant en tant de jours, de mois ou d'années, produisant tel feuillage, tels fruits, telles fleurs, etc., voilà ce que je nomme une cause : c'est un être.

Il n'est pas nécessaire que cette cause connaisse sa loi ; connaître, c'est un acte purement humain ; l'homme seul connaît, car seul il a l'appareil voulu pour cela ; l'intelligence ne fait pas l'être, elle n'en est qu'un phénomène.

Une foule d'êtres sont des causes, ont des lois, se développent selon leur force propre, sans connaître ni leur principe organique ni leur loi.

La plupart des hommes eux-mêmes sont dans ce cas ; ils produisent leur œuvre par impulsion première, instinctive, sans la raisonner, sans connaître la force qui les pousse, la loi qui les guide, et cette œuvre peut être admirable.

L'intelligence n'est qu'une des manifestations innombrables de la cause ; elle suppose dans l'être deux existences en lutte, comme chez l'homme : l'une se rattachant à une cause générale, la vie universelle, d'où résultent la passion, l'égoïsme ; l'autre à une cause immanente : la volonté, l'esprit de l'être produisant le sentiment du devoir.

L'intelligence, instrument de la volonté, ne modifie pas ces deux principes ; elle les éclaire, elle montre à l'être tous les motifs d'action ; elle détermine ses rapports avec le but qu'il s'agit d'atteindre, ce qui n'a lieu qu'en changeant ses points de vue.

Voilà le rôle de l'intelligence, et nous pouvons très bien être et avoir été, sans le comprendre et sans nous en souvenir.

La faculté de changer ses points de vue selon ses différentes natures donne à l'homme une immense supériorité sur les êtres simples, qui n'en ont qu'un seul, – par exemple la passion ou l'égoïsme. – et qui sont par conséquent forcés de suivre fatalement leur unique tendance.

La faculté de comparer, de juger, de décider, non plus seulement en vue d'un besoin présent, mais en vue de l'avenir, après réflexion, caractérise l'être humain, et nous dirons qu'en raison de cette faculté, l'homme seul sur la terre peut être considéré comme une cause libre, c'est-à-dire indépendante.

En effet, tous les autres êtres sont soumis uniquement à la vie organique ; ils ne peuvent la modifier en eux par la pensée ; ils croissent, ils respirent, ils digèrent, leur sang circule ; et la vie animale qui en résulte, produisant des besoins impérieux, décide seule de leurs instincts courageux ou timides, selon l'appareil qui les met en état d'y pourvoir.

Ils n'interviennent pas dans la direction de leur être ; la seule différence existant entre eux, c'est que leur organisation est plus ou moins développée ; de sorte que leurs fonctions, sous l'impulsion de la même cause universelle, sont plus ou moins compliquées et produisent une vie plus ou moins active.

Cette vie universelle doit donc être examinée séparément ; elle dépend d'une cause générale produisant tous les phénomènes organiques de notre monde, phénomènes dont l'action, venant à s'interrompre un seul instant, entraînerait la mort de tous les êtres organisés, y compris celle de l'homme, qui n'est indépendant de la vie organique que par la pensée et le sentiment du devoir personnel.

Examinons donc cette vie, pour en déterminer la cause.

La science démontre aujourd'hui que la chaleur et la lumière procèdent d'une cause unique, qu'elles émanent du soleil, que ce ne sont pas des corpuscules, comme on le supposait autrefois, détachés de l'astre et se combinant avec les corps terrestres, mais des vibrations imprimées à un fluide subtil, agissant sur tous les êtres de la terre et les pénétrant intimement.

C'est de cette vibration que naissent et se développent tous les êtres, depuis les éphémères tourbillonnant dans un rayon de lumière jusqu'aux animaux les plus gigantesques au fond des mers.

Et c'est là ce qui fait l'existence organique de tous les êtres ; ils n'ont qu'une seule vie, plus ou moins intense selon la nature de leur organisme : la plante vit moins que les animaux inférieurs, tels que les mollusques ; ceux-ci vivent moins que les vertébrés ; ceux-ci moins que les hommes ; mais tous vivent de la même vie, émanant du même centre ; tous éprouvent les mêmes sensations, les mêmes passions, seulement à des degrés variant jusqu'à l'infini.

On peut étudier toutes ces manières d'être plus ou moins compliquées, mais au fond on trouve toujours la même cause, c'est-à-dire la vibration produite par l'astre central de notre monde.

Ce sont des instruments plus ou moins parfaits, délicats, complets, vibrant sous une inspiration unique et s'accordant d'après le même génie.

L'homme, au point de vue organique, est le plus accompli de ces instruments ; en lui retentissent et se multiplient toutes les harmonies de l'univers ; il en sent toute la puissance ; et ses fibres les plus intimes en sont émues.

Entre les hommes eux-mêmes il existe des degrés de perfection : les uns sentent plus, les autres sentent moins cette harmonie prodigieuse ; ils jouissent aussi plus ou moins de la faculté de l'exprimer, de la faire partager à leurs semblables ; mais, en dernière analyse, ce qu'ils rendent, ce qu'ils expriment, c'est la vie de tous ; et si l'humanité comprend les poètes, les orateurs, les grands artistes en tous genres, c'est qu'ils ne rendent que l'émotion universelle et ne font que nous rappeler à tous ce que chacun éprouve en soi-même.

Rien n'est étranger à l'âme humaine ; aucun n'éprouve des émotions dont le principe n'existe chez les autres ; les mêmes vibrations émeuvent tous les cœurs.

Comment pourrait-il en être autrement ? comment le chant, la parole, un assemblage de mots, de sons, de couleurs, pourrait-il créer en nous des facultés qui n'existeraient pas en principe et nous donner des émotions qui ne s'accorderaient pas avec notre être même ?

Tout cela n'est que la traduction de notre propre être, et tout cela ne fait qu'éveiller les sentiments du beau, du bien, du juste, existant toujours dans notre âme.

On ne les crée pas plus qu'on ne donne la vie, on les transmet. Et la source de tout cela, c'est le soleil, dont les phénomènes conditionnent notre vie, aussi bien que celle des êtres inférieurs.

Mais l'homme seul étant complet éprouve en lui tous les sentiments des autres ; c'est par là qu'il les connaît tous, qu'il les devine et les comprend.

Eux ne comprennent l'homme que par ce qu'ils ont de commun avec lui : la passion. Ils ne sauraient le comprendre tout entier, la raison, les sentiments élevés de l'harmonie leur étant étrangers.

L'homme peut donc tout comprendre de la vie terrestre, puisqu'il la synthétise en lui.

Mais, ces choses étant exposées, voyons à quelles conditions s'accomplit ce phénomène prodigieux de la vie universelle, non seulement sur notre globe, mais dans toute la nature.

Cette condition, je l'ai déjà dit, c'est le temps.

Le temps existe comme condition de tout mouvement, de tout changement, de toute transformation.

Ce n'est pas plus une chose réelle que l'espace, mais le temps est nécessaire à la production des phénomènes de la vie, comme l'espace à ceux des corps.

Chaque fois que vous analysez les phénomènes de la vie végétale, animale ou humaine, la condition du temps s'y trouve impliquée, comme en analysant ceux des corps vous y trouvez la condition d'espace.

In concreto, le temps se nomme durée, comme l'espace *in concreto* se nomme étendue.

Pourquoi l'étude des phénomènes du temps, condition de la vie et de la pensée, n'a-t-elle pas produit une science, comme l'étude des phénomènes de l'espace a produit la Géométrie ?

Le temps, par lui-même, est un élément aussi nécessaire à l'existence des êtres animés, que l'espace est nécessaire à celui des corps.

Les rapports de la vie individuelle avec la vie universelle, établis par le temps, sont innombrables ; ils sont fixes et peuvent fonder une science.

D'où vient que cette science n'existe pas ? qu'elle ne forme pas un corps de doctrine ?

Il est présumable que l'Astrologie, en faisant de l'homme le centre de l'univers, et en cherchant dans le mouvement des astres des rapports absurdes avec la destinée sociale de chaque individu, au lieu de chercher ces rapports dans les phénomènes de la vie en général, a discrédité cette étude pour longtemps ; mais l'Astrologie, comme l'Alchimie, avait un principe réel, et ce principe, dégagé des absurdités dont le charlatanisme l'avait entouré, pouvait donner matière à des observations sérieuses.

La Chimie est sortie de l'Alchimie : pourquoi ne resterait-il rien de l'Astrologie ?

Au point de vue philosophique, le temps, qui constitue l'identité de l'être, a la même importance que l'espace, qui constitue son unité matérielle.

C'est le sentiment intime de la persistance du moi, de son identité à travers la variété phénoménale du monde physique, qui fait l'individualité humaine et qui nous donne l'idée de cause.

En fait, l'homme ne connaît qu'une cause : c'est lui-même, agissant librement en vertu de son libre arbitre et pour son développement.

Il est son monde à lui-même ; ôtez-lui le sentiment de son initiative, d'où prendra-t-il l'idée de cause et surtout de loi morale, dans ce monde où règne exclusivement la force ?

Il ne trouve cette loi que dans sa conscience, et comme la cause se reconnaît par sa loi, c'est parce que l'homme trouve en lui-même cette loi, qu'il est une cause ; c'est parce qu'il la raisonne, qu'il est une cause libre.

Cette loi, qui n'appartient qu'à lui, le constitue cause, diffé- rant essentiellement de tous les autres êtres, qui sont les effets d'une cause étrangère. Car tous sont soumis aux seules conditions de la vie organique, donc à la loi d'égoïsme absolu, et lui seul a sa loi de vérité, de justice, de dévouement au devoir, qu'il se sent obligé de suivre, pour ne pas se renier lui-même et déchoir de sa nature.

Tous les principes du droit naturel que les philosophes ont cherché ailleurs sont faux ; l'égoïsme raisonné de Bentham, le

sentimentalisme de Smith, la raison pure ou pratique de Kant et de Price, tout cela n'a pas de fondement ; ni la raison ni le sentiment ne suffiraient pour dicter à l'homme le sacrifice de ses passions et de ses intérêts au devoir, si la loi morale n'était en lui toujours présente, toujours claire, toujours catégorique.

Le plus humble, le moins intelligent et le moins sentimental des hommes, à toute heure, à chaque seconde, sans raisonnement et sans grandes réflexions, sait ce qu'il doit faire pour être un homme.

Le principe de la justice et du droit, c'est donc l'homme lui-même, et s'il se trompe quelquefois sur l'application du principe, c'est que son intelligence, souvent faussée par la superstition et les enseignements d'une éducation vicieuse, l'égare au lieu de l'éclairer.

Dans l'état naturel, l'homme est juste ; ce qui le prouve sans réplique, c'est que, si la justice est violée à son égard, il le ressent profondément, rien ne peut l'aveugler, il se dit : Je suis victime ; l'harmonie universelle est violée dans ma personne et contre moi !

Il en appelle, dans son impuissance, à la justice idéale, représentée par un être suprême, qui doit rétablir l'ordre.

L'homme ayant donc sa loi est une cause, une force primitive, existant comme principe au même titre que l'univers lui-même, ne pouvant être anéantie que par la Cause suprême qui l'a créée.

Et cette force individuelle a toujours existé depuis l'origine des choses présentes, et subira toujours les conséquences de ses actes.

Quant à la cause première, à cette cause infinie que nul ne peut définir, ni par conséquent comprendre, elle existe sans doute ; mais, comme répondait François Arago mourant, au prêtre qui lui demandait s'il croyait en Dieu, tout homme de bon sens et de bonne foi doit répondre : « Je ne comprends pas l'infini. »

Il faut se dire que pour créer l'univers, cette cause a dû non seulement, selon la formule consacrée, tirer le monde du néant, mais qu'elle a dû créer le néant lui-même. Car l'être ne se définit que par son opposé, le néant, comme la lumière ne se définit que par les ténèbres.

Oui ! cette cause a dû créer le rien et le tout à la fois.

Qu'était-elle donc elle-même avant le tout et le rien ? En quoi consistait sa nature ?

Cette simple réflexion nous démontre que toutes nos réflexions sur un pareil sujet sont vaines.

Toutefois, si nous ne comprenons pas l'Être des êtres dans son essence, nous savons ce qu'il veut :

Il veut que l'homme fasse toujours son devoir ; qu'il obéisse toujours à sa conscience, et que chacun contribue, selon sa force, au triomphe de la loi morale dans l'humanité.

Telle est la révélation faite à tous les hommes, à toutes les races, et toujours présente à l'esprit de chacun ; cela suffit pour assurer le progrès de tous.

À quoi bon en chercher une autre ?

C'est ma conclusion.

FIN

Paris. – Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands Augustins.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication
par :

AltaiR

<http://altair2134.free.fr>

—
Mars 2010
—

– **Dispositions :**

Les livres que je mets à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle.

Tout lien vers mon site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Je rappelle qu'il s'agit d'un travail d'amateur, effectué à partir de sources anciennes parfois difficilement lisibles. Les erreurs manifestes de l'original ont été rectifiées. Malgré plusieurs relectures attentives, des erreurs peuvent subsister (probablement nettement moins que dans les derniers livres imprimés que j'ai lus récemment).

– **Source :**

Ce livre numérique a été réalisé à partir d'une version numérisée par Internet Archive, disponible sur

<http://www.archive.org/details/quelquesmotssurlooerck>

– **LE site francophone de livres électroniques gratuits :**

www.ebooksgratuits.com